BOSTON COLLEGE
DOMESTIC
LIBRARY
HIGH SCHOOL

244-78

SAINT

FRANÇOIS DE BORGIA

Grand in-8° 3e série.

SAINT FRANÇOIS DE BORGIA

Supérieur Général de la Compagnie de Jésus

(d'après une ancienne gravure).

SAINT
FRANÇOIS DE BORGIA

GRAND D'ESPAGNE, VICE-ROI DE CATALOGNE

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PAR

JOSEPH BON

BOSTON COLLEGE

BOSTON COLLEGE DOMES LIBRARY HIGH SCHOOL

Ouvrage orné de gravures.

PARIS
rue des Saints-Pères, 30
J. LEFORT, IMPRIMEUR, ÉDITEUR
A. TAFFIN-LEFORT, Successeur
rue Charles de Muyssart, 24
LILLE

Tous droits réservés.

BOSTON COLLEGE HIGH SCHOOL

922.22

BOSTON COLLEGE LIBRARY
CHESTNUT HILL, MA 02167

JUL 1 4 1989

SAINT
FRANÇOIS DE BORGIA

CHAPITRE I

Naissance de saint François de Borgia, sa famille, son enfance, son éducation.

Les ennemis de l'Église connaissent le nom de Borgia et ils en insultent la Papauté; les catholiques eux-mêmes, ou tout au moins les catholiques français, apprennent trop fidèlement la perfide leçon d'histoire que leur donnent leurs ennemis. Ils connaissent d'après le théâtre et le roman feuilleton le pape Borgia, Alexandre VI et sa tragique famille; mais ils ne savent pas qu'il y eut un autre pape Borgia, Calixte III, qui fut irréprochable; ils ne savent pas surtout que Dieu, par une douce vengeance de sa miséricorde, appela à la sainteté l'arrière petit-fils de ce même pape dont quelques-uns se scandalisent.

François de Borgia, dont on va lire la vie, en répondant à l'appel divin, accomplit héroïquement la rédemption de

l'honneur chrétien de sa maison. Il était par sa naissance un des plus grands seigneurs de son pays : il devint par la grâce et par sa volonté un des plus grands hommes et des plus grands saints de son siècle; par lui, l'Église fut exaltée en cette même race qui l'avait humiliée et nous pouvons nous faire gloire de ce nom de Borgia dont on veut nous faire honte.

Saint François de Borgia naquit à Gandie en 1510.

Sa pieuse mère demandait instamment à Dieu l'heureuse naissance d'un fils, et comme elle avait un culte particulier pour saint François d'Assises, elle promit à ce saint de donner son nom à l'enfant. Ce fut ainsi que saint François d'Assises présida, pour ainsi dire, à la naissance d'un autre saint François qui l'honora toute sa vie d'une dévotion très tendre et l'imita par l'humilité, la simplicité de cœur et l'abnégation de soi-même.

Le petit François de Borgia naissait chargé de toutes les grandeurs humaines : il en était accablé, comme il le dira plus tard, quand il aura appris à s'en plaindre.

La famille de Borgia était alliée à presque toutes les maisons régnantes. Ces alliances venaient surtout des grands mariages conclus durant le pontificat d'Alexandre VI par les enfants que ce pape avait eus, dans sa jeunesse, quand il n'était encore que don Rodrigue de Borgia.

Ces enfants étaient au nombre de cinq : quatre fils et une fille. L'aîné, qui mourut jeune, et le cadet des fils épousèrent des filles d'Alphonse II, roi de Naples. Le troisième était le fameux César de Borgia, duc de Valentinois, qui fonda un moment, au centre de l'Italie, dans les Romagnes, un grand État qui s'écroula à la mort

d'Alexandre VI. César, exécré pour ses crimes, fut alors chassé d'Italie, il passa en Espagne, y vécut en chef de brigands à la tête d'une petite armée d'aventuriers et périt misérablement.

Lucrèce de Borgia, sa sœur, dont l'histoire impartiale tend aujourd'hui à réhabiliter la mémoire longtemps calomniée par les dramaturges et les romanciers, fut mariée avec Alphonse d'Este, duc de Ferrare, et leur fils aîné, Hercule d'Este, épousa Renée de France, fille du roi Louis XII et d'Anne de Bretagne. De cette alliance naquirent des reines de Portugal et de Pologne, des duchesses de Savoie et de Mantoue.

Enfin, Jean de Borgia, l'aïeul de saint François, était le second fils d'Alexandre VI. A la mort de l'aîné, il prit le titre de duc de Gandie et épousa dona Maria Henriquez, nièce du roi Jean II d'Aragon et cousine de Ferdinand le Catholique.

Le duc de Gandie fut assassiné à Rome et l'on accusa de ce meurtre son propre frère, César de Borgia. La duchesse de Gandie resta veuve, à l'âge de dix-huit ans, avec un fils et une fille. Ce fut elle qui commença, par sa vertu, à réparer tout le mal qui s'était fait dans sa famille, à effacer, par la sainteté, le souvenir des fautes et des crimes. Aussitôt après la mort de son mari, elle fit vœu de ne jamais se remarier et de se consacrer à Dieu dès qu'elle ne serait plus nécessaire à ses enfants. Sa fille, la précédant dans la voie où elle désirait entrer, refusa l'alliance du duc de Segorbe et devint religieuse au couvent des Clarisses à Gandie.

Son fils, Jean de Borgia, troisième duc de Gandie,

épousa Jeanne d'Aragon, petite-fille du roi Ferdinand le Catholique. L'aîné de leurs enfants fut notre saint François.

Aussitôt après sa naissance, dona Maria Henriquez accomplit son vœu, se délivra de tous les liens du monde et rejoignit sa fille au couvent de Sainte-Claire. Le duc de Gandie fit tous ses efforts pour la détourner de cette résolution, lui demandant de rester encore un peu de temps dans sa famille, lui représentant qu'il n'avait qu'un fils qui venait à peine de naître, qu'il pouvait le perdre et qu'il aurait grand besoin des conseils et de l'expérience de sa mère.

Mais la sainte femme, animée de l'esprit de prophétie, répondit au duc qu'il ne devait point se mettre en peine de l'avenir, et que Dieu, en lui accordant ce fils, lui avait fait un don si précieux qu'il n'aurait pas assez de toute sa vie pour l'en remercier.

Ce ne fut pas la seule prédiction que fit dona Maria Henriquez. Ses avis furent souvent très utiles à saint François, ses prières et le soin particulier qu'elle prit toujours de l'âme de son petit-fils le furent plus encore : le saint se plaisait à dire que si Dieu l'avait comblé de grâces, c'était sans doute à la demande de sa pieuse aïeule.

Dès son enfance, François de Borgia justifia la parole de sa grand'mère. Le duc et la duchesse de Gandie l'élevèrent chrétiennement et lui donnèrent de pieux précepteurs ; mais la bonté naturelle de l'enfant tira de ces secours des effets admirables qui étonnèrent ses parents et ses maîtres.

A cinq ans, François de Borgia connaissait déjà toutes

les vérités essentielles de la religion. Il choisissait spontanément des pratiques de piété qu'il conserva toute sa vie. A la fin de chaque mois, par exemple, il prenait un saint pour l'objet de son culte spécial, et durant tout le mois suivant, il l'honorait, l'invoquait et surtout s'exerçait particulièrement à pratiquer quelqu'une de ses plus éclatantes vertus; enfin, le jour de sa fête, il invitait deux pauvres à dîner et les servait lui-même.

La même piété paraissait jusque dans ses jeux : il les interrompait souvent pour se faire un auditoire des enfants de son âge auxquels il répétait avec beaucoup de force les discours des prédicateurs qu'il avait entendus.

Le duc remarquait ces prédispositions enfantines ; partagé entre la piété et l'ambition paternelle, il désirait et craignait à la fois de voir se préciser en son fils les signes d'une vocation religieuse.

A dix ans, François de Borgia éprouva sa première grande douleur : sa mère mourut. François pleura pendant plusieurs jours, mais ces marques ordinaires de la tendresse naturelle ne lui suffirent point ; il comprit qu'il ne servait à rien de se lamenter et de verser des larmes, qu'il devait aider sa mère, la secourir en priant pour elle afin qu'elle connût au delà de la tombe tout l'amour de son fils.

Mais les prières ne lui suffirent pas encore : elle souffrait peut-être ! François voulut lui épargner ses souffrances en les prenant pour lui-même ; et cet enfant de dix ans, par une héroïque piété filiale, se donna rudement la discipline.

Les événements politiques vinrent bientôt l'arracher à son deuil. François de Borgia, après la première leçon de la mort, reçut la première leçon de la vie agitée et tour-

mentée que lui destinaient sa naissance et son rang. Le roi don Carlos venait d'être élu empereur, et pour aller recevoir la couronne impériale, il avait quitté l'Espagne laissant le gouvernement à des ministres, dont deux étaient Castillans, mais dont le troisième, le cardinal Adrien d'Utrecht, le futur pape Adrien VI, était flamand et avait sur les deux autres une sorte de prééminence.

Les Espagnols détestaient les Flamands de la cour de don Carlos : plusieurs provinces se soulevèrent; le vice-roi de Valence, don Diégo Mendoza, comte de Melito, fut vaincu par les rebelles près de Gandie qui fut prise (1522.) Le duc, resté fidèle au roi, fut forcé de fuir à la hâte avec ses enfants. Ils se réfugièrent à Saragosse dont l'archevêque, Jean d'Aragon, était l'oncle maternel de François.

Quand l'ordre fut rétabli, le duc retourna à Gandie, mais l'archevêque le pria de lui laisser son neveu qu'il s'était pris à aimer tendrement, et dont il voulait lui-même diriger l'éducation.

Cependant, François de Borgia ne resta pas longtemps à Saragosse. Sa bisaïeule, dona Maria de Luna, femme de don Henri Henriquez, entendant parler des mérites précoces de son arrière petit-fils, voulut le voir avant de mourir. Don François se rendit donc à Baëça, dans le royaume de Grenade, où était cette dame. Il eut la joie d'y trouver réunies son aïeule, la pieuse dona Maria Henriquez, deux de ses tantes religieuses, et ses sœurs qui avaient fui du monastère de Gandie pendant la révolte de la province de Valence. La vénérable dona Maria de Luna se plaisait à s'entretenir avec cet enfant dont les vertus et la tendre

affection donnaient une dernière joie à sa vieillesse et lui permettaient les plus saintes espérances.

Ce fut à Baëça que François de Borgia fut pour la première fois atteint d'une de ces grandes maladies qui, de temps en temps, mirent sa vie en danger comme pour l'avertir du peu qu'il était et le forcer à de salutaires retraites. Durant plus de six mois, l'enfant languit; il n'était pas encore guéri, quand des tremblements de terre détruisirent une partie de la ville de Baëça. Les habitants fuyaient dans la campagne; pendant quarante jours, François de Borgia, coucha en plein air, dans une litière.

A peine était-il guéri, qu'un ordre de son père l'envoya à Tordesillas (1525). Le duc de Gandie donnait son fils comme page à l'infante Catherine, fille de la reine Jeanne d'Espagne.

Ce fut le premier séjour de François dans une cour, et il commença de montrer, par son exemple, qu'il n'était pas impossible à un courtisan d'être bon chrétien. Mais l'infante Catherine ne resta pas longtemps à Tordesillas : elle était promise à Jean III, roi de Portugal et partit pour Lisbonne (1526).

François de Borgia eût volontiers accompagné dans son royaume cette princesse à laquelle il s'était vite attaché. La volonté de son père, qui croyait qu'il n'aurait pas assez d'avenir à la cour de Lisbonne, le retint en Espagne. Il retourna à Saragosse auprès de son oncle.

L'archevêque fut heureux de le revoir aussi pieux qu'il était parti : cette première expérience de la vie ne l'avait pas dégoûté du travail et de l'existence calme. Jean d'Aragon profita de ces dispositions pour lui faire continuer

ses études et lui donna un bon maître de philosophie.

François ne perdit point son temps aux discussions subtiles et sèches qui étaient alors en grand honneur dans les écoles, mais il établit solidement sa raison et fortifia son bon sens naturel. L'étude de la philosophie, comprise de la sorte, lui donna une grande supériorité sur les personnes qu'il rencontra plus tard à la cour, et qui n'avaient fait, pour la plupart, que quelques études de belles-lettres. Son esprit fut assoupli et armé pour tous les exercices, et ces années d'étude qu'il passa à Saragosse furent, en quelque sorte, le fondement de sa vie entière.

Dès lors, en effet, sa raison et son cœur, soutenus l'un par l'autre, lui firent cette âme bien trempée qui ne se laissa affaiblir ni par le long usage de la cour, ni par l'exercice d'un pouvoir presque royal. Dès lors, il comprit la vie et l'ordonna avec une énergique volonté, sans rien laisser au hasard des occasions, aux entraînements des circonstances. Il vit clairement l'essence des choses : il en mesura la durée et en apprécia l'importance. Les comparant les unes aux autres, il connut quelles étaient les illusions et quelles étaient les réalités ; et si, malgré cette claire vision des vanités humaines, il les supporta encore et parut même les rechercher, on peut dire qu'il avait dès lors subordonné l'accessoire au principal et soumis en lui-même l'homme au chrétien.

Déjà son existence se réglait tout entière pour la plus grande gloire de Dieu ; il répétait souvent le verset d'un psaume : « J'ai résolu, Seigneur, et j'ai juré de garder toujours les jugements de votre justice. » Il s'approchait plus souvent qu'il ne l'avait fait encore des sacrements de Péni-

tence et d'Eucharistie ; il demandait à Dieu de lui accorder les victoires de la chasteté dans un monde où il allait être exposé à tous les ennemis. Il prenait enfin toutes les précautions que la présomption des jeunes gens écarte d'ordinaire et se défiait de lui-même autant qu'il se confiait en Dieu.

Ces trois années de philosophie furent donc trois années de retraite et de préparation. Quand elles furent achevées, François de Borgia était un homme fait, armé de toutes les forces chrétiennes, plein de bon sens et de vigueur, prêt à déployer pour le service de Dieu et de son prince toutes les énergies de sa virilité. Et dans cet homme se préparait et s'ébauchait, pour ainsi dire, un grand saint qui allait s'achever, se perfectionner au milieu des cours et dans le bruit des affaires humaines, avant de se donner uniquement à Dieu.

On peut s'étonner qu'après une jeunesse aussi vertueuse la vocation religieuse de François de Borgia ne l'ait pas tout de suite enlevé au monde, qu'il ait même eu des ambitions que justifiaient d'ailleurs sa naissance et ses grandes qualités : mais il vaut mieux admirer le dessein de Dieu qui a voulu dans un seul homme donner aux hommes deux modèles, leur montrer d'abord comment le Christ se fait tout à tous, et condamner, par l'exemple de saint François, ceux qui croient que l'on peut distinguer deux parts dans la vie, que l'on peut être chrétien en particulier et ne l'être pas au service de l'État.

Saint François, grand seigneur, conseiller de Charles-Quint, vice-roi de Catalogne, est un maître pour tous ceux qui ont une part au gouvernement des nations. On voit par

lui comment l'esprit de Dieu pénètre tout, transforme tout, et ce que peuvent pour le bien des peuples des princes et des ministres chrétiens ; à ce point de vue, l'histoire de saint François de Borgia, comme celle de Suger, de saint Louis, de Ximenès, de Garcia Moreno et de tant d'autres grands hommes, démontre la valeur sociale et politique de la religion catholique.

D'ailleurs, saint François de Borgia, à la fin de ses études de philosophie, s'estimait trop peu pour se croire appelé par Dieu hors de sa voie naturelle. Il était l'aîné d'une des plus nobles familles d'Espagne : en cette qualité, il avait des devoirs à remplir, des droits à conserver : il devait faire son métier de grand seigneur jusqu'à ce que Dieu lui en accordât, pour ainsi dire, dispense expresse : sa place était à la cour, il alla prendre sa place.

En 1528, son père et son oncle, l'archevêque de Saragosse, craignaient, précisément à cause de son genre de vie si régulière, qu'il ne se préparât à quelque sainte retraite ; ils voulurent l'en détourner et lui ordonnèrent de se rendre auprès de l'empereur Charles-Quint. Ainsi François de Borgia devint courtisan par obéissance et par humilité, comme plus tard, quand il eut entendu l'appel de Dieu, il devint jésuite.

CHAPITRE II

Saint François de Borgia à la cour de Charles-Quint. — Sa vie chrétienne. — Il devient le favori de l'empereur. — Son mariage. — Il est fait marquis de Lombay et nommé grand écuyer de l'impératrice. — Ses campagnes en Afrique et en Provence. — Mort de son ami don Garcillane de la Vega. — Ses maladies. — Mort de l'impératrice. — Saint François à la sépulture royale de Grenade.

François de Borgia avait dix-huit ans quand il entra à la cour de Charles-Quint.

Il était un des premiers gentilshommes d'Espagne, petit-fils d'un roi et cousin de l'empereur : il paraissait ce qu'il était.

Il était beau de cette beauté mâle et spirituelle qui annonce souvent la force et la beauté de l'âme.

« Il avait, dit un ancien auteur, la taille haute, libre et aisée et le corps bien proportionné ; son visage, un peu plus long que large, avait une grâce et un certain éclat qui plaisaient et surprenaient agréablement d'abord ; mais on remarquait aussitôt que cet agrément venait d'un air grand et noble qui semblait marquer sa qualité et d'un juste assortiment de tout ce qui peut rendre un homme bien fait.... Il avait le teint fort vif et fort fleuri, les joues naturellement

peintes de rouge et de blanc, la bouche petite, les lèvres vermeilles, les yeux grands et tirant sur le bleu, le nez aquilin et le front large et majestueux. »

Il est probable, d'après ce portrait, que François de Borgia était d'un tempérament sanguin : et en effet, les qualités naturelles que signalent ses historiens sont bien celles que l'on attribue d'ordinaire aux personnes de cette complexion : il avait l'esprit facile et vif, l'imagination hardie, l'humeur gaie et enjouée : mais aussitôt nous devons admirer la forte discipline qui dès lors avait plié ces qualités naturelles.

François de Borgia, d'après son tempérament, devait être porté violemment à tous les plaisirs et à toutes les dissipations de soi-même ; il pouvait, autour de lui, se satisfaire largement ; personne ne l'en aurait blâmé, plusieurs l'en auraient loué ; il était assez puissant et assez riche pour trouver des flatteurs ; nous savons cependant qu'il écarta toujours les amis trop complaisants et qu'il se fit à la cour une règle de vie qu'il opposa invinciblement à toutes les tentations.

Voilà, semble-t-il, une belle réfutation du fatalisme scientifique de nos matérialistes.

A la cour de Charles-Quint, comme dans toutes les cours de l'Europe, au XVIe siècle, les dames et les seigneurs passaient au jeu des journées entières. François de Borgia ne joua jamais ; et, comme on lui disait qu'il était bien assez riche pour se permettre cette distraction, il répondait qu'il serait d'autant plus fou de jouer puisqu'il avait beaucoup à perdre au jeu et qu'il n'avait besoin d'y rien gagner. Quand on insistait sur ce sujet, il mettait fin à la discus-

sion en disant que l'argent est la moins précieuse des quatre choses que l'on perd au jeu : les trois autres sont le temps, l'esprit de piété et le repos de la conscience.

François de Borgia n'avait donc point cette stupide vanité de beaucoup de gentilshommes qui se faisaient gloire de dissiper leur fortune, de ne jamais contrôler leurs dépenses, de n'avoir aucun ordre dans leurs affaires, de sorte qu'ils devenaient la proie de leurs créanciers, ou se plaçaient d'eux-mêmes sous la dépendance du souverain, non comme des hommes libres qui servent un chef mais comme des domestiques à gages qui attendent les présents de leur maître. François de Borgia, au contraire, réglait exactement ses dépenses qui étaient grandes ainsi qu'il convenait à son état.

Il forçait ses serviteurs à prendre soin de ses intérêts et, par un juste retour de sa charité, il s'efforçait lui-même à bien surveiller les leurs. Il ne leur ménageait pas les récompenses tant qu'ils étaient à son service, et, quand il le pouvait, il les mariait, puis les établissait avantageusement suivant leur condition. Mais cette sorte de bienfaits ne lui suffisait pas : il voulait encore faire du bien à leurs âmes. Tous les soirs, il les rassemblait pour réciter la prière en commun ; il lui arrivait de quitter une fête et de revenir de la cour tout exprès pour remplir ce devoir ; tous les matins, il assistait avec eux à la messe. Et comme il donnait l'exemple, personne ne murmurait dans sa maison contre la pieuse règle qu'il avait établie ; l'obéissance, au contraire, devenait honorable et facile pour les serviteurs d'un si bon maître, et l'on pouvait faire de François de Borgia ce rare éloge qu'il était sincèrement respecté par ses domestiques.

Il y avait à la cour d'autres dangers plus grands encore que ceux du jeu et de l'oisiveté dorée. On était au temps des grands romanesques, des raffinements de galanterie et des douceurs païennes de la Renaissance. François de Borgia, forcé d'assister aux fêtes, se trouvait exposé à toutes sortes d'occasions de péché. Il prit pour se défendre une arme héroïque : chaque fois qu'il devait aller à quelque fête ou prendre part à un divertissement dangereux pour sa pureté, il revêtait un cilice sous ses magnifiques vêtements. Son visage souriant ne trahissait point son secret et le cilice caché ne l'empêchait pas de rester le plus aimable et le plus brillant gentilhomme de la cour d'Espagne.

François de Borgia condamnait par toute sa vie celle des autres jeunes seigneurs qui lui ressemblaient peu. Ceux-ci auraient eu quelque envie de se venger de ce blâme muet qu'il leur infligeait, mais François ne pratiquait point la vertu avec un air timide : il était chrétien humblement devant Dieu et fièrement devant les hommes : il se faisait aimer de ceux qui, par quelque parenté d'âme, pouvaient le comprendre, et les autres le respectaient.

François de Borgia faisait bien tout ce qu'il faisait. Il était à la cour pour soutenir son nom et pour se préparer aux grands emplois : c'étaient la volonté de son père et la volonté même de Dieu qui l'avait fait naître fils de duc et grand d'Espagne. Il lui fallait, pour accomplir sa destinée, la faveur de l'empereur : il sut la gagner habilement, mais sans bassesses, en rendant au souverain les seuls hommages qu'il lui devait : il fut un courtisan accompli et ne fut pas un flatteur. Charles-Quint s'habitua à le voir, aima son grave maintien, son grand air de calme et de sang-

froid. Il l'entretint souvent en particulier, remarqua la robuste finesse de son esprit et la fermeté de son âme. Le courtisan fit la conquête du maître et ce ne fut pas une de ces conquêtes honteuses qui font maudire dans l'histoire les noms des favoris. François de Borgia ne prit pas la faveur de Charles-Quint par trahison et par corruption, en se livrant au bon plaisir du prince, en flattant des passions et en excusant des fautes ; ce fut Charles, au contraire, qui subit l'ascendant des vertus de François, chrétien devant lui comme il l'était devant tout le monde. Dans cette rencontre entre la grandeur humaine et la grandeur divine, celle-ci l'emporta.

C'est d'ailleurs un des plus beaux titres de Charles-Quint que d'avoir aimé François de Borgia pour ses vertus et précisément parce qu'il devait être saint François. Le monde a reculé depuis lors, et peut-être trouverait-on difficilement un chef de peuple qui reconnaîtrait et honorerait la majesté de la grâce divine dans l'âme d'un de ses sujets.

Il y eut dès lors entre l'empereur et François une sorte d'intimité qui devint peu à peu une véritable et très vive amitié à mesure que Charles-Quint connut davantage l'âme de François et retrouva en elle toutes les qualités, toutes les vertus qu'il estimait le plus et qu'il appelait les vertus impériales parce qu'il en avait besoin lui-même pour accomplir sa destinée et ne point faiblir sous la grandeur de son devoir. Il n'avait pas le temps de dissiper sa vie : l'Europe pesait sur lui d'un poids énorme. Il livrait en même temps trois batailles qui durèrent jusqu'à sa retraite : l'une contre François Ier, le seul roi qui osât disputer l'empire à l'empereur ; l'autre contre les Turcs, et la

troisième contre Luther. Contre François Ier, il se défendait lui-même ; contre les Turcs et Luther, il défendait la chrétienté.

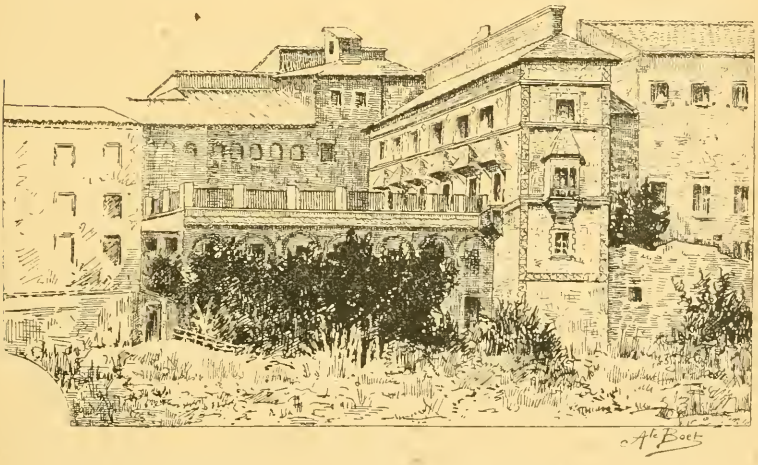
Quand on considère cette âme, on comprend qu'elle devait être dégoûtée des frivolités de la cour, des galanteries, des vains propos et des vaines actions. L'aigle fuyait tout ce caquetage de moineaux et, solitaire, remontait dans sa gloire. L'empereur aperçut avec une joyeuse surprise, en l'âme de François de Borgia, ce même dégoût des frivolités, ce même esprit sérieux, ce même sens positif, largement ouvert aux grandes idées et solidement fondé sur d'inébranlables réalités. François était bien le saint qui convenait à un César chrétien.

Charles-Quint avait épousé Isabelle de Portugal, princesse de grande beauté et de plus grande vertu, qui fut, durant sa courte vie, à hauteur d'âme de son époux. L'impératrice admirait la modestie de François de Borgia, sa calme courtoisie, son respect pour les dames ; et comme elle avait amené de Portugal une jeune fille qu'elle aimait beaucoup, Éléonore de Castro, elle ne crut pas pouvoir mieux assurer son bonheur qu'en la donnant en mariage à François.

Celui-ci désirait cette union. Il avait vu souvent Éléonore de Castro auprès de l'impératrice ; il lui plaisait de la choisir pour compagne de sa vie ; et ce mariage ne fut pas un de ces mariages d'intérêt que l'on a coutume d'appeler très faussement mariages de raison : il fut éminemment raisonnable parce qu'il fut un mariage d'amour et qu'il accomplit ainsi la volonté de Dieu qui a mis l'amour dans le cœur des hommes, non pour leur dérèglement,

mais au contraire pour leur servir de règle, et leur montrer avec la sûreté de l'instinct, quand ils ont gardé la pureté du cœur, la femme qui leur est prédestinée.

L'impératrice favorisait donc l'union de François et d'Éléonore ; mais le duc de Gandie avait rêvé pour son fils un autre mariage, encore plus brillant. Il résista. L'empereur intervint alors, à la prière de l'impératrice. Il écrivit au duc, en lui adressant les clauses du contrat qui faisait



GANDIE. — PALAIS DES BORGIA

de grands avantages à François de Borgia. Celui-ci supplia tendrement son père qui se laissa convaincre et donna son consentement.

Le jour de son mariage, François de Borgia reçut le titre de marquis de Lombay et fut nommé grand écuyer de l'impératrice.

Le marquis et la marquise de Lombay s'aidèrent l'un l'autre à vivre chrétiennement; ils eurent, pour première

vertu, la charité. La marquise était l'intendante des pauvres. Son mari lui avait confié l'administration des revenus, le règlement des dépenses et le gouvernement, en un mot, de toutes les affaires domestiques. La marquise de Lombay établit dans sa maison un ordre si exact et une si intelligente économie que, sans rien retrancher à la magnificence de son train, elle put faire le bien avec une générosité en quelque sorte inépuisable. Son secret consistait à éviter toutes les dépenses inutiles, à n'avoir point de caprices coûteux, à ne point prodiguer pour son luxe cette fortune que François de Borgia avait si bien su défendre contre les entraînements de la jeunesse.

Le marquis et la marquise de Lombay pratiquaient un autre genre de charité plus méritoire encore, parce qu'ils donnaient leur temps et leurs soins, et non plus seulement leur argent. Ils étaient à la cour les patrons de tous les opprimés qui demandaient justice et qui ne pouvaient approcher l'empereur, de tous les hommes de mérite méconnus et repoussés par les subalternes. Leur zèle était à la fois ardent et discret : ils étudiaient minutieusement chaque affaire et ne gaspillaient pas plus leur crédit que leur fortune; mais quand ils avaient reconnu la justice d'une doléance ou le mérite d'un homme, ils soutenaient leurs requêtes de tout leur pouvoir, et les appuyaient de si bonnes raisons qu'ils obtenaient toujours ce qu'ils désiraient.

Cette charité porta bonheur au marquis et à la marquise ; Dieu bénit leur mariage : ils eurent de nombreux enfants. Quelques-uns de leurs descendants furent illustres et rendirent des services signalés à leur pays ; tous conclurent

les plus belles alliances de telle sorte que les plus grands seigneurs d'Espagne s'honorent d'avoir saint François de Borgia pour ancêtre.

Le marquis de Lombay, depuis son mariage, était admis dans l'intimité de l'empereur et de l'impératrice; il en profita pour se dispenser autant qu'il le pouvait d'assister aux divertissements et aux fêtes, et pour vivre à l'écart de cette foule de seigneurs qui, moins heureux que lui, étaient obligés de faire leur cour en public.

Il se donna à lui-même d'autres distractions plus intellectuelles; il avait un goût exquis pour la musique et il se plut à composer des chants religieux, des motets que l'on exécuta longtemps dans plusieurs églises d'Espagne et qui furent réunis plus tard sous le titre d'Œuvres du duc de Gandie.

Il ne paraissait plus dans les carrousels, mais il se prit de passion pour la chasse qui était aussi le divertissement favori de Charles-Quint; et, comme le marquis de Lombay était un des meilleurs fauconniers de son temps, l'empereur voulait l'avoir auprès de lui chaque fois qu'il chassait.

Mais dès lors, François de Borgia s'était accoutumé à méditer sur chacune de ses actions et à les pénétrer d'un sens religieux. La chasse, qui aurait dû, semble-t-il, le distraire violemment, le faisait, au contraire, réfléchir et rentrer en lui-même; il admirait la fidélité et l'obéissance du chien ou de l'oiseau de proie apprivoisé.

— Ces pauvres animaux, pensait-il, m'obéissent parce que je suis leur maître; ils font leur devoir à leur façon.

Et alors, il se demandait s'il faisait bien, lui, son devoir envers son Maître divin.

Ces réflexions lui suggéraient des actes d'amour envers Dieu et de soumission à sa volonté. Pour ne point laisser s'évanouir cette ferveur, il se hâtait de la fixer en quelque sorte par une action et d'en tirer le mérite d'un sacrifice; quand l'oiseau allait saisir sa proie, au moment où l'intérêt de la chasse devenait le plus palpitant, il fermait les yeux, se privant ainsi du plaisir qu'il avait poursuivi, et domptait sa passion par un coup d'énergique volonté.

La chasse le rapprochait de l'empereur et, durant quelques heures, le faisait vivre avec lui ; mais dans la turbulence de cet exercice, l'entretien ne pouvait se lier ; il se liait, au contraire, et se resserrait de lui-même dans une étude qu'il entreprit en commun avec Charles-Quint : celle des mathématiques appliquées à l'art de la guerre et à la fortification.

L'empereur prenait les leçons d'un célèbre ingénieur, Sainte-Croix. Le marquis de Lombay suivit les cours du même maître et fit tant de progrès que Charles-Quint lui demanda ce que nous appellerions des répétitions. Charles put apprécier encore mieux dans cette occasion toute la valeur de François de Borgia. Aussi ne s'en tint-il point avec lui à ces conférences sur les mathématiques : il le prit pour confident et pour conseiller, lui demanda son avis sur les affaires les plus importantes et, souvent, suivit fidèlement cet avis.

Ce fut ainsi que le marquis de Lombay, dans une grande vue politique et chrétienne, conseilla à l'empereur l'expédition d'Afrique. On était en 1535 ; l'Europe était en paix,

ou plutôt en trêve, mais elle tremblait toujours du grand ébranlement de l'hérésie. L'Allemagne, malgré la pacification de Ratisbonne, était déchirée par toutes les sectes nées de Luther ; l'année précédente, les anabaptistes avaient été écrasés à Munster ; François Ier attendait l'occasion de déchirer le traité de Cambrai ; les Turcs menaçaient la chrétienté ; en 1532, Soliman s'était avancé jusqu'à Vienne et ne s'était retiré que devant Charles-Quint en personne, amenant pour le combattre toutes les forces de l'Allemagne ; enfin Barberousse, maître de Tunis et d'Alger, régnait sur toute la Méditerranée, la couvrait de ses corsaires, arrêtait les vaisseaux marchands, attaquait les navires de guerre, ravageait les côtes d'Italie et d'Espagne, enlevait des enfants qui devenaient esclaves, et prélevait, par le pillage, un affreux tribut sur les peuples. Barberousse était l'infidèle, le barbare, le brigand qui se mettait lui-même hors la loi ; tous les princes chrétiens auraient dû s'unir contre lui, mais il y avait entre eux trop de raisons de jalousies et de discordes ; le temps des croisades générales était passé. François de Borgia conseilla à Charles-Quint de faire lui-même cette croisade sans attendre les autres princes. C'était un plan habile et grand. Du même coup, l'empereur obtenait trois résultats immenses : détruisant Barberousse, il abaissait la puissance du sultan dont Alger et Tunis étaient tributaires et il commençait en Afrique l'établissement d'une colonie espagnole ; en défendant la chrétienté, il la forçait à le reconnaître pour son chef ; enfin, il discréditait François Ier dans l'opinion européenne. Il acquérait ainsi pour les luttes futures un grand ascendant moral, et son intérêt particulier était d'accord avec l'intérêt

général qu'il allait servir. Il devait revenir d'Afrique plus empereur qu'il n'était parti.

Charles-Quint rassembla l'élite de ses vieilles troupes; le Pape l'aida de tout son pouvoir, le roi de Portugal et les chevaliers de Malte firent alliance avec lui.

La campagne d'Afrique, pendant laquelle le marquis de Lombay, qui accompagnait l'empereur, se distingua par plusieurs actions d'éclat, fut la plus brillante du règne de Charles-Quint. La flotte, partie de Cagliari, aborda devant Tunis, comme celle de saint Louis, trois siècles plus tôt. Le fort de la Goulette fut pris d'assaut, l'armée de Barberousse complètement défaite, et les esclaves chrétiens, enfermés dans Tunis, livrèrent la ville aux troupes de l'empereur.

Lorsque Charles-Quint revint en Espagne avec François de Borgia, il était en pleine gloire et à l'apogée de son règne.

Le marquis de Lombay, dont les conseils avaient été suivis d'un si grand succès et qui avait gagné, pendant la campagne, l'amitié de l'infant de Portugal, tomba gravement malade. Il pouvait s'enorgueillir, faire d'ambitieux projets et se complaire dans la vie : c'est pourquoi Dieu l'approcha de la mort. Il le força à regarder le tombeau et ce que deviennent toutes les grandeurs humaines. François de Borgia profita de sa maladie pour faire une sorte de grande retraite; comme il souffrait d'une fièvre intense, il pensait au feu qui brûle les âmes du Purgatoire, et dès lors, comme il le dit depuis, il fut beaucoup plus porté à les secourir.

Pendant sa convalescence, il se fit lire des livres de

piété, les vies des Saints, le Nouveau Testament et les Épîtres de saint Paul. Il prit un tel goût à ces saintes lectures qu'il n'en voulut point d'autres. Il avait déjà rejeté tous les livres coupables ou dangereux : désormais, il s'abstint des inutiles.

A peine guéri, il alla rejoindre l'empereur dans le Milanais.

La paix était rompue avec la France, et Charles-Quint se préparait à envahir la Provence. François de Borgia conduisit à ses frais à l'empereur une troupe de volontaires à la tête de laquelle il fit toute la campagne, qui fut désastreuse. Le maréchal de Montmorency avait ravagé lui-même la Provence de façon à ne laisser à l'ennemi ni une touffe d'herbe pour les chevaux, ni une gerbe de blé pour les hommes. Le sacrifice était cruel. Il est comparable dans l'histoire à celui des Hollandais rompant les digues et inondant leur pays pour se défendre contre Louis XIV, à celui des Russes incendiant Moscou. De tels sacrifices sauvent les peuples qui ont le courage de les faire.

L'armée de l'empereur ne trouva aucune ressource dans le pays; le service de subsistance que l'on improvisa ne suffit pas à la nourrir. Elle mit en vain le siège devant Arles et Marseille, qui résistèrent courageusement. Enfin, elle dut se retirer, vaincue par la disette et par la maladie. Les paysans, furieux du ravage de leurs champs, sortirent alors des villes où ils s'étaient enfermés, se réunirent en troupes, s'armèrent de fourches, poursuivirent l'arrière-garde et massacrèrent les traînards.

François de Borgia, pendant cette campagne, fut admi-

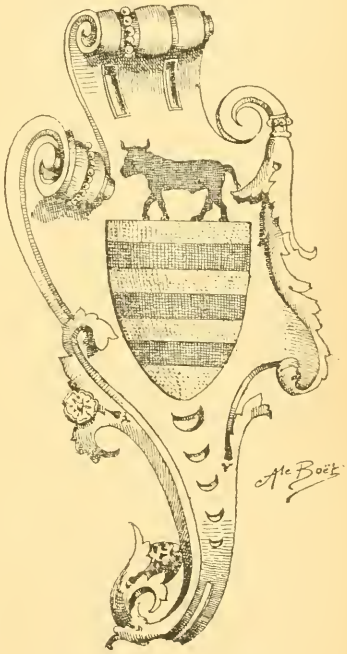
rable de constance et d'intrépidité : il partagea toutes les privations et toutes les fatigues du soldat, et dans les rares occasions où l'on rencontra quelque troupe française, il déploya sa valeur ordinaire, mais surtout il donna un grand et courageux exemple de charité chrétienne.

Il avait pour ami et pour compagnon d'armes don Garcillasse de la Vega, bon poète, bon soldat et bon gentilhomme. C'était don Garcillasse de la Vega qui avait appris l'espagnol à Charles-Quint quand il était venu pour la première fois de Flandre en Espagne ; depuis lors, il l'avait suivi partout, dans toutes ses guerres ; il avait exercé des emplois importants, et il commandait encore l'infanterie de l'armée d'invasion en Provence. Chacun le croyait destiné au plus grand avenir quand il fut blessé à l'attaque du fort de Feux, près de Nice.

Don Garcillasse de la Vega se mourait, et le malheureux avait trop espéré de la vie pour se résigner facilement à la mort. Ses amis, par de faux ménagements, n'avaient osé lui dire la vérité et reculaient l'heure des derniers sacrements. François de Borgia montra plus de charité et de véritable fraternité : il s'assit au chevet de don Garcillasse, et, sans hésiter, l'avertit de son état ; mais il le fit si doucement et si tendrement que le malheureux officier, frappé en pleine gloire, au milieu des plus belles espérances, se consola de mourir aussitôt qu'il sut que la mort était inévitable. Non seulement il se résigna, mais il bénit Dieu et se prit à aimer la mort autant qu'il avait aimé la vie. C'est que François de Borgia avait arraché de la terre l'âme de son ami et l'avait jetée en plein ciel : et cette âme qui s'était ignorée elle-même prenait naturellement son vol. En détruisant les

espérances terrestres de don Garcillasse, François lui en avait donné d'autres : en lui annonçant la mort, il lui avait annoncé aussi la vie éternelle. Le mourant remercia François de Borgia, qu'il nommait son sauveur après Dieu, et reçut les derniers sacrements dans les plus saintes dispositions.

L'empereur et tous les officiers admirèrent ce qu'ils appelaient le miracle du marquis de Lombay : ils comprenaient qu'il y avait une force divine dans cet homme qui rendait la mort aimable.



ARMES DES BORGIA

La mort de don Garcillasse de la Vega fut une nouvelle leçon que Dieu donna à François de Borgia sur le néant des choses humaines : il venait de se voir lui-même près de la tombe, dans sa dernière maladie : il vit mourir un autre lui-même, un grand seigneur comme lui, un favori de l'empereur comme lui, un officier brave et promis à la gloire comme lui encore. Plus tard, François de Borgia dira que la mort de don Garcillasse de la Vega contribua beaucoup à sa conversion, comme il appelait, dans son humilité, le changement de vie par lequel il s'engagea plus étroitement au service du Christ.

A la fin de la campagne de Provence, Charles-Quint chargea le marquis de Lombay d'une mission de con-

fiance auprès de l'impératrice qui était restée en Espagne.

François de Borgia partit donc pour Ségovie où se tenait la cour, mais à peine y était-il arrivé qu'il tomba de nouveau très malade. Ainsi, après chacun des grands succès de sa vie, François de Borgia se trouvait en danger de mort : chaque fois qu'il pouvait trop se fier aux promesses du monde, Dieu prenait soin de lui en montrer le néant. Cette fois, la maladie fut extrêmement grave : les médecins déclarèrent que le marquis était perdu. Il le crut lui-même, et, se souvenant de don Garcillasse de la Vega, il se réjouit de mourir. Il ne pouvait plus parler, mais il gardait toute la lucidité de sa raison. Il bénissait Dieu, lui recommandait sa femme et ses enfants, et se soumettait pieusement à sa volonté. Tous ceux qui l'approchaient, s'étonnaient de son courage, et l'on proclamait partout que le marquis de Lombay qui allait mourir, était un saint.

Il guérit cependant, mais il resta longtemps dans un état de grande faiblesse et dut demeurer à la cour où il continua de remplir sa charge de grand écuyer de l'impératrice.

Quelques mois après la guérison de François de Borgia, son aïeule, la vénérable dona Maria Henriquez, religieuse au couvent de Sainte-Claire, à Gandie, mourut. Le marquis de Lombay fut fort attristé de cette perte, mais dona Maria était morte en réputation de sainteté, et saint François se consolait à la pensée d'avoir dans le ciel une puissante protectrice qui lui obtiendrait toutes sortes de grâces et de faveurs.

Il semble, en effet, que Dieu attendait dona Maria Henriquez pour achever la conquête de François : depuis son enfance, Il le conduisait par une voie bordée de tombeaux.

Il se sert, en quelque sorte, de figures pour parler à chacun de nous, et l'on dirait que, pour ce grand de la terre qui subissait à tout instant la tentation de l'orgueil, la figure que Dieu employa le plus volontiers fut la saisissante, la foudroyante antithèse de la grandeur humaine et du néant de cette même grandeur, de la vie triomphante et du tombeau qui en triomphe.

François de Borgia avait vu mourir don Garcillasse de la Vega en pleine force, en pleine gloire militaire : il s'était vu lui-même bien près de sa fin : maintenant Dieu, qui l'avait souvent penché sur des tombeaux, allait en ouvrir un devant lui : et dans ce tombeau, il allait voir toute grâce, toute beauté, toute grandeur, et toute majesté, toute la puissance de la vie livrée à la pourriture.

L'impératrice Isabelle de Portugal mourut en 1539, au milieu des fêtes que l'on donnait à Tolède, pendant que l'empereur y tenait les États de Castille. Ce fut une grande douleur sur toute l'Espagne ; Charles-Quint, qui perdait une compagne bien aimée, prit le deuil pour toute sa vie.

François de Borgia devait beaucoup à l'impératrice : c'était d'elle qu'il avait reçu sa femme ; ils avaient tous deux vécus dans son intimité. La douleur console la douleur, et Charles-Quint, affligé, fut touché de l'affliction sincère du marquis de Lombay ; il lui demanda comme un dernier service rendu à l'impératrice, dont il avait été le grand écuyer, de conduire sa dépouille à Grenade, dans la sépulture royale préparée par Ferdinand le Catholique, qui, après avoir chassé les Maures, avait voulu que les souverains d'Espagne allassent dormir leur dernier sommeil dans cette terre reconquise.

Quand le cortège funèbre fut arrivé à Grenade, on ouvrit le cercueil, et le marquis de Lombay s'avança, selon l'usage, pour jurer que le cadavre était bien celui de l'impératrice. Mais, ce qu'il y avait dans le cercueil, n'était même plus un cadavre : c'était un amas hideux de chair en putréfaction ; le visage était méconnaissable. Les témoins qui devaient recevoir le serment du marquis s'éloignèrent précipitamment, chassés par l'odeur de la mort, et François de Borgia lui-même put seulement jurer « que le soin qu'il avait pris de faire garder ce corps, ne lui laissait aucune raison de douter que ce fût celui de sa maîtresse. »

Puis il se tut, et, tandis que les ouvriers s'apprêtaient à reclouer le cercueil, il resta un moment en tête à tête avec ce cadavre.

« Quel état et quel état ! » pensait François de Borgia ; quelle beauté et quelle hideur ! que de bruit dans le monde et quel silence maintenant entre ces quatre planches ! quel empressement à l'approcher autrefois, et quel empressement à la fuir aujourd'hui ! Où étaient les courtisans, les pages, les belles dames et les grands seigneurs ! Lui, François de Borgia, qui avait tant aimé cette reine, n'osait plus la regarder et se bouchait les narines ! Elle était morte, et parce qu'elle était morte, elle n'était plus rien sur terre ! et cependant, c'était ce rien qu'il avait servi, c'était de ce rien que ses ambitions avaient espéré leur satisfaction, c'était à ce rien qu'il avait demandé sa fortune ! Et qu'étaient-ce donc alors que les ambitions et la fortune qui dépendaient de ces néants qu'on appelle des rois et des reines !

Et François de Borgia reconnaît qu'il n'y a dans ce monde qu'une majesté durable, celle de « Monseigneur

ver de terre, » comme dit Hamlet au cimetière d'Elseneur; mais François de Borgia est un Hamlet chrétien, et dans le silence de son âme, il entend des paroles de vie qui répondaient à la mort et font taire son désolant orgueil. Et alors, il tressaille de joie, car il sait quel est celui qui parle et aussitôt il lui répond :

— Seigneur, jamais je ne servirai de maître que je puisse perdre par la mort.

Il avait dit le mot définitif, le mot de sa destinée; un grand saint venait de naître dans le caveau royal de Grenade.

François sortit de l'église silencieux et recueilli. Il rentra dans son palais, et s'enfermant dans sa chambre, passa la nuit devant Dieu, lui confessa ses faiblesses d'autrefois, l'attachement de son cœur aux choses qui périssent, et lui répéta souvent :

— Jamais, Seigneur, jamais je ne servirai de maître que je puisse perdre par la mort.

Cependant le marquis de Lombay ne pouvait quitter sa femme, ses enfants, la cour et le service de l'empereur : aussi ne se laissait-il pas emporter par une indiscrète ferveur, et n'oubliait-il pas ses devoirs d'état; il voulait dire simplement qu'il ne servirait plus un maître terrestre en considération des récompenses de la terre, mais seulement pour obéir à Dieu de qui vient toute autorité.

Le lendemain, dans la cathédrale de Grenade, le P. Jean d'Avila prononça une éloquente oraison funèbre dans laquelle, par une sorte d'inspiration providentielle, il répéta tout ce que François de Borgia s'était déjà dit devant le cercueil de l'impératrice.

A l'issue de la cérémonie, le marquis de Lombay fit venir le P. Jean d'Avila et lui exposa l'état de son âme. L'illustre religieux admira l'œuvre de Dieu; il comprit que cette œuvre était maintenant indestructible, et que la conversion de François durerait toute sa vie. Il l'encouragea dans ses pieux desseins, l'exhorta à rompre tous les liens du monde, non point par une retraite impossible, mais par un renoncement intime à toutes les illusions du plaisir et de l'orgueil humain.

François de Borgia allait retourner auprès de Charles-Quint lorsqu'il reçut une lettre de sa tante paternelle, la mère Françoise de Jésus, abbesse du monastère des filles de Sainte-Claire de Gandie. Cette sainte femme lui annonçait que, par une grâce spéciale de Dieu, elle connaissait déjà le changement qui s'était accompli en son neveu; elle lui racontait les détails et les plus intimes circonstances de cette conversion, quoiqu'il fût impossible qu'elle les connût par un moyen humain; elle le priait de laisser agir la grâce et de se confier entièrement à la Providence; elle lui apprenait enfin que l'âme de l'impératrice venait de sortir du Purgatoire, pour entrer au ciel : de saintes religieuses de son couvent en avaient reçu la révélation miraculeuse.

Le marquis de Lombay était un chrétien et déjà un saint, c'est-à-dire qu'il avait le plus solide bon sens. Il n'aurait donc point admis toutes sortes de révélations ; cependant il ne fit pas difficulté de croire à celle-là parce qu'il connaissait la grande vertu de sa tante et les faveurs célestes dont étaient souvent honorées les religieuses du couvent de Sainte-Claire de Gandie : aussi fut-il profondé-

ment ému de cette preuve d'amour que Dieu lui donnait, de la bonté avec laquelle il semblait attacher tant de prix à la conquête de son âme.

Alors, il chercha en lui-même ce qu'il pourrait rendre à Dieu pour tant de bienfaits : et conciliant ses devoirs d'état avec ses aspirations vers une vie parfaite, il résolut d'abord de se retirer de la cour autant qu'il le pourrait et de vivre saintement sur ses terres en faisant le bien autour de lui. Puis, désirant encore un abandon plus parfait de lui-même, il fit vœu d'entrer plus tard dans un ordre religieux s'il survivait à sa femme et s'il n'était plus nécessaire à ses enfants.

---

233 19

CHAPITRE III

Saint François de Borgia vice-roi et capitaine général de la Catalogne. — Sa guerre contre les brigands. — Ses réformes judiciaire et militaire. — Son plan de gouvernement chrétien. — La reconnaissance du peuple envers lui.

Charles-Quint fit un grand accueil au marquis de Lombay quand celui-ci vint lui rendre compte de sa funèbre mission. Le marquis demanda aussitôt comme récompense de ses services la permission de se retirer à Gandie.

L'empereur refusa : il avait besoin de François de Borgia et ne voulait point le perdre : il le nomma vice-roi et capitaine général de la Catalogne. Le marquis de Lombay supplia vainement le prince de lui épargner cette charge et cet honneur : il parla de sa jeunesse (il n'avait encore que vingt-neuf ans), de son inexpérience, de la vieillesse et des infirmités de son père qui réclamait sa présence à Gandie. Charles-Quint lui répondit que s'il le nommait vice-roi de Catalogne ce n'était pas tant pour l'honorer d'une dignité nouvelle que pour lui imposer un difficile devoir.

La Catalogne était ravagée par des bandes de brigands qui bravaient les troupes de l'empereur, leur livraient des batailles rangées, assiégeaient des villes et les prenaient

d'assaut : les paysans abandonnaient les campagnes, les villages se dépeuplaient : toute cette belle province était horriblement dévastée. Il fallait un homme résolu pour réprimer ce brigandage : c'est pourquoi Charles-Quint choisissait François de Borgia et lui donnait l'ordre de partir immédiatement pour Barcelone.

Le marquis de Lombay obéit à l'empereur, représentant de Dieu et dépositaire de son autorité comme il aurait obéi à Dieu même. Il fit taire ses répugnances, ses craintes, ses scrupules, ses défiances de lui-même : puisque son devoir était de devenir vice-roi, il savait qu'il recevrait les grâces nécessaires pour bien remplir son devoir. Pourtant il avait disposé sa vie tout autrement, il avait souhaité ardemment la retraite, il avait désiré se dépouiller de toutes les charges et de toutes les dignités, s'éloigner des affaires, oublier les hommes pour ne plus penser qu'à Dieu.

Et voici que Dieu l'accablait de ces charges et de ces dignités dont il ne voulait plus, le renvoyait au milieu des affaires, lui donnait une grande province à gouverner ; François de Borgia obéissait : il pensait sans doute, qu'il ne méritait pas encore la grâce de la paix et de l'intimité avec Dieu : mais ce qu'il ne pensait pas et ce qui était vrai pourtant, c'est que Dieu voulait l'élever au milieu des hommes afin qu'il servît de modèle à tous ceux qui doivent gouverner les hommes.

Avant le départ de François de Borgia, Charles-Quint le nomma chevalier de Saint-Jacques, lui donna une riche commanderie et le fit entrer au conseil de l'Ordre qui était composé de treize membres choisis parmi les principaux commandeurs.

Le nouveau vice-roi accepta tous ces honneurs avec reconnaissance parce qu'ils relevaient en lui la dignité de l'empereur et qu'ils pouvaient l'aider à bien remplir son devoir.

Il faut se faire une idée de ce qu'était un vice-roi, en Espagne, sous le règne de Charles-Quint : l'empereur sans cesse occupé à soutenir le poids du monde ne pouvait donner son attention aux détails de l'administration : il fallait qu'il gouvernât par sa seule pensée l'Espagne, ses possessions d'Amérique, l'Allemagne déchirée par les guerres religieuses qui servaient de prétexte aux révoltes politiques, les Pays-Bas enfin, remuants et jaloux de leur liberté, qui tantôt s'insurgeaient, tantôt menaçaient de se donner à François Ier. Charles-Quint, au milieu d'un siècle tourmenté par toutes les convulsions religieuses et politiques, gouvernait les peuples les plus divers. Lui-même faisant noblement le récit de sa vie, le jour de son abdication, devant les États des Pays-Bas et composant, en quelque sorte, son épitaphe historique résumait ainsi ses travaux :

« Dès l'âge de dix-sept ans m'étant dévoué tout entier aux soins du Gouvernement, je n'ai donné que peu de temps au repos, encore moins aux plaisirs : soit en temps de paix, soit pour faire la guerre, j'ai passé neuf fois en Allemagne, six fois en Espagne, quatre fois en France, sept fois en Italie, dix fois dans les Pays-Bas, deux fois en Angleterre, autant en Afrique et j'ai traversé onze fois la mer. »

Quand on songe à la lenteur des communications au XVIe siècle, à l'infinie diversité des préoccupations du maître de tant de peuples, on comprend aisément qu'il lui fallait

pour gouverner chaque province des hommes que son absolue confiance fit, en quelque sorte, souverains absolus.

Le vice-roi exerçait tous les pouvoirs, nommait à presque tous les emplois : l'empereur était si haut et si loin que les peuples ne connaissaient guère que le vice-roi, son représentant : le peuple attendait tout du vice-roi, le bien et le mal.

Napoléon, réorganisant la France, voulait que chaque préfet fût dans son département un « empereur au petit pied » : mais, en fait, tout préfet était soumis au contrôle incessant de l'empereur grâce à cette centralisation puissante à l'excès qui mettait aux mains du maître le fil conducteur de tous les fonctionnaires. Une pareille centralisation n'existait pas en Espagne, sous Charles-Quint : c'était, au contraire, la décentralisation qui était fatale : le maître au lieu de ramener tout à lui était obligé de courir d'un pays à un autre : sa pensée était, en quelque sorte, écartelée entre tous ces peuples.

Cette décentralisation ou plutôt cette funeste incohérence serait devenue bien vite une véritable anarchie si Charles-Quint n'avait eu, pour le seconder, cette admirable noblesse d'Espagne qui le servit fidèlement et gouverna pour lui, sans intrigues ni révoltes, ses royaumes morcelés en provinces.

Rien n'atteste mieux la grandeur morale de cette aristocratie que ce long respect de la majesté de l'empereur absent, ce sentiment du devoir fait de discipline et de dignité, de soumission et de fierté : celui qui accepte les responsabilités du pouvoir veut d'ordinaire en avoir tous les honneurs, le posséder entièrement, et se refuse à obéir : les vice-rois

presque indépendants dans leurs gouvernements ne méconnaissaient jamais l'autorité de l'empereur : ils savaient allier l'indépendance et l'obéissance qui semblent s'exclure de sorte que l'Espagne de Charles-Quint était soutenue par un tour de force d'équilibre moral. La noblesse dans laquelle se recrutaient de tels hommes était vraiment une race de rois.

Dès que François de Borgia arriva à Barcelone, il s'entoura des personnes les plus compétentes, s'informa auprès d'elles de l'état exact de la province et dressa le plan de gouvernement dont nous allons voir l'admirable développement.

Tout d'abord, il avait une première tâche que l'empereur lui avait donnée de vive-voix, qu'il lui avait encore tracée dans ses instructions : le marquis de Lombay avait été choisi expressément parce qu'il fallait un homme de résolution pour réprimer le brigandage qui désolait la Catalogne. La terre n'était plus cultivée, il n'y avait plus de blé, le peuple mourait de faim. Les bandits faisaient plus de mal qu'une armée ennemie.

François de Borgia sans perdre un instant se mit en chasse : c'était le mot qu'il employait, et il ajoutait, avec une belle humeur de bravoure qu'il n'avait jamais fait une chasse plus agréable : cependant c'était une vraie guerre. Les brigands, secrètement soutenus par quelques seigneurs mécontents qui espéraient des troubles politiques, étaient organisés militairement et pouvaient tenir tête aux troupes du marquis de Lombay.

Le vice-roi les traqua comme des loups, de repaire en repaire, sans leur laisser un moment de répit : son plan

était de négliger les bandes peu nombreuses et de marcher rapidement avec toutes ses forces contre le gros des brigands : il fut vainqueur en plusieurs combats : les chefs des rebelles s'enfermèrent dans un château que le marquis de Lombay menaça de bombarder : les murailles ne pouvaient tenir contre le canon et les assiégés demandèrent à capituler : le vice-roi leur répondit qu'il ne pouvait traiter avec des brigands et des rebelles : alors ils se rendirent à discrétion.

Ce fut la fin de la campagne : les bandes de pillards qui avaient essayé de diviser l'effort du vice-roi se dispersèrent d'elles-mêmes ; les paysans reprirent confiance et revinrent sur leurs terres.

Les prisonniers furent conduits à Barcelone, jugés et condamnés à mort. Le vice-roi qui avait fait cette rapide campagne avec une joyeuse intrépidité, eut pitié de ces misérables : il ne pouvait, ni ne devait leur faire grâce : il fallait qu'ils fussent punis, parce que leur crime avait été atroce et que les peuples vivent de justice. François de Borgia devait donc faire justice pour remplir son devoir envers le peuple qui lui était confié, mais il voulut que sa justice respectât les volontés rédemptrices de Dieu et qu'elle fût charitable pour ceux qu'elle punissait ; il voulut que le châtiment accepté par les coupables devint pour eux une méritoire expiation. Il les fit exhorter par de saints religieux, alla lui-même les consoler dans la prison et retarda leur exécution afin de leur laisser tout le temps du repentir : même après leur mort, il ne les abandonna pas et fit dire pour le repos de leurs âmes trente messes auxquelles il assista.

Le marquis de Lombay, après la répression du brigandage en Catalogne, reçut de la main même de Charles-Quint une lettre de félicitation, et cette marque insigne de la faveur de son maître lui permit d'entreprendre d'urgentes et difficiles réformes.

François de Borgia avait une haute idée de la justice, une idée exacte, parce qu'elle était chrétienne : il savait que la société est fondée tout entière sur la charité, qu'elle vit en paix et en harmonie par l'échange des services, et que toute fonction sociale doit être exercée avec dévouement sous peine de devenir une fonction inutile et tyrannique : et parce que François de Borgia portait, en son esprit, cette synthèse de la science sociale et politique qui n'est elle-même qu'une partie de la morale chrétienne, il aimait de préférence ceux qui ont le plus grand besoin d'assistance et de charité, les gens du peuple, artisans et paysans, les pauvres qui gagnent leur pain à la sueur de leur front.

Le marquis de Lombay avait pitié de cette foule des petits qu'il voyait opprimés et maltraités : il entreprit de les défendre contre ceux qui exerçaient mal leur fonction sociale et abusaient de leur autorité. Ce fut pour François de Borgia la suite de sa campagne contre les bandits et la répression d'autres formes de brigandage plus odieuses encore, parce que le mal était fait par ceux mêmes qui ont le devoir de l'empêcher, par les magistrats et les soldats.

Les magistrats de Catalogne aimaient l'argent, paraît-il, et, pour en tirer des justiciables, ils compliquaient la procédure, inventaient des formalités nouvelles et se faisaient craindre des honnêtes gens beaucoup plus que des coquins. François de Borgia déchira tous ces voiles de l'hypocrisie

judiciaire : il voulut ce qui nous paraît encore une nouveauté, la justice rapide et la justice à bon marché : un vice-roi, nous l'avons expliqué, pouvait ce qu'il voulait : les juges de Barcelone gagnèrent donc moins d'argent et rendirent de meilleurs jugements.

Le vice-roi les surveillait d'ailleurs avec le plus grand soin : tout homme, riche ou pauvre, qui croyait avoir à se plaindre de l'injustice des tribunaux avait auprès du marquis de Lombay un recours facile ; mais le vice-roi ne se contentait pas de maintenir les juges dans leur devoir, il leur faisait encore une concurrence personnelle et leur enlevait autant de procès qu'il le pouvait. Il était en Catalogne le grand arbitre dont personne ne suspectait l'impartialité : les plaideurs venaient souvent lui exposer leurs différends : il les recevait avec bonté, examinait scrupuleusement leurs affaires, prononçait sa sentence et renvoyait réconciliés des adversaires qui se seraient haïs s'ils avaient eu un autre juge que le bon vice-roi. On retrouve ainsi dans François de Borgia un des traits populaires du roi saint Louis : les saints sont décidément de bons chefs de peuples, de bons pasteurs d'hommes.

La charité du marquis de Lombay s'ingéniait en mille délicatesses pour rendre service aux petits et aux pauvres : il arrivait souvent, par exemple, que des personnes de qualité ne voulussent point payer leurs fournisseurs : ces pauvres gens venaient se plaindre à François de Borgia qui avait trouvé un moyen simple et spirituel de leur faire rendre justice : il achetait les créances et faisait savoir aux débiteurs récalcitrants que c'était à lui, don François de Borgia, marquis de Lombay, commandeur de Saint-

CHARLES-QUINT

Jacques et vice-roi de Catalogne, qu'ils devaient payer leurs dettes : les gentilshommes qui n'avaient pas d'argent pour de chétifs fournisseurs, drapiers ou bottiers, en trouvaient tout de suite pour le noble et puissant seigneur.

François de Borgia faisait ainsi du bien à ceux qui lui vendaient leurs créances et aux débiteurs eux-mêmes qu'il forçait à réfléchir sur le désordre de leur vie et qu'il rendait honteux d'être découverts par le vice-roi. Mais quand il s'agissait, au contraire, de débiteurs réellement pauvres poursuivis par d'implacables créanciers, François prenait leur parti et payait leurs dettes : sa générosité sauva de la prison, de la misère et peut-être du crime bien des malheureux auxquels il donnait, en outre, quelques sommes d'argent pour qu'ils pussent reprendre l'exercice d'un métier. En agissant ainsi, François de Borgia ne satisfaisait point seulement sa charité privée, il remplissait, croyait-il, son devoir de chef de peuple et rendait service au pays tout entier : l'assistance publique, on le voit, ne date pas de nos jours : seulement au temps de François de Borgia, elle était exercée humainement et paternellement, non administrativement.

Les magistrats opprimaient et pressuraient le peuple par la ruse : les soldats le faisaient par la violence : ils se conduisaient dans les villes qu'ils traversaient comme s'ils y étaient entrés par la brèche et l'épée à la main.

C'était là encore une fonction sociale — et l'une des plus nobles — qui s'accomplissait mal, en violation de la loi de justice et de charité, et qui se tournait en tyrannie. François de Borgia ne le souffrit pas longtemps.

La Catalogne était sans cesse traversée par des convois

de troupes qui se rendaient à Barcelone, pour être transportées de là en Italie et principalement dans le Milanais. Ces troupes, au moment d'entrer en campagne étaient surexcitées par cette sorte de fureur fiévreuse qui, souvent, saisit les hommes qui vont risquer leur vie dont ils veulent jouir une dernière fois. En de tels moments, la discipline se relâche : les officiers des vieilles bandes aimaient leurs hommes et méprisaient tous ceux qui ne portaient pas l'épée : ils trouvaient tout naturel que les soldats se donnassent quelque plaisir au détriment du paysan et de l'ouvrier : leur indulgence allait jusqu'à la complicité.

François de Borgia était un soldat, lui aussi : il avait fait la guerre avec gloire en Afrique, en Provence et contre les brigands de Catalogne : mais il comprenait autrement les droits et les devoirs du soldat : l'idée chrétienne de l'harmonie providentielle que doivent garder entre elles les diverses fonctions sociales était en tout l'idée directrice de François de Borgia et valait, par elle seule, aux peuples qu'il gouvernait la plus belle charte de liberté : il ne croyait donc pas que le soldat eût le droit de se faire maudire de ceux qu'il devait défendre.

Aussi fut-il impitoyable dans la répression de ces excès, mais sa justice fut encore chrétienne, c'est-à-dire, ferme et charitable, courageuse et modérée : il ne fit pas ce que font les modernes qui ne connaissent plus que les droits de l'homme : il appliqua, au contraire, les droits de Dieu : or, Dieu a le droit d'être mieux obéi par celui à qui il a donné l'intelligence, le savoir, la fortune, et que, par toutes ces grâces, il a rendu capable de commander.

François de Borgia frappa donc à la tête et déclara les officiers responsables des désordres commis par leurs compagnies : quelques exécutions rapides et sommaires eurent raison du mal : c'était un acte énergique et brave : le vice-roi s'exposait à la haine des familles riches et puissantes des officiers qu'il punissait. Les gouvernements modernes suivent une autre méthode : après la Commune, par exemple, on fusilla des milliers de pauvres diables coupables, sans doute, mais coupables d'avoir obéi à des chefs qui, maintenant amnistiés, sont députés, sénateurs ou conseillers municipaux. Cependant tous les hommes d'État qui ont voulu faire du bien à leur pays ou seulement produire un résultat, atteindre pratiquement un but précis, ont agi comme François de Borgia, au rebours des usages modernes : considérez Richelieu qui, après la révolte de Montmorency, épargne tous les rebelles infimes, officiers, magistrats, gens du peuple, et ne frappe que le seul maréchal de Montmorency : c'étaient d'autres temps, d'autres mœurs, d'autres âmes.

François de Borgia avait protégé le peuple contre l'armée : il voulut aussi protéger l'armée contre certains de ses chefs : cette réforme était d'ailleurs une sorte de corollaire de la première : les soldats ne pillaient pas toujours par méchanceté et violence, mais aussi par besoin et par indigence : le contrôle était difficile dans les armées de Charles-Quint pour la même raison qui rendait impossible la surveillance administrative des provinces : la paie n'arrivait pas toujours jusqu'au soldat : certains officiers, mal payés eux-mêmes, en retenaient une partie : d'autres la distribuaient exactement à leurs hommes, mais pour garder

un profit, affaiblissaient l'effectif de leurs corps : le vice-roi obligea ces derniers, au moment de leur départ de Catalogne, à justifier d'un effectif régulier et pour couper court à tous ces honteux abus, il se fit adresser directement la paie et la fit distribuer aux troupes par ses fonctionnaires.

Après cette réforme militaire, les troupes qui partaient de Catalogne furent beaucoup meilleures que les autres : les soldats n'étaient plus fatigués par les excès, supportaient mieux les privations de la traversée et résistaient aux maladies et aux fatigues pendant la campagne : les compagnies enfin étaient au complet et, régulièrement payées, n'avaient plus de prétexte pour se mutiner.

On voit dans les réformes de François de Borgia, toute l'essence de celles de Louvois, qui donnèrent à la France, sous Louis XIV, cette armée qui vainquit l'Europe : il est malheureux pour l'Espagne et très heureux pour nous, dont alors elle était l'ennemie, que François de Borgia n'ait pas été son Louvois : Charles-Quint manqua peut-être, en ne faisant pas du marquis de Lombay l'organisateur de ses armées, l'occasion de dominer le monde comme son ambition le rêvait. Cependant il apprécia les réformes du vice-roi de Catalogne, s'étonna de leur succès, et, de nouveau, lui écrivit de sa main pour le féliciter ; c'est que l'indiscipline et le gaspillage des deniers militaires étaient devenus en Espagne des maux que l'on avait désespéré de guérir ; bien des vice-rois l'avaient essayé, aucun n'avait réussi ; ils avaient tous été arrêtés par des considérations d'intérêt personnel, par la crainte des haines qu'ils pouvaient s'attirer ou des séditions qu'ils risquaient d'exciter ;

il fallait, pour accomplir une telle réforme, toute l'habileté d'un administrateur consommé et toute l'énergie du sentiment du devoir dans l'âme intrépide d'un grand chrétien.

François de Borgia acheva son œuvre militaire en mettant la frontière et les côtes de Catalogne en état de défense ; ce fut lui qui fit construire, au-dessus du port de Barcelone, dans une position inexpugnable, un ouvrage que l'on regarda comme un chef-d'œuvre de l'art de la fortification, et qui depuis, en mémoire du vice-roi, s'appela le bastion Saint-François.

Le marquis de Lombay avait détruit les brigands, réformé les tribunaux, réformé l'armée, protégé le peuple qui pouvait maintenant travailler en paix et jouir des fruits de son travail; mais en même temps qu'il assurait le présent, il voulut conquérir l'avenir et donner aux enfants de ce peuple qui lui était confié le secret de la vie heureuse en les préparant à bien vivre ; ses pensées se portèrent vers l'éducation et l'instruction publique, surtout vers l'instruction primaire.

L'administration des écoles allait un peu à l'abandon comme celle de l'armée ; le vice-roi forma un corps d'inspecteurs permanents, épura le personnel enseignant, remplaça les sujets incapables, mais augmenta les appointements des autres de façon à les attacher à leur profession et à attirer vers cette même profession si noble mais si ingrate des hommes distingués par le talent et par la vertu ; en même temps, il fondait un grand nombre d'écoles nouvelles.

Au milieu de ces occupations, le vice-roi restait accessible à tous et pitoyable aux malheureux ; il faisait de grandes aumônes et secourait particulièrement les pauvres

honteux, ceux qui avaient été riches et que quelque malheur avait ruinés ; il instituait ce que nous appellerions aujourd'hui des prix de rosières, mariait des filles pauvres à des orphelins qu'il avait recueillis et qui par ses soins avaient appris un métier ; il faisait ainsi un bonheur avec deux infortunes et une aisance avec deux pauvretés.

Sa charité allait surtout aux pauvres volontaires, aux religieux de tous les Ordres ; il était leur grand trésorier ; il les soutenait dans tous leurs besoins, leur faisait des libéralités qui souvent leur étaient nécessaires pour accomplir tout le bien qu'ils se proposaient. Enfin, tant qu'il fut vice-roi, il n'y eut point dans toute la Catalogne un seul malheureux, souffrant physiquement ou moralement, qui ne gardât dans sa misère une consolation et un espoir en songeant qu'il lui restait un ami puissant et dévoué.

Nous savons déjà quelle conception se faisait François de Borgia de ses devoirs politiques : il gouvernait au nom de Dieu : aussi voulut-il que le nom de Dieu fût respecté : il fit, comme saint Louis, des lois sévères contre les blasphémateurs : et, combinant son respect de Dieu avec sa charité, son horreur du péché avec son amour de l'humanité souffrante, il condamnait les blasphémateurs à payer une forte amende aux hôpitaux. Quand on lui portait la nouvelle d'un crime ou d'un scandale, il se sentait ému d'une grande douleur, et dans son humilité, il se chargeait lui-même de la responsabilité de ce péché, disant qu'il en était peut-être la cause par son indignité de commander aux autres.

Sa sollicitude pour le bien spirituel du peuple ne l'empêchait pas, nous l'avons vu, de défendre ses intérêts tempo-

rels : il le prouva surtout d'une manière frappante pour la foule, au début de son gouvernement, quand les brigands infestaient encore les campagnes : le blé manquait en Catalogne, et le pain y était naturellement d'une cherté extrême ; il y avait d'ailleurs une grande disette dans toute l'Espagne. A Barcelone, la détresse était telle que le peuple accueillit François de Borgia, le jour de son entrée, au cri de : « Vive le vice-roi qui nous donnera du pain ! » Le vice-roi entendit le cri du peuple, et l'exauça aussitôt : il fit venir du blé d'Italie et de France, et le vendit à très bas prix ; cette opération ne fut pas cependant désastreuse pour les finances ; le travail des champs reprenant, le vice-roi releva les prix pour ne point faire aux cultivateurs une concurrence injuste ; et quelque temps après, les vice-rois de Valence et d'Aragon, dont les provinces souffraient de la disette, lui rachetèrent ses provisions de grains.

Le peuple de Catalogne fut reconnaissant envers François de Borgia ; le vice-roi « qui avait donné du pain » devint extrêmement populaire ; l'instinct simple du peuple ne se trompait pas, et, définissant admirablement les principes de gouvernement du marquis de Lombay, il remerciait Dieu d'avoir établi « un gouvernement de justice et de miséricorde. »

François de Borgia gouvernait, en effet, avec charité, c'est-à-dire avec justice et miséricorde, la justice et la miséricorde n'étant, toutes deux, que des formes de l'amour : il se faisait parmi les hommes l'exécuteur des desseins divins, le collaborateur des volontés créatrices : il demandait à Dieu de l'inspirer et de le gouverner lui-même : or Dieu est l'auteur et le conservateur de la vie et ceux qui gouvernent en

son nom conservent et développent cette vie qu'il a créée.

François de Borgia protégea donc la vie des corps et la vie des âmes et défendit tous les droits divins de la liberté humaine : qu'est-ce, en effet, que la liberté sinon la faculté pour chaque être d'atteindre sa fin : l'homme créé pour le bonheur mais condamné à la souffrance passe sur la terre pour accomplir sa propre rédemption et pour conquérir son bonheur éternel : l'aider dans cette conquête, diminuer ici-bas la somme des douleurs, protéger la vie temporelle en vue de la vie éternelle, donner à tous le moyen d'accomplir facilement leur devoir, telle est la fonction d'un gouvernement qui respecte le droit de Dieu, comprend le sens de la vie et toute la noblesse de la destinée chrétienne.

Les hommes sous de tels gouvernements sont assurés de bien vivre, s'ils le veulent, en ce monde et en l'autre : ils sont sous la protection de la justice et de la vérité : ils jouissent de toutes les libertés nécessaires « de la liberté pour tout et pour tous excepté pour le mal et pour les malfaiteurs. »

François de Borgia possédait ces idées comme les possèdent tous les vrais chrétiens : elles étaient l'essence même de son esprit qui se nourrissait de vérité ; c'est pourquoi il fut un grand chef de peuple.

CHAPITRE IV

Les progrès de saint François de Borgia vers la perfection de la vie chrétienne. — Sa piété, ses mortifications. — Les religieuses de Gandie. — Sa modération et sa clémence. — Saint François de Borgia et Charles-Quint aux états de Monçon. — La discussion sur la fréquente communion. — Premiers rapports de saint François et de saint Ignace. — Mort du duc de Gandie. — Saint François, nouveau duc de Gandie, retourne dans ses terres.

Avant de gouverner les autres selon l'idée chrétienne, François de Borgia se gouvernait et se disciplinait lui-même. Il avait été ressuscité, selon son expression, par la mort de l'impératrice : il ne se laissait point mourir de nouveau. Il connaissait toute la grandeur de son devoir, et s'effrayant de ses responsabilités, il cherchait en Dieu la force de les porter sans fléchir. L'homme intérieur se formait en lui, se dégageait des derniers attraits des choses périssables ; le saint, qui était né dans le caveau royal de Grenade, grandissait, se développait au milieu des épreuves des charges publiques, et bientôt il allait arriver à cette admirable maturité qui étonna le monde.

François de Borgia, nous l'avons vu, était commandeur de l'ordre de Saint-Jacques. Il trouva juste de pratiquer la règle de cet ordre : il avait l'honneur, il voulut aussi accom-

plir le devoir et rendre à Dieu ce qui était à Dieu, en cette occasion comme en toute autre. Il récitait donc tous les jours l'ancien office des chevaliers.

Il avait composé sept méditations sur la passion du Sauveur, et il commençait chacune des sept heures de l'office par une lecture de ces méditations. Tous les jours, également, il disait le rosaire de la Sainte Vierge, et méditait chacun des mystères qui sont proposés aux fidèles pour chaque dizaine.

Le matin, avant de vaquer à toute autre occupation, il restait quatre ou cinq heures à genoux en union intime avec Dieu, et Dieu, récompensant généreusement son généreux serviteur, lui faisait sentir toute la douceur de sa présence : François de Borgia aimait et se sentait aimé d'un amour surnaturel qui faisait commencer pour lui le ciel sur la terre : il goûtait tant de joie dans ces exercices de piété, qu'il ne pouvait s'arracher qu'avec peine à l'étreinte divine : aussi, quand il sortait d'un divertissement public, d'un spectacle auquel sa charge l'obligeait d'assister, était-il souvent incapable de dire ce qui s'était passé sous ses yeux, tant il avait été ravi, hors du temps et de l'espace, dans la sereine lumière de la vérité céleste.

La piété de François de Borgia ne lui faisait jamais négliger ses devoirs d'état. Il retranchait du temps de ses récréations et de ses repas celui de ses entretiens avec Dieu. D'abord, il se fit une règle de ne jamais souper; puis, comme ayant passé deux Carêmes sans prendre d'autre nourriture qu'un plat de légumes par jour, il trouva qu'il n'en avait pas été incommodé et il continua à suivre ce régime. Sa table était toujours magnifiquement servie pour

ceux qu'il y conviait, mais il ne mangeait lui-même que ses légumes, et ne cessait point cependant d'être gai et courtois. Sa mortification ne mortifiait que lui-même : il restait aimable et prévenant pour les autres, et ne retranchait rien du luxe qui convenait à sa naissance et à sa dignité.

En même temps, il pratiquait admirablement l'humilité dans le choix même des mortifications qu'il aimait. Il ne se laissait point emporter par son zèle, et pour ne rien entreprendre d'indiscret et d'outré, il obéissait fidèlement à ses directeurs. C'étaient alors deux religieux de l'ordre de Saint-Dominique : le bienheureux P. Jean Micon et le P. Thomas de Gusman, provincial de son Ordre. Vers la fin de son séjour à Barcelone, il en prit un troisième, le P. Jean Texeda, de l'ordre de Saint-François. Le P. Texeda, par une intuition miraculeuse, prédit au marquis de Lombay la suite de sa vie. En maintes circonstances, le saint religieux donna au vice-roi les plus précieux avertissements et lui annonça des événements qui l'intéressaient. C'était un saint que Dieu employait à former un autre saint.

François de Borgia voulut que le P. Jean Texeda devint, en quelque sorte, son ange gardien, et il obtint du Supérieur général des Franciscains et du Pape lui-même de le garder toujours auprès de lui.

Le vice-roi de Catalogne était encore soutenu dans son effort vers la perfection chrétienne et dans les fonctions de sa charge par les religieuses du couvent de Sainte-Claire de Gandie auxquelles tant de liens l'unissaient. Quelques-unes de ces religieuses avaient reçu le don de prophétie, comme nous l'avons déjà vu après la mort de l'impératrice. On

venait de toutes les parties de l'Espagne les consulter sur les affaires spirituelles et temporelles. L'une d'entre elles surtout était particulièrement favorisée : elle était sœur de saint François de Xavier. C'était elle qui avait, en quelque sorte, décidé de la vocation de saint François de Xavier en engageant ses parents à le laisser à l'Université de Paris, alors qu'ils voulaient l'en retirer. Elle les avait avertis que Dieu attendait leur fils à Paris, qu'il lui avait marqué dans cette ville un rendez-vous auquel il ne fallait pas qu'il manquât.

L'empereur Charles-Quint lui-même demanda les avis des religieuses de Gandie après que les faits lui en eurent démontré la valeur. Au moment où il préparait sa seconde expédition d'Afrique, qui se termina sur la côte de Tunisie par le naufrage de toute la flotte, le vice-roi de Catalogne avertit son maître que les religieuses de Gandie prédisaient un désastre.

L'empereur passa outre, mais le malheur l'instruisit et il ne méprisa plus les conseils de ces saintes filles.

L'année suivante, en effet, une armée française commandée par le Dauphin vint mettre le siège devant Perpignan. Cette place très importante, mais assez mal fortifiée et peu munie, dépendait du gouvernement du vice-roi.

Don François de Borgia mit tout en œuvre pour sauver la place : il y fit transporter des vivres et renforça la garnison. Cependant, la défense semblait toujours si peu proportionnée à l'attaque que l'on désespérait du sort de Perpignan. L'empereur Charles-Quint envoyait à marche forcée une troupe de lansquenets qui devaient se jeter dans la place. Alors les religieuses de Gandie écrivirent à François

de Borgia que si les lansquenets, qui étaient presque tous luthériens, entraient à Perpignan, la ville serait prise, tandis qu'elle serait sauvée si on la laissait à ses seules forces. Le vice-roi transmit cet avis à l'empereur, qui contremanda aussitôt le secours de lansquenets. L'effet suivit la prédiction des religieuses : contre toutes les probabilités, Perpignan résista. Les chefs de l'armée française se querellèrent et n'agirent pas ensemble ; les troupes furent abattues par des épidémies et le siège fut bientôt levé.

Depuis lors, Charles-Quint, avant toute entreprise, consulta les religieuses de Gandie; et c'est une touchante histoire que celle de cet empereur venant humilier toute sa puissance et tout son génie devant d'humbles filles qui n'avaient pour puissance et pour génie que leur amour du Christ.

François de Borgia, qui avait en elles la plus grande confiance, leur demandait conseil dans toutes les difficultés de la vie. Souvent, sa tante, abbesse du monastère, lui mandait spontanément ce que Dieu lui avait fait connaître.

Le jour de l'Invention de la Sainte-Croix de l'année 1543, François de Borgia reçut de sa tante une lettre dans laquelle elle l'avertissait de se tenir sur ses gardes et de s'attacher fermement à la croix du Christ, dont on célébrait la fête, parce qu'une grande tentation le menaçait. Le péril était déjà passé : François avait triomphé ou plutôt la Croix avait triomphé en François.

Le jour de l'Invention de la Sainte-Croix se célébrait à Barcelone avec une grande solennité. Des fêtes se donnaient au palais du vice-roi, mais ces fêtes prenaient un aspect mondain qui convenait peu à la solennité religieuse.

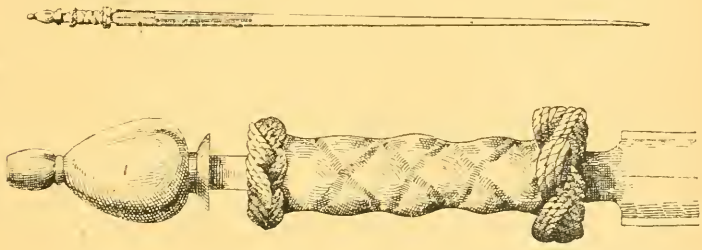
Les dames de Barcelone, dans un pieux sentiment, demandèrent au vice-roi la permission de passer le temps de la fête, seules avec la vice-reine, de façon qu'il n'y eût point de danses, ni d'autres divertissements mondains ; François de Borgia consentit avec joie à cette demande. Le jour de la fête, certains seigneurs, trouvant excessive la retenue qu'on leur imposait, murmurèrent contre le vice-roi, se montèrent la tête les uns aux autres, et le plus hardi de leur société, qui était un jeune gentilhomme de haute naissance, paria qu'il pénétrerait dans l'appartement des dames malgré l'opposition du vice-roi. Il marcha donc vers lui et lui demanda d'un ton hautain l'entrée de cet appartement. Le vice-roi la lui refusa doucement, avec des formes courtoises, et essaya de lui faire comprendre l'inconvenance qu'il commettrait en ne se rendant pas au désir exprimé par les dames elles-mêmes. Mais le fougueux gentilhomme s'emporta, se mit en fureur, et, tirant un poignard, s'écria qu'il entrerait, quand même il devrait passer sur le corps du marquis de Lombay. Celui-ci garda son sang-froid devant ces brutales menaces; il ne se mit pas en défense et son visage ne changea pas de couleur; il lui répondit seulement d'une voix ferme :

— Il n'est ni de la gloire de Dieu, ni du service de l'empereur, ni de votre avantage, ni du mien, que nous nous coupions ici la gorge, et il vaut mieux que ces dames souffrent votre visite.

Le gentilhomme, décontenancé par cette calme dignité, entra tout confus dans les salons où se tenaient les dames. Celles-ci avaient entendu l'altercation et le reçurent avec un froid mépris : cet accueil et la crainte que lui inspirait

sa propre action le chassèrent bientôt de cet appartement dont il avait si violemment forcé l'entrée.

François de Borgia était brave ; il l'avait montré en Afrique et en Provence ; il venait encore d'en donner une preuve par le sang-froid qu'il avait gardé devant la pointe d'un poignard, par la présence d'esprit avec laquelle il avait répondu à un fou furieux capable de se porter sans provocation à quelque funeste extrémité ; il était armé, lui aussi, et pouvait se défendre ; enfin, on l'avait connu autrefois très vif sur le point d'honneur. Aussi sa modération



ÉPÉE ET POIGNÉE DE L'ÉPÉE DE SAINT IGNACE DE LOYOLA
Trésor de l'église du collège des Pères Jésuites de Barcelone.

fut-elle louée par tout le monde, et d'autant plus qu'on comprenait tout l'effort intérieur qu'elle avait dû lui coûter.

Mais l'admiration fut plus grande encore quand on vit cette modération se continuer en une sublime clémence. Il pouvait punir justement l'homme qui l'avait offensé : il fut, au contraire, le premier à calmer la colère de l'empereur qui voulait que le coupable fût poursuivi. Il supplia Charles-Quint de faire grâce ou plutôt d'ignorer l'outrage comme lui-même l'ignorait. C'était une injure personnelle, et François de Borgia, parce qu'il était chrétien, la pardonnait

d'une âme libre de toute rancune. Nous avons vu que cette clémence était sans excès et que le vice-roi de Catalogne savait protéger et venger son peuple.

L'empereur admira plus particulièrement que tous les autres la modération de don François de Borgia. Il avait pour le vice-roi une estime qui croissait tous les jours, et une reconnaissance en quelque sorte personnelle pour les services qu'il lui rendait en Catalogne. Aussi voulut-il l'avoir auprès de lui aux États de Monçon où se réunissaient les députés de toutes les provinces de l'ancien royaume d'Aragon.

François de Borgia, aux états de Monçon, exerça une influence prépondérante dans toutes les délibérations. Les députés se rangeaient toujours à son avis et se laissaient conduire par ses conseils : c'est qu'ils savaient que tous les désirs de François de Borgia tendaient au bien des peuples : et ces mêmes députés le prenaient pour avocat et pour puissant intercesseur auprès de l'empereur.

Charles-Quint honorait de plus en plus François de Borgia. Il avait pour lui de véritables prévenances d'amitié, et quelquefois allait même lui rendre visite, ce qu'il ne faisait jamais pour les autres grands d'Espagne. Dans des entretiens intimes, il lui demandait des conseils sur la vie spirituelle.

Un soir, se promenant avec l'empereur dans une des galeries du palais, François de Borgia lui raconta sa conversion, comme il disait humblement, et lui confia son intention de quitter le monde, s'il devait survivre à sa femme. Longtemps, François de Borgia parla des réalités éternelles et des vanités des choses périssables; puis il se

tut, et l'ombre du soir descendit tandis que Charles-Quint semblait se perdre dans une profonde rêverie. Quand la nuit fut close, l'empereur parla à son tour; il dit ses fatigues, ses déceptions, ses douleurs, depuis le temps qu'il régnait, les peines que lui donnaient ses peuples qu'il ne parvenait pas à gouverner en paix; Charles-Quint dénonça lui-même toutes les folies de l'orgueil et de l'ambition, et tout ce qu'il y a de méprisable dans l'humanité; lui aussi avait le dégoût du monde, l'ambition du ciel et de la paix divine; lui aussi, quand il le pourrait, renoncerait à tous ses états, les laisserait à son fils, don Philippe, et se délivrerait de l'Empire, s'évaderait de son palais, déposerait cette couronne qui pesait si lourdement sur sa tête.

Et ce dut être un grand entretien que celui de ces deux hommes : d'un saint animé de toutes les espérances divines, et d'un empereur déçu qui faisait confidence de ses déceptions. Déjà, les pensées de Charles-Quint prenaient le chemin de Saint-Just : François de Borgia fut le premier confident de ce projet dont l'accomplissement devait étonner le monde et le laisser stupéfait.

Le marquis de Lombay retourna en Catalogne comblé d'honneurs; mais ces honneurs ne lui importaient plus guère : il restait fidèle à son serment de ne plus servir de maîtres périssables pour les seules récompenses qu'ils peuvent donner. L'amitié de Dieu lui était plus précieuse que celle de l'empereur.

Depuis quelque temps, il s'était donné pour règle de communier tous les dimanches. Cette pratique de François de Borgia, alors extrêmement rare, fut l'occasion d'une

célèbre discussion théologique qui se continua longtemps et d'autant plus qu'elle était plus inutile, puisque la question ne pouvait se résoudre par aucune règle générale, mais bien par le simple bon sens chrétien, appliqué à chaque cas particulier. Ces contestations sur la fréquente communion partagèrent toutes les Universités d'Espagne. Elles ne furent terminées que par la décision que rendit en 1548, dans une assemblée de docteurs, l'archevêque de Valence, saint Thomas de Villeneuve, qui déclara tout naturellement que les grâces de Dieu étant essentiellement bonnes, la sainte communion ne peut être reçue trop souvent, pourvu qu'elle le soit avec une préparation suffisante. Mais avant cette décision, on vit se produire des deux côtés les opinions les plus extravagantes : il y eut, par exemple, des docteurs qui soutinrent que pour les laïques et dans les conditions ordinaires de la vie, c'était presque un aussi grand péché de communier plus d'une fois par an, que de ne pas communier.

L'autre thèse fut également exagérée; mais le bon sens catholique finit par triompher.

Ces contestations dont sa conduite était l'objet affligèrent beaucoup François de Borgia. Précisément, vers ce temps-là, un des compagnons et des parents de saint Ignace, don Antoine Araoz, grand prédicateur de la Compagnie de Jésus, vint à Barcelone. Le vice-roi l'entretint en particulier, et le Père lui raconta l'histoire de la fondation du nouvel institut qui venait d'être confirmé par le pape Paul III. Don François de Borgia s'appliqua surtout à connaître saint Ignace par les récits de son compagnon, puis il lui écrivit pour lui soumettre ses doutes à propos

de la contestation dont ses fréquentes communions étaient l'occasion.

Déjà de pareilles disputes s'étaient produites dans l'Église d'Espagne : dès le IVe siècle, un noble Espagnol, habitant l'Andalousie, écrivait à saint Jérôme pour lui demander s'il devait recevoir, comme cela se faisait alors en Espagne et à Rome, la communion tous les jours. Saint Jérôme répondit simplement qu'il était bon de communier souvent quand on le faisait saintement, et mauvais quand on le faisait légèrement. Ce fut également la réponse de saint Ignace dont voici l'analyse : le saint écrivit au vice-roi qu'il était bien difficile de donner des règles sur une chose qui dépendait si fort des dispositions particulières de chaque personne. « Qu'on pouvait dire en général qu'un des plus admirables effets de la fréquente communion étant de préserver des chutes et d'aider ceux qui tombent par faiblesse à se relever, il était beaucoup plus sûr de s'approcher souvent de ce divin sacrement, avec amour, avec respect et avec confiance, que de s'en retirer par un excès de crainte et de pusillanimité. Que chacun devait en cela, suivant le conseil de l'Apôtre, se juger soi-même, et se déterminer selon ce qu'il sentait en son cœur de pureté d'intention, de fervente dévotion et de haine du péché, et suivant le soin qu'il prenait pour se préparer à ce festin royal, et le profit qu'il en ressentait en lui-même, par la plus grande ou la moindre facilité qu'il avait à vaincre ses passions. Que surtout il fallait en croire quelque savant directeur à qui l'on fît bien connaître toute la disposition de son âme. Mais qu'enfin, pour ce qui le regardait en particulier, sa manière de vivre étant telle qu'on la lui avait

dite, et que lui-même la lui faisait connaître par sa lettre, il osait bien lui conseiller de continuer avec confiance en la miséricorde infinie de Dieu, à communier tous les huit jours, et qu'il espérait que non seulement son âme en tirerait un très grand profit, mais que cet exemple serait encore utile à plusieurs personnes à qui Dieu ferait la grâce de l'imiter. »

Le marquis de Lombay reçut avec reconnaissance cette réponse qui lui rendit la paix intérieure ; dès lors, il prit la résolution de recourir à saint Ignace dans tous ses doutes, et de soutenir de tout son pouvoir le nouvel Ordre qui commençait à s'établir en Espagne.

Il continua à communier tous les dimanches, et composa, pour son usage personnel, un exercice de préparation et d'action de grâces, qui fut après sa mort imprimé avec ses autres œuvres.

Le marquis de Lombay était à Barcelone depuis quatre ans, lorsque son père mourut (1543). Ce fut une grande douleur pour François de Borgia, qui, depuis longtemps, demandait à l'empereur la permission de se retirer dans ses terres, afin de veiller sur les derniers jours du duc de Gandie. Le duc avait vécu saintement ; il avait surtout une grande piété envers le Saint Sacrement, qu'il accompagnait chaque fois qu'il le rencontrait, descendant de voiture ou de cheval, et, malgré son âge et ses infirmités, suivant le prêtre, à pied, par les rues ou à travers champs.

Quand le vice-roi apprit la mort de son père, Charles-Quint se trouvait à Barcelone où il était venu s'embarquer pour l'Italie. Le nouveau duc de Gandie lui demanda la permission de se retirer à Gandie pour mettre ordre à ses affaires et exécuter le testament de son père.

L'empereur ne put refuser cette grâce, mais il exigea de François la promesse qu'il retournerait bientôt à la cour, et lui annonça son intention de le nommer grand-maître de la maison de l'infante, Marie de Portugal, fille de Jean III et fiancée de don Philippe, qui devait être Philippe II. En même temps, l'empereur nommait la duchesse de Gandie première dame d'honneur de la future reine. Quelques mois après (1543), l'infante de Portugal mourut, et François de Borgia se trouva délié ainsi de la promesse qu'il avait faite.

Le vice-roi resta encore à Barcelone jusqu'à ce que l'empereur se fût embarqué pour l'Italie. Il partit ensuite pour Gandie, laissant les peuples de la Catalogne affligés de perdre un si bon maître.

CHAPITRE V

Saint François à Gandie. — Sa charité pour ses vassaux. — Mort héroïque de sa femme. — Suite de ses rapports avec saint Ignace. — Fondation du premier collége des Jésuites à Gandie. — Érection de ce collège en Université. — Saint François et le P. Le Fèvre. — Les Exercices *de saint Ignace. — Mort du P. Le Fèvre. — Prédictions de Saint Ignace. — Saint François veut accomplir son vœu. — Le choix d'un ordre religieux. — Sur les conseils du B. Jean Texeda, il choisit la Compagnie de Jésus. — Réponse de saint Ignace.*

François de Borgia fut à Gandie ce qu'il avait été à Barcelone ; son état n'était guère changé : au lieu de gouverner une grande province au nom de l'empereur, il gouvernait son duché patrimonial ; mais il restait encore chef de peuple, puisque les ducs de Gandie avaient conservé presque tous les droits féodaux.

François retournait à Gandie avec l'intention de mener une vie retirée, et il n'avait pas besoin de nombreux domestiques ; cependant il garda tous ceux qui avaient été au service de son père, disant qu'il ne voulait point les renvoyer après qu'ils avaient passé leur vie dans sa maison, et que s'il n'avait pas besoin d'eux, ils avaient besoin de lui.

Il s'occupa ensuite du sort de ses vassaux ; il fit reconstruire l'hôpital de Gandie, l'agrandit et le garnit de lits

nouveaux ; le duché était exposé aux descentes des corsaires d'Afrique, et comme la ville de Gandie n'était pas fortifiée, il lui fallait une nombreuse garnison dont l'entretien coûtait cher aux habitants ; le duc fit construire à ses frais des fortifications, acheta des canons et forma une sorte de milice sédentaire qui suffit pour défendre la contrée et permit de renvoyer la garnison.

En même temps, il s'occupait de ses vassaux de Lombay et les traitait aussi bien que ceux de Gandie : il établit à Lombay un couvent de religieux de l'ordre de Saint-Dominique, auxquels il assura des revenus considérables.

Après avoir pris soin de ses vassaux, il pensa à lui-même ou plutôt à ses enfants ; il mit ordre à ses affaires, réalisa d'importantes économies, acquit plusieurs terres, augmenta les revenus de son duché et répara le château de Gandie.

Sur les terres de Gandie, il y avait un grand nombre de descendants de ces Maures qui, au moment de la grande expulsion, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, avaient embrassé la religion chrétienne en gardant l'esprit musulman et qui étaient devenus de très mauvais chrétiens.

Pour les convertir, le duc eut l'idée de fonder à Gandie une mission permanente de quelques Pères de la Compagnie de Jésus ; nous verrons bientôt comment ce projet se réalisa sous une autre forme.

François de Borgia était à Gandie occupé de toutes ces affaires, quand Dieu lui envoya la grande épreuve qui devait le délivrer du monde : la duchesse tomba malade ; depuis dix-sept ans, elle vivait en communion intime avec son mari, l'aidant dans toutes ses bonnes œuvres, l'encou-

rageant et le soutenant dans la pratique de la vie chrétienne ; elle avait élevé religieusement ses enfants et s'était élevée elle-même à la plus haute piété.

Le duc de Gandie fut ému d'une grande douleur quand il vit sa femme près de mourir ; il voulut alors la sauver à force de prières et de mortifications ; il entreprit de faire violence au Ciel, et il sembla en effet que sa prière était victorieuse : la mort s'arrêta ; la duchesse restait dans un état de langueur qui étonnait les médecins ; on aurait dit que la Providence hésitait.

Le duc continuait à prier. Un jour qu'il avait demandé avec plus d'instances la guérison de sa femme, il entendit une voix intérieure qui lui disait :

— Si tu veux que je te laisse plus longtemps ta femme en cette vie, elle guérira ; mais je t'avertis que ce ne sera ni son avantage, ni le tien.

Ces paroles furent clairement prononcées dans le cœur de François de Borgia ; Dieu s'adressait à la générosité de son serviteur et lui demandait de ratifier son arrêt ; il dut y avoir une minute de déchirement tragique dans cette âme qui savait aimer si tendrement et si fortement ; mais François de Borgia avait pénétré le sens divin de la vie chrétienne, et précisément parce qu'il aimait sa femme, parce qu'il voulait qu'elle fût heureuse, il l'abandonna à la mort, ou plutôt à la volonté de Dieu, qui fait vivre ses fidèles et les dirige sûrement vers le bonheur.

— Qui êtes-vous, mon Dieu, s'écria-t-il en fondant en larmes, et qui suis-je pour que ma volonté se fasse plutôt que la vôtre ? Qui sait mieux que vous ce qu'il nous faut ? Et qu'avons-nous à désirer hors de vous ?

A peine le duc de Gandie eut-il fait à Dieu cette sublime réponse, que la duchesse déclina vers sa fin ; elle sentit elle-même que la mort était proche ; son mari lui rapporta les paroles qu'il avait entendues et celles qu'il avait répondues, et la mourante le remercia de n'avoir douté ni de son courage ni de la bonté de Dieu. La duchesse de Gandie mourut ainsi en consentant à sa propre mort, héroïquement et saintement.

François de Borgia était âgé de trente-six ans ; il avait huit enfants : cinq fils, qui exercèrent plus tard d'importants emplois ; trois filles, dont l'une entra au couvent de Sainte-Claire de Gandie, tandis que les deux autres épousèrent deux grands d'Espagne.

Devant le lit de mort de sa femme, François de Borgia répéta son serment et le vœu qu'il avait fait dans le caveau royal de Grenade ; il allait à Dieu par une voie de douleur.

Le duc de Gandie entretenait avec saint Ignace une correspondance très régulière ; or saint Ignace, en ce temps-là, songeait à établir par les Pères de sa Compagnie des collèges chrétiens : l'éducation de la jeunesse est toujours une œuvre d'extrême importance ; il faut, pour que Dieu règne dans le cœur de l'homme, qu'il soit entré dans le cœur de l'enfant, et la religion n'est, le plus souvent, efficace que lorsqu'elle est devenue en quelque sorte une habitude qui a pris la force d'un instinct. Mais surtout à la fin du XVIe siècle, le besoin d'une réforme chrétienne dans l'éducation se faisait sentir ; saint Ignace avait été donné à l'Église au moment où elle traversait une période désastreuse. Avec cet esprit d'opportunité qui est un don de la

sagesse du Saint-Esprit, saint Ignace comprit que, pour s'opposer à la fois aux excès intellectuels de la renaissance païenne et à l'invasion des nouvelles doctrines, il fallait s'emparer de l'instruction publique.

François de Borgia recevait de saint Ignace la confidence de ces pensées et de ces projets ; aussi fut-il le premier instrument dont Dieu se servit pour cette œuvre. Le duc de Gandie reprit alors le projet dont nous avons parlé, mais il pensa qu'un collège servirait à la conversion des descendants des Maures bien mieux qu'une simple mission.

Dès l'année précédente, avant la mort de sa femme, il avait obtenu de saint Ignace six Pères Jésuites, dont le supérieur était le B. André d'Oviedo. Mais diverses raisons empêchèrent la réalisation immédiate de son dessein.

Enfin, le P. Pierre Le Fèvre, traversant l'Espagne pour retourner en Italie, s'arrêta à Gandie où saint Ignace l'avait chargé de fonder définitivement le premier collège de sa Compagnie. François de Borgia et le P. Le Fèvre réglèrent ensemble toutes les questions spirituelles et temporelles, et l'on commença la construction du collège, qui s'éleva rapidement. François de Borgia le dota de revenus considérables et donna un grand nombre de bourses destinées à ces enfants de race maure dont la conversion le préoccupait ; pour que les élèves de ce collège ne fussent pas obligés de le quitter, avant d'avoir entièrement terminé leur instruction, François de Borgia obtint bientôt du Pape et de l'empereur qu'il fût érigé en Université et honoré de tous les privilèges dont jouissaient les grandes Universités d'Alcala et de Salamanque.

Le duc de Gandie se dévouait à tous les intérêts de la

Compagnie de Jésus; il contribuait à la fondation de beaucoup de collèges, entre autres, de ceux de Saragosse, d'Alcala et surtout de celui de Séville auquel il destina une partie des revenus de sa commanderie située près de cette ville.

Le P. Le Fèvre, avant de quitter François de Borgia, fit avec lui une retraite selon la méthode des *Exercices de saint Ignace;* le duc fut si heureux des secours spirituels qu'il obtint, par le secours des *Exercices*, qu'il se fit partout le propagateur, le défenseur et, pour ainsi dire, l'éditeur responsable de ce livre, qui était alors très discuté, comme l'auteur lui-même et sa naissante Compagnie.

Les hérétiques l'attaquaient naturellement avec violence ; un luthérien, Gabriel Lermoens, prétendit qu'il ne devait son succès qu'aux enchantements et aux sortilèges du démon. Calvin en parlait comme d'une folie et d'une extravagance « *d'anabaptistes.* »

Ces haines auraient dû éclairer tous les catholiques, dont les plus illustres d'ailleurs admiraient les *Exercices;* quelques-uns cependant, ennemis de toutes les nouveautés et même des meilleures, condamnaient ce livre souvent sans l'avoir lu.

François de Borgia voulut faire juger la question par la seule autorité dont la décision ne pût être discutée ; à sa prière, le pape Paul III fit examiner les *Exercices* par une commission composée du cardinal-archevêque de Burgos, don Alvare de Tolède, de l'ordre de Saint-Dominique ; de Philippe Archinton, évêque de Séleucie et plus tard archevêque de Milan, et de Giulio Foscurario, maître du sacré palais. Ces trois prélats rendirent la plus favorable déci-

sion, et le Pape publia une bulle dans laquelle il recommandait à tous les fidèles la lecture des *Exercices* comme celle d'un ouvrage « divin. »

De Gandie, le P. Pierre Le Fèvre se dirigea vers Rome où il arriva exténué de fatigue et malade; il mourut quelques jours après. François de Borgia, son nouvel ami, avait ainsi reçu ses dernières leçons spirituelles. Le secret dessein de Dieu était accompli : le P. Le Fèvre était allé à Gandie comme pour préparer lui-même celui qui allait prendre sa place dans la société qu'il quittait, comme pour se chercher un remplaçant sur la terre avant de partir pour le ciel.

Cette pensée fut la consolation de saint Ignace, qui déclara aux Pères de sa Compagnie « que Dieu leur donnerait un autre P. Le Fèvre qui n'aurait pas moins de sainteté que le premier et qui rendrait à l'Église des services encore plus utiles et plus importants. »

Depuis plusieurs années déjà, saint Ignace, par une miraculeuse révélation, connaissait l'avenir de François de Borgia; il l'avait annoncé alors qu'il ne pouvait en être informé par aucun moyen humain et même du vivant de la duchesse de Gandie.

Quand François de Borgia était encore marquis de Lombay et vice-roi de Catalogne, saint Ignace, causant un jour à Rome avec le docteur Zarrayma, lui montra une lettre du marquis, en lui disant :

— Croiriez-vous que celui qui m'écrit dût entrer dans notre Compagnie et en dût être même quelque jour le général ?

Le docteur Zarrayma rendit, plus tard, témoignage de

cette conversation, et, comme l'avait annoncé saint Ignace, François de Borgia fut le premier profès de la Compagnie de Jésus après la mort du P. Le Fèvre ; dans la sainte égalité religieuse, un duc, grand d'Espagne, cousin de l'empereur, succéda au fils d'un berger savoyard.

Le duc reçut à Gandie la nouvelle de la mort du P. Le Fèvre; aussitôt, il se sentit pressé d'accomplir son vœu, et ses pensées se tournèrent vers le choix d'un Ordre religieux ; mais d'abord il voulut, pour se préparer à ce choix important, s'exciter plus particulièrement à l'humilité, et ce fut alors qu'il composa, sur cette vertu, deux petits livres de méditations, qu'il publia plus tard à la prière d'un religieux de la Compagnie de Jésus, le P. Michel de Torrez.

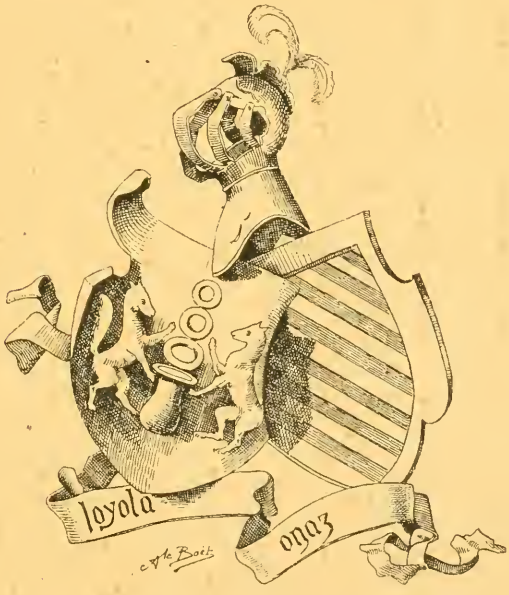
Tandis qu'il méditait ainsi sur la grandeur de l'humilité, il s'observait lui-même et cherchait à découvrir dans son âme le signe de sa vocation ; son goût personnel, son amour de la paix et son mépris du monde l'auraient poussé vers un ordre contemplatif ; mais il craignit l'espèce d'égoïsme qui pouvait, pensait-il, se cacher sous sa ferveur et qui lui rendrait le renoncement trop facile ; il se refusa donc la retraite qu'il désirait tant et voulut être à la fois un homme de prières et d'active charité ; alors, il hésita encore entre l'ordre de Saint-François et la Société de Jésus.

Il professait pour saint François la plus tendre dévotion, et il avait eu, tout enfant, la pensée d'entrer dans son Ordre.

D'un autre côté, il aimait beaucoup la Compagnie de Jésus ; il avait collaboré, ainsi qu'on l'a vu, à ses premiers établissements ; cet Ordre était obscur et persécuté ; enfin,

il espérait échapper aux dignités de l'Église que les Jésuites refusaient. Mais surtout il sentait en lui-même, quand il songeait à entrer dans cette Compagnie, une sorte d'encouragement divin qu'il ne retrouvait plus quand il pensait à un autre Ordre.

Dans cette perplexité, François de Borgia remit le sort



ARMES DE SAINT IGNACE

de sa vie entre les mains de ce saint directeur dont nous avons parlé. Le bienheureux Jean Texeda, de l'ordre des Franciscains, étudia longtemps l'âme de François, pria Dieu de l'éclairer et après avoir mûrement réfléchi assura le duc qu'il était appelé à entrer dans la Société de Jésus.

François de Borgia voulut que l'exécution fût d'autant

plus prompte que la délibération avait été plus longue : le jour même, il envoya un courrier à saint Ignace.

Le saint, nous l'avons vu, savait déjà que François devait un jour venir à lui. Toutefois, il ne hâta pas cet événement et voici la lettre admirable de sagesse chrétienne, c'est-à-dire, de bon sens et de sens pratique, qu'il chargea le même courrier de porter à Gandie :

« Illustrissime Seigneur,

» J'ai eu bien de la joie d'apprendre la résolution que la bonté divine vous a inspirée. Je supplie tous les anges et toutes les âmes saintes qui jouissent de sa gloire de lui rendre au ciel les très humbles actions de grâces que nous ne pouvons assez lui rendre sur la terre, pour cette marque si considérable de sa bonté qu'il donne à sa très petite Compagnie en vous y appelant. J'espère que sa divine providence en tirera de grands fruits pour l'avantage spirituel de votre âme, et pour celui d'une infinité d'autres qui profiteront de cet exemple. Pour nous qui sommes déjà en cette Compagnie, nous en serons excités à commencer tout de nouveau à servir le divin Père de famille qui nous donne un tel secours et un ouvrier si choisi pour travailler à cette nouvelle vigne dont il a voulu que j'eusse la charge, quelque indigne que j'en sois de toutes manières. Je vous reçois donc dès maintenant, au nom du Seigneur, pour notre frère, et vous considérant en cette qualité, je vous promets d'avoir toujours pour vous toute l'affection que je dois à cette libéralité si entière avec laquelle vous vous donnez à la maison de Dieu pour l'y servir parfaitement.

» Quant à ce que vous désirez savoir de moi sur le temps et la manière dont vous entrerez en cette Compagnie : après avoir fort recommandé à Dieu cette affaire et la lui avoir fait recommander par d'autres, il me semble qu'afin que vous vous acquittiez bien de toutes vos obligations, ce changement se doit faire à loisir et avec beaucoup de précautions à la plus grande gloire de Notre Seigneur. Ainsi vous devez peu à peu disposer les choses de telle sorte que, sans faire part à aucune personne séculière de votre détermination, vous vous trouviez en peu de temps hors des embarras où vous êtes, et en état d'exécuter ce que vous désirez si ardemment pour l'amour du Sauveur. Et pour m'expliquer encore plus particulièrement, je suis d'avis que, puisque vos filles sont en âge d'être mariées, vous cherchiez à les pourvoir le plus avantageusement que vous pourrez et que le peuvent prétendre des personnes de leur qualité. Si vous trouvez aussi une occasion favorable pour le marquis, il n'est pas moins à propos de le marier. Pour ce qui est de vos autres fils, il ne faut pas seulement leur laisser les bonnes grâces et la protection de leur aîné auquel vos principales terres demeureront : mais vous devez, de plus, leur laisser du bien et du revenu suffisamment pour les entretenir selon leur qualité dans l'une des principales Universités et leur faire continuer leurs études dont ils ont déjà de si bons commencements. Il est croyable, au reste, qu'étant ce qu'ils doivent être et tels que j'espère qu'ils seront, l'empereur leur fera les grâces que vos services ont méritées et que leur promet l'amitié qu'il a toujours eue pour vous.

» Il faut aussi faire avancer avec diligence les bâtiments

que vous avez commencés, car je désire que toutes vos entreprises soient dans leur perfection quand il plaira à Dieu que votre changement soit divulgué dans le monde.

» En attendant que toutes choses puissent se conclure de la sorte, puisque vous êtes déjà si avancé dans les sciences, vous ne sauriez en faire un meilleur usage que de les consacrer à Dieu en bâtissant sur ce fondement humain l'édifice sacré de la théologie. Je souhaite fort que vous vous y appliquiez avec beaucoup de soin, parce que j'espère que Dieu en tirera sa gloire : je voudrais même, si cela se pouvait, que vous prissiez le degré de docteur en votre Université de Gandie — ce qui se doit maintenant conduire avec beaucoup de secret, le monde n'étant pas encore capable d'une nouvelle si extraordinaire, jusqu'à ce que le temps et les occasions nous donnent, avec la grâce de Dieu, sur cela une entière liberté. — Je ne vous dirai rien ici de toutes les autres choses dont nous pourrons nous éclaircir, selon les occurrences, sur lesquelles j'attendrai souvent de vos nouvelles, comme de mon côté je vous écrirai régulièrement des miennes.

» Je supplie la divine et souveraine Bonté d'augmenter toujours par sa grâce ses miséricordes sur vous.

» Je suis, etc.

CHAPITRE VI

La préparation de saint François à la vie religieuse. — Ses premières allocutions pieuses. — Saint François et don Philippe (Philippe II) aux états de Monçon (1547). — Saint François refuse la charge de grand-maître de la maison de don Philippe. — Sa secrète profession religieuse. — Le règlement de ses affaires temporelles. — Ses maximes dans la gestion de sa fortune. — Ses études de théologie. — Ses exercices d'humilité. — L'emploi de ses journées. — Sa réputation de sainteté se répand dans toute l'Espagne. — Il se décide à aller à Rome. — Ses derniers conseils à son fils aîné. — Son départ de Gandie.

Le duc de Gandie reçut avec joie la lettre de saint Ignace. Son sort était fixé : il était établi dans la paix. Il ne songea plus qu'à se rendre digne au plus tôt de la grande grâce qui lui était promise.

Il s'y prépara par l'étude et la méditation constante de la vie de Jésus, et ce qu'il trouva tout d'abord dans cette étude, ce fut une raison de s'humilier de plus en plus devant l'infinie bonté du Sauveur. L'humilité en François de Borgia était une vertu forte et fortifiante, qui le poussait à l'action et lui inspirait la charité : aussi voulut-il, dès lors, travailler par la parole au salut des âmes et il commença à s'exercer à la prédication.

Ses premiers discours furent prononcés à la grille des

religieuses de Sainte-Claire de Gandie ; puis il organisa chez lui une sorte de conférence où chacun prenait la parole à son tour sur des sujets religieux : lui-même parlait plus souvent que les autres et Dieu bénissait ses premiers efforts dans l'apostolat.

Un de ses discours auquel il avait donné pour texte ces paroles : « Si tu connaissais les desseins de Dieu pour t'établir dans la paix ! » révéla, en effet, ces desseins mystérieux à un des auditeurs qui fut établi dans la paix d'une vocation religieuse qu'il ignorait. C'était le précepteur des enfants du duc ; il se fit jésuite après François de Borgia et déclara qu'il avait entendu l'appel de Dieu tandis qu'il écoutait le discours dont nous avons rapporté le texte.

François de Borgia s'humiliant devant Dieu, s'établissant dans la paix et se connaissant lui-même par la vraie science de l'humilité, ne songeait guère au monde. Le monde songeait encore à lui : l'empereur Charles-Quint était alors en Allemagne, mais il avait recommandé à don Philippe, son fils, régent d'Espagne, d'appeler dans ses conseils le duc de Gandie quand il irait tenir, en 1547, les États d'Aragon, dans cette ville de Monçon où François, en 1542, avait déjà rempli un rôle si important.

Don Philippe fut fidèle à la recommandation de son père, et, malgré toutes les prières du duc de Gandie, il exigea qu'il vînt auprès de lui en cette occasion. François de Borgia dut se rendre à l'appel de son prince qui le reçut avec toutes les marques de la plus grande estime et le nomma « Tratador, » c'est-à-dire Président des États. Le duc de Gandie s'acquitta si bien de son emploi et rendit de tels services dans la gestion des plus importantes affaires

que son repos en courut de grands risques : don Philippe lui offrit avec instances la charge de grand-maître de sa maison. François eut beaucoup de peine à refuser cet honneur ; il le fit en désignant pour cette charge son parent, le comte de Feria, qui la refusa également à cause de ses infirmités dont, en effet, il mourut peu après ; c'est à la suite de ce double refus que Philippe nomma le duc d'Albe.

François de Borgia, de retour à Gandie, s'effraya du danger qu'il avait couru d'être forcé de rentrer dans le monde, et, pour l'éviter à l'avenir, il écrivit à saint Ignace une lettre dans laquelle il le suppliait de lui accorder la permission de faire sa profession religieuse. Il ajoutait que cette profession ne lui ferait négliger aucune des recommandations de saint Ignace, et qu'il pourrait achever à loisir de mettre ordre à ses affaires.

Saint Ignace soumit le désir du duc au Pape qui l'exauça. François de Borgia reçut donc, au mois de décembre 1547, la réponse de saint Ignace et un Bref du Souverain Pontife, qui lui accordait la permission de s'occuper, pendant quatre ans après sa profession, des affaires de sa maison et même des affaires publiques autant qu'il le jugerait nécessaire.

Le duc de Gandie prononça ses vœux, le 1er février 1548, dans la chapelle de son collège de Gandie, en présence de peu de personnes, afin que sa profession demeurât secrète. Il écrivit à cette occasion une sorte d'action de grâces, admirable de ferveur et d'humilité ; on la retrouva dans ses papiers après sa mort.

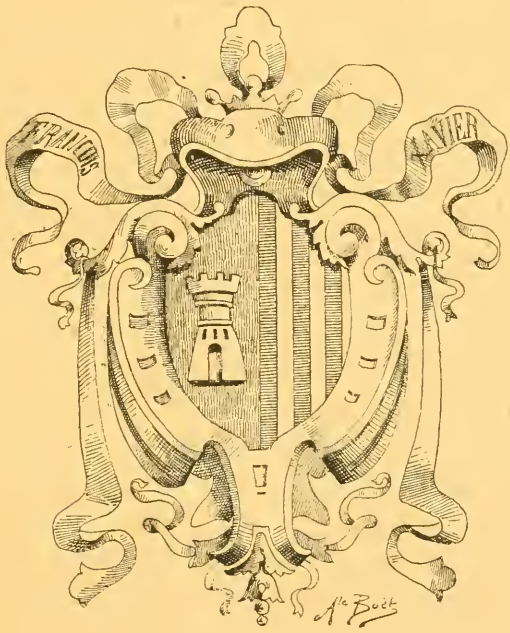
François de Borgia n'avait plus d'autre souci temporel

que celui de se dégager au plus tôt des embarras du monde. Il s'y appliqua avec tant d'activité et d'intelligence qu'il n'eut pas besoin de tout le temps qui lui était accordé par le Bref pontifical. Au bout de trois ans, il se trouva complètement libéré. Dieu bénit toutes ses entreprises d'une manière presque miraculeuse : il acheva les réparations de son château, toutes ses fondations pieuses et la construction de plusieurs édifices publics dans la ville de Gandie. Pendant ce temps, il avait toujours à ses gages les domestiques de son père et les siens propres, les ecclésiastiques et les musiciens de sa chapelle particulière. Comme il n'avait voulu, à cause de ses enfants, rien retrancher de son luxe extérieur, il avait conservé une écurie dont les chevaux étaient célèbres en Espagne, et, malgré toute la dépense nécessaire pour entretenir un train de vie princier, ses aumônes étaient inépuisables : jamais un pauvre ne venait à lui sans recevoir de généreux secours.

Pendant ces trois années qu'il vécut dans le monde après sa profession, il pourvut à l'établissement de tous ses enfants. Il maria son fils aîné à la fille du comte Oliva; sa fille aînée, à don François de Sandoval, comte de Lerme et marquis de Denia : leur fils fut le célèbre duc de Lerme, premier ministre sous Philippe III, et cardinal après la mort de sa femme. Le fils aîné de ce duc de Lerme était trois fois duc et cinq fois grand d'Espagne; de son mariage avec la fille du duc de Medina-Cœli naquit une fille qui épousa le duc de Medina-Sidonia et fut mère de dona Luisa de Gusman, duchesse de Bragance, dont le mari reconquit le trône de Portugal. C'est ainsi que la famille régnante de Portugal descend de saint François de Borgia.

Le duc de Gandie maria sa seconde fille à don Jean Henriquez, marquis d'Alcannizes : de ce mariage naquit une fille qui épousa plus tard, avec dispense du Pape, un des fils de François de Borgia, de sorte que toute la fortune de la famille Henriquez passa à la maison de Borgia.

Le duc, malgré tant de grandes dépenses, n'aliéna rien



ARMES DES XAVIER

de son fonds, ne laissa aucune dette, et trouva encore, sans emprunter, au moment de sa profession publique, de grandes sommes d'argent comptant à distribuer aux pauvres.

Dans son humilité, il attribuait tous ses succès temporels aux grâces que Dieu lui accordait, disait-il, malgré

son indignité. Il n'est pas moins vrai qu'il gérait sa fortune avec une rare sagesse: voici quels étaient ses principes dans l'administration de ses biens : il disait souvent « que peu de bien paraît beaucoup quand il est bien administré ; que les grands seigneurs qui manquent de vertu et de fidélité envers Dieu, manquent aussi d'ordinaire, d'intendants, de trésoriers vertueux et fidèles ; que les rapines des moindres officiers sont toujours fort grandes, lorsque ceux à qui ils doivent rendre compte de ce qu'ils ont en maniement, les autorisent par leurs exemples ; que ce n'est pas merveille que personne, dans une grande maison, ne sente les pertes du maître, quand il est lui-même insensible ; et qu'enfin ce n'était que par une négligence prodigieuse, qui est ordinaire aux gens de qualité, et par un emportement furieux dans le plaisir, qu'on voyait tant de grandes maisons renversées, et tant de grands seigneurs réduits, comme des enfants mineurs, à avoir des tuteurs pour gouverner leur bien, à recevoir de leurs créanciers, comme par aumône, de quoi subsister, et à réparer leurs dépenses superflues et honteuses par une disette forcée que personne ne plaint, et dont la cause les rend aussi coupables devant Dieu, que méprisables devant les hommes. »

On voit que la sainteté n'empêche pas d'avoir le sens pratique. Saint Ignace en donna une preuve dans un autre ordre d'idées en réprimandant François de Borgia de son excès de mortification. Il lui commanda d'employer à l'étude une partie du temps qu'il passait en méditations et en prières, l'obligea aussi à se mieux nourrir et à ne point se donner la discipline aussi rudement qu'il le faisait.

« Personne, écrivait-il, ne devant vivre ni mourir pour soi-même, mais pour celui seul qui est l'auteur de la vie et de la mort, il fallait qu'il se contentât de la douleur qui mortifie la chair, et qui la rend plus soumise à l'esprit, et qu'il évitât celle qui la tue ; qu'ayant reçu de Dieu le corps et l'âme pour son service, il devait lui rendre compte de l'un aussi bien que de l'autre ; et que les austérités qui nuisent aux fonctions de l'esprit, et qui nous empêchent d'avancer la gloire de Dieu, ayant un effet tout contraire à celui qu'on doit chercher en se mortifiant, elles sont presque aussi blâmables qu'elles seraient louables si elles étaient réglées par une sainte discrétion. »

François obéit ; il obéit aussi en devenant, selon le conseil de son directeur, un simple étudiant. Après le mariage de son fils aîné, il lui abandonna le château de Gandie et se retira dans une humble habitation qu'il avait fait construire près de son collège. Il étudia la théologie, les œuvres des Pères et les canons des conciles, suivant les cours, consultant humblement ses maîtres, passant des examens qu'il préparait avec plus d'ardeur que le plus pauvre des écoliers auxquels il faisait donner une instruction gratuite.

L'étude de la théologie peut être dangereuse parce qu'elle habitue l'esprit à considérer les vérités religieuses sous un rapport purement intellectuel et spéculatif, parce qu'elle les réduit, pour ainsi dire, à un savant enchaînement de théorèmes et de corollaires. Il se passe dans l'esprit du théologien à peu près le même phénomène que dans celui du médecin : l'un et l'autre étudient la vie, l'un, la vie

immortelle, l'autre, la vie périssable des corps; mais tous deux s'insensibilisent, en quelque sorte, par cette étude : ils étudient la vie sans penser aux vivants. C'est pourquoi il faut au théologien une profonde piété, un grand amour de Dieu, comme il faut au médecin un grand amour de l'humanité.

François de Borgia avait cette piété : il ramenait toute la science théologique à la science de la croix, au mystère de la douleur du Christ. L'étude lui devenait une prière. Il avait réduit en litanies et en aspirations vers Dieu toute la première partie de la somme de saint Thomas d'Aquin. Pour empêcher en lui cette sorte de fermentation de l'orgueil que produit la science, il composait pour chaque thèse théologique, ce qu'il appelait une thèse d'humilité, qu'il écrivait souvent dans la forme scolastique, et qu'il soumettait à ses maîtres, principalement à l'un d'eux, le P. Emmanuel Sà, qui en a rapporté quelques-unes.

Au milieu de ses études, François de Borgia ne laissait point de s'occuper des affaires de son duché. Il avait réglé sa vie de manière à trouver du temps pour tout. Voici quel était l'ordre de ses journées : il se levait à deux heures du matin, il passait six heures de suite en prières; à huit heures, il se confessait, entendait la messe et communiait; il employait le reste de la matinée à l'étude de la théologie. Avant le dîner, il recevait les officiers de justice de ses terres; un peu après midi, il prenait un sobre repas, puis se récréait pendant une heure avec ses enfants et ses amis; il se remettait à l'étude jusqu'à cinq heures, et recevait alors tous ceux qui avaient à l'entretenir de ses affaires ou des leurs. Il ne soupait jamais, se retirait de bonne heure

pour réciter ses prières, lire l'Écriture sainte, et se châtier sévèrement des imperfections qu'il trouvait toujours en chacune de ses actions.

Enfin, il s'accordait quelque repos; mais pour se mortifier encore, il ne se mettait point au lit. Il s'étendait seulement sur un tapis, et le matin, afin de cacher aux autres cette pénitence, il défaisait le lit dans lequel il n'avait point couché.

Sa réputation de sainteté se répandait dans toute l'Espagne, et de tous côtés, on venait vers lui comme en pèlerinage : il y eut même des prélats qui furent si confus de l'exemple qu'il leur donnait, qu'ils cessèrent de vivre dans le luxe pour reprendre une existence vraiment sacerdotale.

En 1549, toutes les affaires temporelles qui retenaient dans le monde le duc de Gandie, étaient terminées; mais des obstacles restaient encore à vaincre : si François de Borgia restait en Espagne, il ne pouvait plus éviter longtemps quelque grande charge publique qui le rejetterait au milieu du monde. On lui rapportait souvent que l'empereur Charles-Quint ne cachait pas ses intentions à cet égard. D'un autre côté, s'il se rendait à Rome, auprès de saint Ignace, il s'exposait à recevoir d'autres dignités qui l'effrayaient encore davantage. On était alors sous le pontificat de Paul III, qui devait sa première élévation à Alexandre VI, et qui cherchait toutes les occasions de prouver sa reconnaissance à la maison de Borgia : il avait donné le chapeau de cardinal aux deux frères puînés de François de Borgia, Rodrigues et Henri, qui moururent tous deux peu de temps après l'avoir reçu (en 1536 et 1539). Le Pape avait annoncé

l'intention de les remplacer par un ou deux des enfants du duc de Gandie, et souvent il avait fait engager celui-ci à demander pour eux cet honneur. Le duc, scrupuleusement respectueux de la dignité de l'Église, avait toujours répondu qu'ils étaient trop jeunes et qu'ils n'avaient rien fait pour mériter la pourpre ; mais s'il allait à Rome, et s'il y déclarait sa vocation, il craignait pour lui-même l'honneur qu'il avait refusé pour ses fils.

A la fin de l'année 1549, Paul III mourut et Jules III lui succéda. Le nouveau Pontife n'avait point les mêmes raisons de reconnaissance envers la famille de Borgia. Le duc n'hésita plus. Le jubilé de l'année 1550 lui offrait une excellente raison pour le voyage qu'il projetait ; il put donc partir sans exciter les soupçons du monde et sans dévoiler encore tout son projet.

Avant de quitter Gandie pour n'y plus revenir, il fit son testament et, la veille de son départ, le remit au marquis de Lombay, son fils aîné ; puis il lui annonça sa résolution.

— Je crois, don Charles, lui dit-il, que les préparatifs que vous me voyez faire, vous auront aisément fait juger que mon dessein est d'aller à Rome, pour y visiter les saints monuments de notre religion, qu'on y révère et pour y gagner le jubilé ; mais vous saurez de plus que j'y vais dans la résolution de vous remettre, sous le bon plaisir de l'empereur, tout mon bien entre les mains et de me retirer dans la Compagnie de Jésus pour y mieux servir Dieu, comme je le lui ai promis. Je vous dirai en peu de mots ce que je désire de vous, laissant le reste à votre sagesse et à la bonté de votre cœur.

» Il est très important pour la gloire de Dieu, pour ma satisfaction et pour votre propre avantage, que vous viviez et que vous gouverniez vos vassaux de telle sorte que personne ne puisse avec raison me blâmer de vous avoir laissé dans un âge si jeune, une si grande charge, et d'avoir eu tant de confiance en votre bonne conduite et en l'obéissance que vous me devez. Ayez toujours bien avant dans le cœur la loi de Dieu, pratiquez-la fidèlement; et considérez-la infiniment plus que toutes les lois du monde qui lui sont contraires ; mettez votre honneur et votre gloire à augmenter l'honneur et la gloire de Dieu. Souvenez-vous que je vous laisse pour tenir lieu de père à vos frères, et soyez aussi celui de vos domestiques et de vos sujets, les traitant avec une douceur et une bonté qui vous en fassent moins craindre qu'aimer. Que la vertu trouve toujours en vous un appui assuré et que le vice, au contraire, n'ait jamais la hardiesse de paraître devant vous. N'ayez point de vanité de cette puissance qui vous élève au-dessus de tant d'autres personnes; mais plutôt humiliez-vous-en davantage, reconnaissant que vous en devez rendre un compte rigoureux à celui de qui vous la tenez, et que vous n'emporterez pas en l'autre monde plus de bien ni plus de grandeur que le plus pauvre et le plus misérable de tous les hommes. Ne vous hâtez jamais dans aucune affaire de conséquence de prendre votre résolution; appliquez-y, pour la mieux connaître et pour éviter la précipitation, la considération de la mort, qui est la pierre de touche par laquelle nous pouvons infailliblement juger de la valeur de chaque chose. Quoique Dieu vous ait donné de l'esprit et du bon sens, ne vous y fiez nullement, et ne faites aucune chose

de conséquence sans prendre conseil des personnes sages et vertueuses. Tenez toujours celui qui vous reprendra plus librement de vos défauts et qui contredira davantage vos passions pour un ami plus véritable et plus fidèle que celui qui vous cachera vos fautes et qui flattera vos inclinations. Je vous recommande de favoriser de tout votre possible les Pères de Saint-Dominique de Lombay et les Pères de la Compagnie de Gandie. Souvenez-vous que ce sont des fondations de vos pères et que vous ne rendrez pas moins de service à Dieu, en les conservant, qu'ils lui en ont rendu en les établissant. Il n'est pas besoin que je vous recommande les religieuses de Sainte-Claire, puisque vous savez le mérite de ces saintes filles, que vous avez parmi elles une sœur et plusieurs tantes et que leurs prières vous défendent, vous secourent, et assurent votre salut. Mais le conseil le plus utile que je puis vous donner, et que je vous recommande de suivre plus que tous les autres, c''est que vous preniez toujours conseil de Dieu même, et que vous recouriez par la prière à la source de la lumière et de la vérité, pour y trouver celle dont vous aurez besoin. Si vous lui demandez la sagesse avec humilité et avec un désir sincère de l'obtenir, il ne manquera pas de vous l'accorder.

Le marquis embrassa son père en pleurant et lui promit de garder fidèlement ses paroles.

François de Borgia fit les adieux les plus touchants à ses autres enfants et à tous ses domestiques. Enfin, il partit pour Rome, le 31 Août 1550, avec quelques gentilshommes et son second fils, don Juan de Borgia. Tout le peuple de Gandie, qui avait comme le pressentiment de ne plus le revoir, l'accompagna longtemps hors des portes

de la ville. Quand ses vassaux l'eurent enfin quitté, François de Borgia, reprenant son chemin, leva les yeux au ciel et murmura les paroles d'un psaume :

« Nos liens sont brisés et nous voilà délivrés au nom du Seigneur. »

CHAPITRE VII

Saint François de Borgia à Rome. — Il gagne le Jubilé de l'an 1550. — Son genre de vie à la maison des Pères Jésuites. — Il commence la fondation du collège romain et de l'église del Gesù. — Il écrit à Charles-Quint pour lui annoncer sa résolution d'entrer dans la Compagnie de Jésus. — Il apprend que le pape veut le nommer cardinal et quitte Rome précipitamment. — Sa visite au château de Loyola. — Son séjour à Ognate. — Il reçoit la réponse de l'empereur et abandonne définitivement le monde.

François de Borgia voyagea aussi rapidement qu'il le put et essaya d'éviter sur son passage toutes les fastueuses réceptions qui lui étaient préparées; il fallut cependant qu'il s'arrêtât à Florence et à Ferrare, pour céder aux instances de Cosme de Médicis et du duc de Ferrare, son cousin. Ces réceptions avaient encore augmenté son dégoût du monde et il voulait entrer à Rome pendant la nuit; mais saint Ignace, auquel il exposa ce projet, l'engagea à y renoncer par charité, lui disant qu'il offenserait injustement par cette conduite toutes les personnes qui voulaient le recevoir avec honneur. Il fit donc à Rome une entrée magnifique : l'ambassadeur de l'empereur, les princes romains, un grand nombre de cardinaux qui devaient leur élévation à la maison de Borgia, vinrent à sa rencontre; les princes

lui offrirent leurs palais; le Pape lui-même voulait l'avoir pour hôte durant tout son séjour; François refusa et alla tout droit à la maison des Pères Jésuites.

Saint Ignace l'attendait devant la porte; le duc de Gandie se précipita à ses pieds et lui baisa humblement la main; le saint le releva, l'embrassa tendrement, puis considéra longtemps les traits de son visage comme s'il eût contrôlé l'exactitude du portrait qu'il s'était tracé de son ami.

Ce premier entretien fut court : le duc de Gandie dut le rompre pour aller saluer le Pape qui attendait sa visite avec beaucoup d'impatience. Le Souverain Pontife le reçut avec toutes les marques de la plus grande estime et le loua hautement de sa vie chrétienne, des grands exemples qu'il donnait au monde et particulièrement du sentiment de piété qui l'avait conduit à Rome en cette année du jubilé : il ajouta « que si une vertu aussi éclatante faisait sur les esprits des princes et des grands tout l'effet qu'elle aurait dû faire, on verrait revivre la ferveur et la foi des plus heureux temps de l'Église, lorsque les premières têtes du monde venaient s'humilier devant les sépulcres glorieux des princes des Apôtres et honorer la puissance de Jésus-Christ dans celle de son vicaire. » Enfin, il fit de nouvelles instances pour que le duc acceptât de loger dans son palais ; François de Borgia le pria de consentir à ce qu'il restât dans la maison des Jésuites où il pouvait penser plus à loisir au salut de son âme.

Tous les cardinaux et tous les prélats visitèrent le duc de Gandie ; celui-ci leur rendit ses devoirs le plus tôt possible et ne fut vraiment heureux que lorsqu'il put partager la vie paisible de saint Ignace et de ses compagnons.

François, quoique sa profession ne fût pas encore publique, se conformait en tous points à la règle de son Ordre : il se répétait à lui-même qu'il était indigne de cette grâce et trouvait de nouveaux motifs d'humilité dans la connaissance qu'il faisait de tant de saints religieux rassemblés autour de saint Ignace ; il avait surtout une grande vénération pour ceux qui étaient allés porter l'Évangile aux nations lointaines.

Il s'abandonnait entièrement à la direction de saint Ignace et lui confiait en détail tous les secrets de sa vie spirituelle ; ce fut à lui qu'il fit sa confession générale pour gagner le Jubilé dont il accomplit toutes les obligations avec la plus grande piété.

Nous savons qu'il voulait, malgré son attrait pour la vie contemplative, conserver tous les mérites d'une charité active : aussi fit-il de grandes choses durant son séjour à Rome ; déjà, pendant son voyage, il avait convaincu Côme de Médicis, le duc de Ferrare, l'archevêque de Gênes et le légat du Saint-Siège à Bologne de l'utilité des collèges des Jésuites ; mais à Rome il entreprit une fondation bien plus considérable, celle du célèbre *Collège Romain*. Il dépensa pour cette œuvre, qu'il devait consolider plus tard, une partie de l'argent comptant qu'il avait emporté de Gandie ; cependant, il refusa le titre de fondateur que par reconnaissance saint Ignace voulait lui faire accepter. En même temps, il fit commencer, près de la maison professe des Jésuites, une église qui, embellie et agrandie, par ses soins, durant son généralat, devint l'église *del Gesù,* une des plus belles de Rome.

François de Borgia désirait rester quelque temps auprès

de saint Ignace afin de surveiller les travaux qu'il avait entrepris, mais il lui tardait de pouvoir faire sa profession publique, et, comme il lui fallait l'assentiment de l'empereur qui était alors à Augsbourg, il lui écrivit la lettre que l'on va lire :

« Notre Seigneur sait avec quelle passion j'ai désiré que Votre Majesté vînt en Italie, comme on l'espérait ici, pour pouvoir lui dire de vive voix ce que je me donne l'honneur de lui écrire : je supplée par cette lettre à l'audience qu'elle aurait eu la bonté de m'accorder. De quelque manière que je me présente à Votre Majesté, ce sera toujours avec beaucoup de confusion, puisque, étant un aussi grand pécheur qu'elle l'a pu connaître elle-même en partie durant tout le temps que j'ai mal édifié par mes exemples sa maison et toute sa Cour impériale, je dois d'abord lui en demander pardon, comme je le fais très humblement, m'offrant d'y satisfaire par toutes les peines qu'il plaira à la justice divine et à celle de Votre Majesté de m'imposer.

» J'espère qu'en cela Votre Majesté me traitera doucement, à l'exemple de ce Dieu des miséricordes, qui a voulu, par une bonté infinie, quoique j'eusse mérité tant de fois par mes péchés d'être jeté au plus profond de l'abîme, me conserver jusqu'à ce que j'ouvrisse un peu les yeux de l'âme pour voir ce qu'il a fait pour moi et ce que j'ai fait contre lui. Il me fit la grâce de m'inspirer, aussitôt après la mort de la duchesse de Gandie, la résolution où je suis. J'ai eu quatre ans depuis pour y penser et pour m'y disposer; plusieurs grands serviteurs de Dieu lui ont offert pour cela des prières continuelles, et ces désirs de me donner à lui croissant tous les jours à mesure que la divine lumière dissipe

les ténèbres de mon cœur, j'ose enfin, malgré mon peu de mérite et par la seule confiance que j'ai au secours de Celui qui m'appelle, entrer dans la vigne du Seigneur et me présenter sur sa terre pour y travailler, après avoir employé tout le jour à la détruire et à la ruiner. Il a plu à cette Bonté infinie et à cette Clémence, qui est une mer sans fond et sans bornes, de porter ses serviteurs de la Compagnie de Jésus à me recevoir dans leur Ordre; mais je n'ai pu encore exécuter le dèssein que j'ai de m'y retirer pour y servir Dieu jusqu'à la mort, voulant auparavant satisfaire à toutes les obligations d'un père à l'égard de ses enfants dont j'espère être entièrement quitte dans deux ou trois mois.

» J'espère que ces Pères, après cela, ayant moins d'égard à mon indignité qu'aux paroles du Sauveur du monde, qui nous assure qu'il est venu appeler à lui les pécheurs aussi bien que les justes, accompliront mes souhaits. C'est ce qui m'oblige à supplier très humblement Votre Majesté, comme son sujet, comme son serviteur et comme commandeur de son ordre de Saint-Jacques, qu'il lui plaise de me donner en cette occasion la marque la plus avantageuse que je puisse recevoir de la faveur dont elle m'a toujours honoré et qu'elle trouve bon que, dans le peu de jours qui me restent à vivre, je puisse en pleurant comme je dois le temps que j'ai perdu, réparer en quelque manière le passé, reconnaître la misère et les dangers du présent, et pourvoir aux incertitudes de l'avenir.

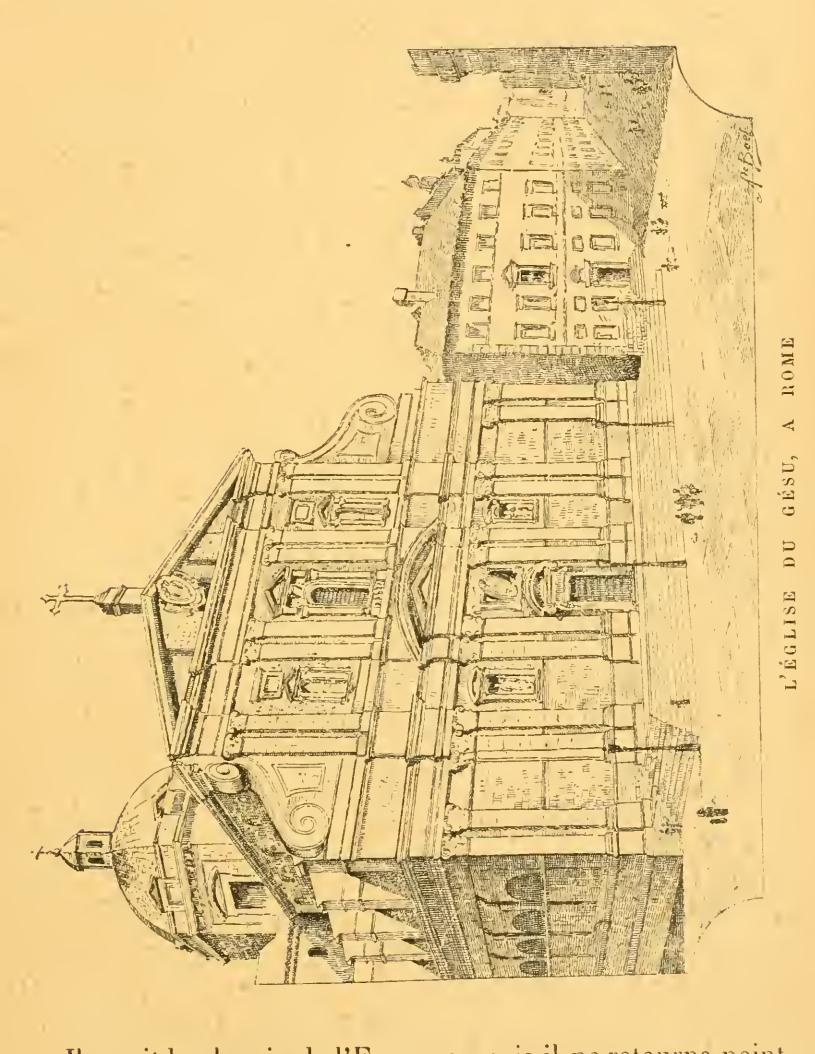
» Si Notre Seigneur me fait la grâce de corriger ma mauvaise vie et de lui être plus agréable, je promets à Votre Majesté que j'offrirai des sacrifices et des prières continuelles

pour sa santé et beaucoup plus encore pour son salut. Je demanderai à la Bonté infinie que, comme elle lui a accordé de si grandes victoires sur les infidèles et sur les hérétiques, elle ne lui en donne pas de moindres sur ses ennemis invisibles et sur les passions du vieil homme qui lui restent à vaincre et à mortifier, en sorte qu'elle puisse dire avec l'Apôtre : « Dieu me garde de mettre ma gloire ailleurs que dans la Croix. » Car ceux qui n'ont pas entièrement perdu le goût de l'esprit ne trouvent de véritables délices que dans cette Croix et celles du siècle leur paraissent une croix si rude et si pesante lorsqu'ils ont goûté la douceur du Sauveur que leur plus grande peine est de n'en pas ressentir d'assez grande et de vivre sans douleurs et sans travaux. Je supplie Celui qui en a souffert de si extrêmes sur la croix pour Votre Majesté de conserver sa personne impériale. »

De Rome, le 15 de Janvier 1551.

Contre son désir, ce ne fut pas à Rome que François de Borgia attendit la réponse de Charles-Quint. Le bruit s'était répandu que le duc de Gandie allait renoncer au siècle et entrer dans les ordres ecclésiastiques ; les cardinaux qui admiraient sa vertu se flattèrent aussitôt de le voir dans le Sacré-Collège et le Pape annonça qu'il lui donnerait la pourpre. François de Borgia l'apprit et ne pensa plus qu'à fuir cet honneur : il quitta Rome précipitamment, sans avertir personne, excepté saint Ignace et les Pères de sa Compagnie ; il espérait que l'on ne songerait plus à un absent et que, d'ailleurs, l'espèce d'incivilité qu'il com-

mettait en partant ainsi refroidirait le zèle de ses amis. Il n'était resté à Rome que quatre mois.



L'ÉGLISE DU GÉSU, A ROME

Il reprit le chemin de l'Espagne, mais il ne retourna point à Gandie : séparé de saint Ignace, il voulut vivre, au moins, dans sa province natale, le Guipuscoa, et auprès de son

château de Loyola. Il alla frapper en pèlerin à la porte de ce château et demanda à voir la chambre où était né le fondateur de la Compagnie de Jésus ; quand on l'y eut conduit, il s'agenouilla et baisa le plancher.

Il se rendit ensuite à Ognate, petite ville voisine, où il y avait une maison de Jésuites fondée par le P. Araoz. Ce fut là qu'il reçut la réponse de l'empereur. Charles-Quint lui écrivait « qu'il ne pouvait pas ne point ressentir extrêmement la perte que faisaient ses États et sa Cour par la retraite d'un sujet d'une vertu aussi exemplaire que la sienne, et aussi capable des premiers emplois qu'il l'était ; mais qu'enfin il n'était pas raisonnable qu'il le disputât au grand Maître à qui il désirait si ardemment se donner et qu'il lui accordait son congé et la permission de se démettre de tous ses biens et de tous ses titres en faveur de son fils ; qu'au reste, il y aurait plus de gens qui lui porteraient envie qu'il ne s'en trouverait pour l'imiter, parce qu'il coûte peu d'admirer les grands exemples et qu'il est très difficile de les suivre ; qu'il aurait de ses enfants un soin tout particulier et qu'il se souviendrait en toutes occasions et du mérite de leur mère et des services de leur père dont il avait appris qu'ils commençaient d'être les dignes successeurs, grâce à l'heureuse éducation qu'ils en avaient reçue. »

Quand le duc eut lu cette lettre, il rendit grâces à Dieu qui le délivrait enfin de toutes les grandeurs humaines ; il se dépouilla de ses vêtements, se fit couper les cheveux, revêtit une pauvre soutane et se présenta sous ce nouvel habit à son fils don Juan et aux domestiques qui l'avaient accompagné jusque-là ; il les exhorta tous à bien vivre, leur fit les

adieux les plus touchants, et, donnant à ses serviteurs une dernière preuve de sa sollicitude, il voulut assurer leur sort : il en fit prendre quelques-uns par don Juan et recommanda les autres à son fils aîné, le nouveau duc de Gandie, en faveur de qui il venait d'abandonner, par acte notarié, ses dignités et ses biens. François de Borgia n'allait plus vivre que pour Dieu.

CHAPITRE VIII

Saint François de Borgia dit sa première messe. — L'ermitage de sainte Madeleine. — L'apôtre des paysans. — L'exemple du duc de Gandie convertit les grands. — Don Luis, frère de Jean III, roi de Portugal. — Sa correspondance avec saint François. — Don Barthélemi Bustamance. — Le Père François de Borgia quitte son ermitage par ordre de saint Ignace.

Le P. François de Borgia, dans sa retraite d'Ognate, se prépara à recevoir la prêtrise : il avait déjà fait, comme nous l'avons vu toutes les études théologiques : il put donc recevoir très rapidement les ordres. Il dit sa première messe dans la chapelle du château de Loyola : cette chapelle était pour lui un lieu béni. C'était là qu'avait prié et qu'était né à la vie chrétienne son père saint Ignace.

Après avoir satisfait ainsi sa dévotion particulière, le P. François voulut aussi satisfaire celle du peuple et il dit sa seconde messe au petit village de Vergara, près d'Ognate : l'église de ce village n'aurait pu contenir la foule qui était accourue : on dressa un autel, en pleine campagne, dans une immense plaine : la cérémonie dura toute une journée : les fidèles voulaient recevoir la sainte communion de la main du P. François qui ne put achever sa messe commencée très tôt qu'au milieu de l'après-midi.

Dans la soirée, le peuple se rassembla encore au même endroit autour du saint qui prononça son premier sermon. La grâce de Dieu s'épandait de lui comme par miracle : il y avait là des montagnards basques qui ne comprenaient pas l'Espagnol et qui cependant pleuraient à chaudes larmes pendant que le P. François parlait : comme on leur demandait la raison de leur émotion, ils répondaient « qu'ils pleuraient à ce sermon sans le comprendre parce qu'ils voyaient ce qu'ils n'avaient jamais vu, *un duc saint.* »

François de Borgia, devenu prêtre, voulut vivre dans la retraite durant quelque temps : il obtint des magistrats d'Ognate un petit ermitage dédié à sainte Madeleine et situé à peu de distance de la ville. Comme cet ermitage était ruiné, il le rebâtit de ses mains et se fit le manœuvre des maçons qui y travaillèrent : il leur portait les pierres et gâchait le plâtre. Quand la maison fut achevée, la nouvelle communauté reçut pour supérieur un religieux de grande sainteté mais d'une telle rigueur envers lui-même et envers les autres que saint Ignace dut plusieurs fois le blâmer. Ce supérieur, par charité pour François de Borgia, s'était déclaré son ennemi : il disait qu'un grand du monde devenu religieux, devait être d'autant plus humilié devant Dieu qu'il avait été plus honoré et glorifié devant les hommes : il chargeait donc le P. François des travaux les plus répugnants et le donnait comme domestique aux autres Pères.

Mais le saint ne trouvait pas encore ces humiliations suffisantes et il en ajoutait de volontaires à celles que lui imposait l'obéissance.

François de Borgia malgré la paix qu'il trouvait à Sainte-Madeleine, sortait souvent de cet ermitage et parcourait les

campagnes pour prêcher l'Évangile aux paysans : il allait par les champs, une clochette d'enfant de chœur à la main ; les laboureurs et les bergers connaissaient bien cette clochette : elle leur annonçait la présence de celui qu'ils appelaient entre eux « l'homme venu du ciel. »

Le P. François les instruisait avec une patience admirable, se faisait petit parmi ces petits, répétait ses exhortations et ses démonstrations, enseignait le catéchisme aux enfants et les interrogeait. Il alla dans plusieurs de ces courses jusqu'à Victoria et Saint-Sébastien.

Le changement de vie du duc de Gandie était fort discuté à la cour et dans les palais : les uns l'approuvaient et l'admiraient, les autres soutenaient qu'il aurait mieux servi Dieu en restant dans le monde. Mais les admirateurs et les amis étaient plus nombreux, plus chrétiens, et même plus estimés dans le monde que les détracteurs : ils disaient que François de Borgia avait bien fait de renoncer à ses dignités puisqu'il avait plu à Dieu de lui conférer une noblesse plus glorieuse que celle de sa naissance et qu'il valait mieux enfin être grand du ciel que grand d'Espagne.

Bientôt, de toutes parts on vint à Sainte-Madeleine comme en pèlerinage : on y allait voir un miracle de Dieu, des ducs, des grands vinrent frapper à la porte du saint et lui demander des conseils et des prières.

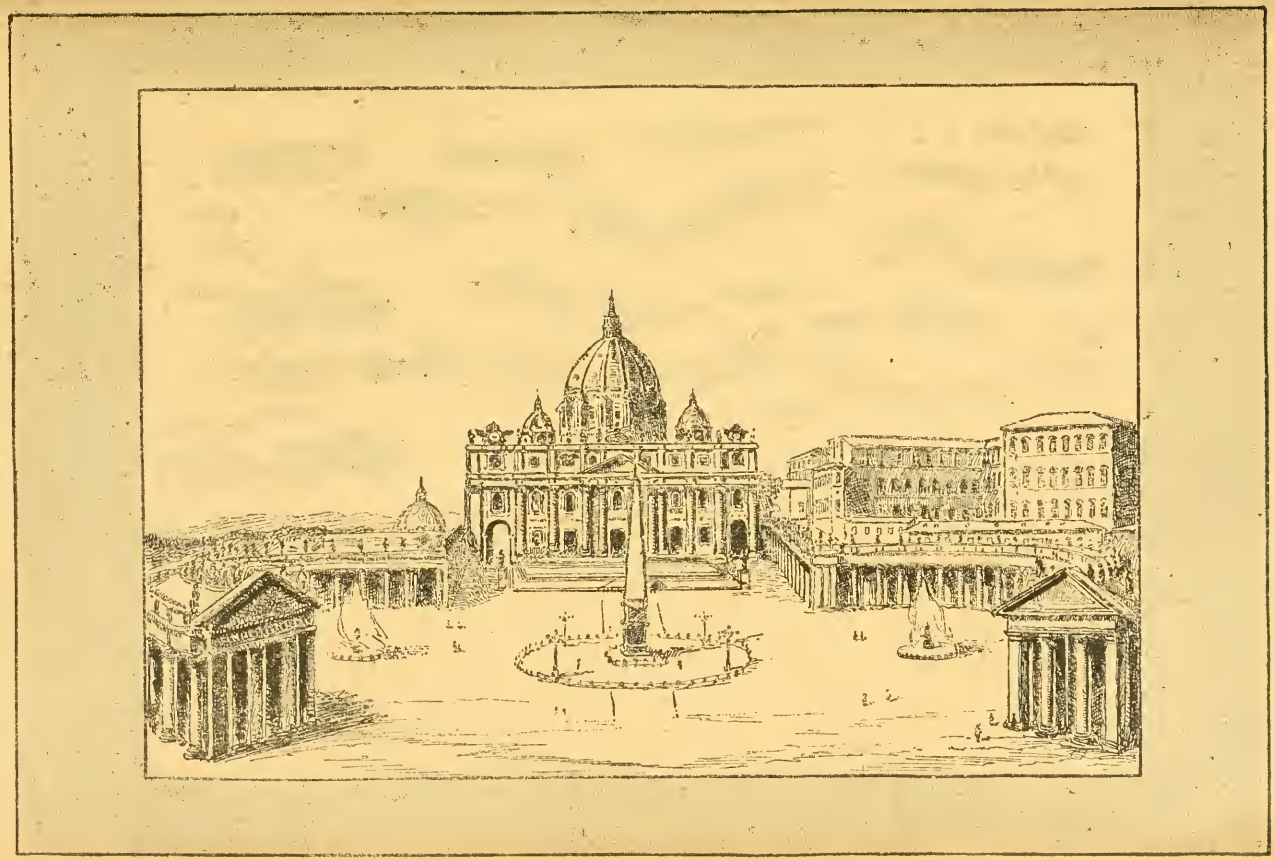
François de Borgia aurait préféré instruire humblement d'humbles paysans : mais il ne se reconnaissait pas le droit de faire un choix parmi les âmes ; il devait rendre compte à Dieu de toutes celles que Dieu lui envoyait, aussi fut-il insensiblement entraîné à devenir plus particulièrement l'apôtre des cours, de la noblesse, de toutes les per-

sonnes distinguées par leur naissance ou par leur rang social.

Cet apostolat particulier commença par une visite qu'il crut devoir faire à Pampelune, à don Bernardin de Cardenas, duc de Macqueda et vice-roi de Navarre. Ce vice-roi lui avait écrit pour le prier instamment de venir passer quelques jours auprès de lui, à Pampelune, où, ajoutait-il, sa présence ferait le plus grand bien à tous ceux qui profiteraient de ses prédications et de ses exemples : le duc s'excusait de ne pouvoir aller lui-même à Ognate ; un ordre de Charles-Quint défendait aux vice-rois de quitter leurs provinces durant tout le temps qu'ils y étaient en fonctions.

François de Borgia passa quelques semaines à Pampelune, le vice-roi lui demanda de lui tracer un plan de vie chrétienne dans son état et le saint n'eut qu'à se souvenir de sa propre vie lorsqu'il était vice-roi de Catalogne ; il régla toute la maison du duc et réforma plusieurs communautés religieuses, puis il retourna à Ognate en passant par la province d'Alava dans laquelle il prêcha des missions avec le plus grand succès.

La nouvelle de ce changement de vie était parvenue à Lisbonne et l'on en parlait beaucoup à la cour de Portugal. Le P. François de Borgia avait dans cette cour un grand ami, l'infant don Luis, frère du roi, qui avait fait avec le marquis de Lombay la campagne d'Afrique en 1535. Ce bon prince demanda au P. François d'être son directeur : nous donnons ici la plus remarquable des lettres de don Luis et la réponse de saint François : on pourra juger ainsi de l'esprit chrétien de ces temps de foi où les princes



ROME. — SAINT-PIERRE ET LE VATICAN

donnaient l'exemple de l'humilité, et de la sagesse de la direction de saint François de Borgia.

« Mon Très Révérend Père,

» J'ai écrit depuis peu d'autres lettres à votre révérence, et celle-ci ne sera que pour vous ajouter que j'aurais une extrême joie que ce que je vous ai demandé pût se faire sans vous incommoder. Car encore que cette affaire me paraisse de grande importance à cause des suites que peut avoir une si bonne œuvre, je ne puis pourtant rien désirer plus ardemment que votre satisfaction.

» Dieu m'est témoin que j'ai toujours eu ce désir au cœur depuis que notre amitié a commencé et que si je ne vous en ai pas donné toutes les marques effectives que j'eusse souhaité, ce n'a point été faute d'affection et de bonne volonté; je l'ai toujours eue entière pour vous et pour votre maison, que vous rendez, en y renonçant, encore plus illustre qu'elle n'était auparavant. De sorte que si je n'étais pas obligé à vous considérer pour toutes les raisons qui m'y engagent, celle-là seule suffirait pour me faire désirer avec ardeur de vous donner toute sorte de satisfaction puisqu'on voit aujourd'hui que rien ne peut vous satisfaire que ce qui est agréable à Dieu même.

» Qu'Il soit à jamais loué! Il est merveilleux dans ses serviteurs et sa miséricorde n'a jamais de bornes. Rendez-lui, mon Révérend Père, des actions de grâces infinies parce que votre conversion fait dans l'Église beaucoup plus de fruits que vous ne pensez.

» Je puis, du moins, vous protester, pour ce qui me

regarde, qu'il me semble très souvent entendre vos paroles et être exhorté à la vertu par vos avis, comme si je les recevais de votre bouche; et je considère les démarches que vous faites dans la voie de Dieu, comme si je vous avais toujours présent à mes yeux. O qu'heureux serviteur de Dieu qui a su trouver, au milieu d'un si grand embarras d'affaires, la paix de l'homme intérieur, puisant tous ses sentiments et toutes les puissances de son âme à la très pure et très juste volonté du Seigneur, se moquant du monde et le laissant surpris et confus dans le temps que lui-même tâchait davantage à le surprendre et tendait par ses faveurs et par ses espérances trompeuses plus de pièges à sa vertu ! C'est ainsi, mon Révérend Père, que vous vous êtes attaché à suivre cette volonté toute sainte, en laquelle seule consiste tout le peu de bonheur que nous pouvons commencer d'avoir en cette vie et celui qui sera sans bornes et sans mesure dans l'autre à laquelle nous aspirons. C'est pourquoi je vous supplie de tout mon cœur de vous souvenir de moi désormais plus particulièrement et de le faire surtout dans vos sacrifices et dans vos saintes prières demandant pour moi à Notre Seigneur qu'il me montre le chemin de sa sainte volonté et qu'il me fasse la grâce de n'en suivre jamais d'autre et de vivre et de mourir en l'accomplissant au bien et de la manière qu'il jugera le plus à la gloire de sa Majesté infinie. Je vous supplie, au reste, mon Révérend Père, d'être toujours bien persuadé que je prendrai un très grand plaisir à vous servir toutes les fois que vous voudrez bien m'en donner les occasions. »

D'Almerin, le 13 de Juin 1551.

Voici maintenant la réponse de saint François de Borgia :

« Sérénissime Seigneur,

» Je prie le Saint-Esprit qui est appelé le Père des pauvres et qui récompense la miséricorde dont on use envers eux, de tenir compte à Votre Altesse des grâces qu'elle me fait en daignant se souvenir d'un aussi misérable pécheur que je suis et lui en donner des marques aussi obligeantes que le sont les lettres qu'elle a bien voulu m'écrire de sa main victorieuse. Je reconnais de telle sorte dans les lettres de Votre Altesse et dans la main qui les écrit, celle du Très-Haut, que je ne sais comment dire ni expliquer ce que j'y entrevois.

» Ce que je puis assurer, c'est que mon cœur en ressent plus de joie que je ne le puis exprimer : et quoique je me sentisse auparavant aussi dévoué au service de Votre Altesse que m'y obligeaient toutes les faveurs que j'ai reçues d'elle, j'ai conçu des désirs encore plus ardents de la servir et de lui témoigner ma très humble reconnaissance.

» J'espère que Notre Seigneur m'en donnera le moyen, me faisant la grâce d'écouter les vœux que je lui offrirai incessamment pour supplier son immense bonté d'augmenter l'humilité de Votre Altesse, au dedans du cœur, plus qu'elle ne fera croître votre grandeur et votre gloire temporelle afin que vous en ayez une plus solide et plus véritable dans le ciel. « Béni soit le Seigneur tout-puissant, qui ôte l'esprit des Princes » comme dit le Prophète. Tandis qu'il se montre par là terrible aux autres princes il donne en cela même des marques de bienveillance à Votre Altesse,

vous ayant ôté cet esprit superbe et ingrat de la plupart des princes qui leur fait oublier ce qu'ils se doivent à eux-mêmes et encore plus ce qu'ils doivent à Dieu ; et vous ayant, au contraire, donné cet *esprit principal* dans lequel un saint prince et un roi-prophète souhaitait ardemment d'être confirmé. Que le Portugal doit rendre d'actions de grâces à Dieu de lui avoir donné des princes qui n'ont pas *l'esprit des princes!* Ah! qui pourrait bien comprendre quel est cet avantage de n'avoir pas l'esprit de prince et d'être confirmé dans la vertu par l'esprit principal. Qui pourrait dire l'entière différence qu'il y a de l'un à l'autre, comment l'un est un esprit de trouble et de guerre et l'autre un esprit de paix et de charité, comment l'un afflige et dégoûte et l'autre console et fortifie, comment enfin ce premier esprit n'a rien que d'humain et l'autre est un esprit tout divin. Ah! qu'il y aurait à gagner, si le soin et le temps que l'on met à se remplir de l'esprit du monde, à étudier ses maximes, à en apprendre toutes les bienséances s'employait à rechercher et à acquérir l'esprit céleste comme nous le conseille l'apôtre saint Jean lorsqu'il dit *que nous éprouvions les esprits et que nous voyions s'ils sont de Dieu!* Qu'il y aurait de personnes qui se désabuseraient de leurs erreurs et que de misérables aveugles seraient guéris! Mais le malheur est que la plupart du monde apportant si peu d'application à ce discernement et à ce jugement des esprits, l'on prononce hardiment des sentences injustes contre le bon esprit et qu'on le condamne sans l'appeler, sans l'entendre et sans le connaître. Chacun n'écoute, au contraire, ne suit et n'estime que son propre esprit qui est aveugle et terrestre et qui conduit à de si effroyables précipices!

» Un jour viendra néanmoins que plusieurs reconnaissant trop tard les engagements de leur propre esprit souffriront les dernières amertumes, à la fin de leur vie, de n'avoir jamais suivi que cet esprit d'erreur et qu'ils seront dans une extrême confusion de se voir aussi éloignés du royaume de Dieu par cet amour d'eux-mêmes, qu'ils en auraient été proches s'ils s'étaient laissé conduire par l'esprit principal. Je rends, très puissant prince, de très humbles actions de grâces à Notre Seigneur, voyant Votre Altesse si éloignée de cet esprit ordinaire des princes et si pleine de l'esprit principal qui surmonte et qui chasse l'amour-propre comme l'expérimentait ce saint roi qui disait :

» — J'attendais celui qui m'a délivré de l'esprit lâche et de la tempête.

» C'est ce même esprit que le monde ne peut posséder parce qu'il ne se peut posséder lui-même. C'est celui aussi dans lequel nous crions avec confiance *Père saint*, *Abba pater* comme parle saint Paul, puisque c'est le véritable esprit d'adoption....

» J'espère de la bonté de Dieu que cet esprit s'augmentera toujours dans l'âme de Votre Altesse, et qu'en étant possédé elle pourra dire avec un autre saint prince : *Mon propre esprit s'est anéanti,* et ensuite s'élever plus haut et dire avec la sainte mère du Sauveur : mon esprit s'est réjoui en Dieu qui est l'auteur de mon salut. Plût à Notre Seigneur que je fusse parvenu à cet heureux état et que je pusse prendre pour moi ces paroles, « mon propre esprit est anéanti, » avec autant de vérité que le semble marquer mon changement extérieur et que m'y oblige la bonté de

Dieu qui a daigné me recevoir au nombre de ses serviteurs.

» C'est en cette qualité qu'étant par sa divine grâce dépouillé de tout le reste et n'ayant rien au monde que je puisse offrir à votre Altesse, j'ose espérer qu'elle se contentera de mes vœux et de mon extrême reconnaissance, puisque Dieu même a la bonté de s'en contenter et que votre Altesse fait profession de n'avoir point d'autre volonté que celle de ce souverain Maître. Je supplie très humblement sa bonté infinie de conserver la très haute et très puissante personne de votre Altesse, et de lui donner quelque jour beaucoup plus de gloire dans le ciel qu'elle ne lui a donné de grandeur sur la terre. »

A Ognate, le 15 d'août 1551.

FRANÇOIS, *pécheur.*

La seule présence du P. François touchait jusqu'aux larmes les paysans basques qui assistaient à sa première messe; son seul exemple convertissait des grands seigneurs qui venaient à Ognate demander la faveur d'entrer dans la Compagnie de Jésus; l'un des plus illustres de ces profès fut don Antoine de Cordoue, cousin germain du P. François et frère de ce comte de Feria qui avait refusé de devenir grand-maître de la maison de l'infant don Philippe. Don Antoine de Cordoue avait fait ses études à Salamanque avec un si grand succès, qu'il avait été nommé recteur de cette célèbre Université. Charles-Quint avait demandé pour lui au Pape Jules III le chapeau de cardinal; le Pape avait promis de le lui donner à la prochaine promotion et l'avait déjà nommé *in petto.*

Antoine de Cordoue n'avait que vingt-trois ans; un tel début dans la vie lui promettait toutes les grandeurs ; ses frères et tous ses parents se réjouissaient et le félicitaient. Mais lui, plus soucieux de son salut que de sa fortune temporelle, voulut avoir sur cette affaire l'avis de saint Ignace. Il écrivit à ce saint ; la réponse n'arrivait pas, et la promotion de nouveaux cardinaux devait se faire le jour de la Pentecôte dont la date approchait ; ce fut alors qu'il apprit le changement de vie et la retraite du duc de Gandie. Un tel exemple lui sembla la réponse de Dieu ; aussitôt, il partit pour Ognate, renonça au monde, et, sous la direction du P. François entra dans la Compagnie de Jésus.

Antoine de Cordoue était un des disciples du P. Jean d'Avila qui aimait beaucoup la Compagnie de Jésus, l'aidait de tout son pouvoir et lui préparait des sujets ; il s'appelait lui-même le précurseur de cette Compagnie, comme saint Jean avait été le précurseur du Christ. Deux autres de ses disciples, don Jacques de Gusman, fils du comte de Baylen, et don Gaspard Loart, qui fut estimé depuis comme théologien, entrèrent aussi dans la même Compagnie. Mais la vocation la plus remarquable fut celle de don Barthélemi Bustamance.

Don Barthélemi Bustamance était un prêtre vertueux, excellent théologien et grand prédicateur ; il avait été longtemps secrétaire du cardinal de Tavora, archevêque de Tolède, grand inquisiteur de la foi, président du Conseil de Castille, premier ministre d'État et plusieurs fois régent d'Espagne pendant les voyages de Charles-Quint; don Bustamance, dans cette grande situation, avait toujours gardé l'humilité chrétienne et même volontairement pratiqué

la pauvreté ; il n'avait jamais accepté qu'un seul bénéfice qui lui suffisait pour vivre décemment, suivant sa position, et avait toujours refusé tous les autres beaucoup plus riches et plus avantageux qu'on lui avait offerts. Après la mort du cardinal de Tavora, il s'était retiré à Tolède où il vivait saintement. Un jour qu'il disait la messe, et qu'au moment de la communion il demandait à Dieu, dans une fervente prière, de lui inspirer le meilleur moyen d'obéir à sa sainte volonté, il entendit une voix intérieure qui lui commandait d'aller à Ognate et d'imiter en tout le duc de Gandie.

Don Bustamance, malgré son âge — il avait déjà plus de soixante ans — partit sur-le-champ pour Ognate; il trouva le P. François chargé de pierres et travaillant comme un manœuvre à la construction de son ermitage; il se mit sous sa direction et le saint l'invita à demeurer avec lui, il congédia aussitôt ses domestiques et entra dans la Compagnie de Jésus.

Le P. François de Borgia ne voyait dans les merveilles qu'il opérait que de meilleures raisons de servir son divin Maître avec humilité. De plus en plus, il craignait les dignités ecclésiastiques dont malgré sa retraite il était encore menacé.

Charles-Quint avait demandé pour lui le chapeau de cardinal. Le Sacré-Collège souhaitait également pouvoir le compter parmi ses membres ; le Souverain Pontife, nous l'avons déjà vu, n'attendait qu'une occasion favorable et l'ambassadeur de l'empereur auprès de Sa Sainteté conduisait toute cette affaire aussi discrètement qu'une conspiration.

Saint Ignace en fut informé au dernier moment ; il courut se jeter aux pieds du Pape et lui dit :

— « Que Dieu ayant appelé le P. François à une vie toute différente de celle où l'on voulait l'engager, il avait assez témoigné que c'était par cette voie du mépris du monde qu'il voulait en être glorifié ; que ce serait faire tort à l'Église que de la priver d'un exemple si extraordinaire d'humilité chrétienne ; qu'on donnerait par là occasion à tout le monde de juger peu équitablement du dessein de ce père dans sa retraite ; et qu'enfin sa Compagnie recevrait une plaie dangereuse, si l'on y donnait cette entrée à l'ambition, dont, par la miséricorde de Dieu, elle s'était jusqu'alors heureusement garantie. »

Le Pape fut persuadé par l'éloquence de saint Ignace ; il avoua que ses raisons étaient bonnes, mais il ajouta que sa parole était donnée et qu'il ne pouvait plus la dégager.

Saint Ignace répondit :

— « Que Sa Sainteté avait assez de moyens de tenir sa parole et de satisfaire l'empereur et les cardinaux, sans mettre son ordre en danger et sans affliger le P. François et qu'elle pourrait lui offrir le chapeau et le presser même de le recevoir, sans pourtant l'obliger par aucun commandement exprès. »

Jules III promit que l'affaire serait ainsi conduite et que, sans manquer de parole envers l'empereur, il laisserait au P. François la liberté d'accepter ou de refuser le chapeau.

Le P. François de Borgia reçut donc en même temps à Ognate le Bref qui le nommait cardinal et une lettre par laquelle le P. Polanco le mettait au courant des

démarches qui avaient été faites pour le délivrer de cet honneur. Voici quels étaient les termes de cette lettre :

« Mon très cher Père en Jésus-Christ, Dieu nous avait fait connaître jusqu'à maintenant par beaucoup de marques, combien l'état d'humilité et de simplicité que vous avez embrassé pour son amour lui est agréable ; mais il vient de nous en donner une preuve plus manifeste, en vous délivrant d'un chapeau que vous avez toujours craint comme le plus pesant et le plus incommode fardeau du monde. Il y a dix ou douze jours que le cardinal de la Cueva avertit notre Père Ignace, au sortir du consistoire, qu'on avait absolument résolu de vous faire cardinal et le cardinal Maffei me fit le même jour beaucoup de compliments de conjouissance sur ce sujet. Comme je lui témoignai ma douleur d'une chose si éloignée de l'esprit de notre Compagnie.

» — Je voudrais, me répondit-il, que votre Compagnie fût un séminaire d'évêques et de cardinaux.

» Mais après que le Père Général eût appris du cardinal de la Cueva les raisons qui avaient porté Sa Sainteté et le Sacré-Collège à cette résolution, il prit le parti de s'adresser au Pape même pour l'en détourner, et il le fit avec tant de bonheur que Sa Sainteté lui ayant témoigné être persuadée que la Compagnie glorifiait Dieu par son humilité bien plus qu'elle ne le pourrait faire en donnant des cardinaux à l'Église, elle en vint même jusqu'à assurer qu'elle eût mieux aimé être en votre place, ou en celle de quelque autre Jésuite que ce fût, que de tenir le rang qu'elle tenait dans la chrétienté parce qu'au lieu que nous ne pensions qu'à servir Dieu, il était obligé par sa charge de partager

son esprit en mille soins différents. Voici enfin, mon révérend Père, où l'affaire en demeura : le Saint-Père promit qu'il ne vous enverrait point le chapeau malgré vous et sans être assuré de votre consentement. C'est à vous maintenant de voir si vous voulez l'accepter.

» Notre Père Ignace a déjà dit bien positivement à Sa Sainteté que vous n'en voudriez nullement et que la seule crainte de cette dignité vous avait obligé de sortir de Rome dans une saison très rude et très incommode, de sorte que votre résolution avait déjà fait changer une fois celle du Souverain Pontife. Il a de plus entretenu les principaux sujets du Sacré-Collège pour leur ôter cette pensée, et il emploie ses amis pour en parler à tous les autres cardinaux et à l'ambassadeur de l'empereur, don Jacques de Mendoza. On leur a fait entendre à tous que le Pape ne prétendait point vous contraindre à recevoir cet honneur, et quoiqu'il n'y en ait eu aucun qui n'ait fait paraître un désir sincère et ardent de vous voir revêtir de la pourpre et qui n'en ait dit plusieurs belles raisons, tous enfin se sont rendus à des raisons plus fortes qui leur ont fait avouer qu'il ne fallait point vous faire violence là-dessus. Toute la cour et toute la ville tiennent cette affaire rompue, maintenant qu'on sait que vous êtes le maître, et il n'y a personne qui ne juge que vous aimeriez mieux aller toute votre vie tête nue à la pluie et au soleil que de l'avoir couverte de ce chapeau.

» Je vous demande en récompense d'une si bonne nouvelle de dire pour moi la messe du Saint-Esprit, afin d'obtenir de Dieu qu'il me fasse la grâce de mieux suivre ses inspirations que je ne l'ai fait jusqu'à présent. »

A Rome, le 1er juin 1552, par ordre de notre Père Ignace.

François de Borgia, joyeux du grand service que venait de lui rendre saint Ignace, répondit au Pape en le remerciant et en le priant de vouloir bien ne plus songer à un homme qui n'avait d'autre ambition que celle d'expier ses péchés dans une obscure retraite.

Saint Ignace ne laissa pas longtemps son ami goûter ces douceurs de la paix. Saint Ignace était un admirable conducteur d'hommes ; il avait le grand talent de tirer de chacun tout le bien qn'il pouvait donner. Aussi ne permit-il pas à François de Borgia de suivre son penchant. L'ancien duc de Gandie avait naturellement ses entrées à la cour et chez les plus grands seigneurs d'Espagne et du Portugal et saint Ignace le chargea de cet apostolat particulier qu'il avait déjà commencé de lui-même, entraîné par sa charité. Saint Ignace estimait d'ailleurs qu'il fallait veiller attentivement au salut des grands de ce monde, non point que leurs âmes fussent plus précieuses en elles-mêmes que celles des derniers de leurs sujets et de leurs serviteurs, mais parce que leur exemple peut faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Saint Ignace écrivit donc au P. François de Borgia :

« Souvenez-vous que Notre Seigneur ne vous a pas appelé dans sa Compagnie pour mener une vie solitaire et pour n'y trouver que votre propre satisfaction, quelque sainte qu'elle soit, mais pour contribuer au salut d'un grand nombre d'autres personnes et pour imiter le Fils unique de Dieu, qui est venu du sein de son Père afin de prendre soin de nos âmes et de leur donner la nourriture, le repos et la vie, par ses fatigues, par ses douleurs et par sa propre mort.

» Je vous prie et vous ordonne, suivant un si grand exemple, de sortir de votre retraite et d'aller visiter un très grand nombre de personnes de la première qualité qui veulent servir Dieu et régler leur conduite par vos avis. Au reste, vous pouvez être persuadé que cette mission sera d'autant plus agréable à Dieu, qu'il y aura moins de la volonté de l'homme. Comme les fruits ne peuvent aussi manquer d'être très grands, par la force de l'exemple et par le crédit de tant de personnes illustres auprès desquelles Dieu veut que vous employiez votre zèle. »

Le P. François obéit sur l'heure; il quitta en pleurant son ermitage de Sainte-Madeleine.

CHAPITRE IX

Saint François de Borgia à la cour d'Espagne et à la cour de Portugal. — L'apôtre des rois et des grands seigneurs. — Ses fondations de collèges. — Don Jean de Monsura. — Les prédications du Père François de Borgia. — L'ordre de Sainte-Claire. — Saint François, par ordre de saint Ignace, devient supérieur des maisons d'Espagne et de Portugal.

Le P. François de Borgia alla d'abord à Casa de la Reyna chez son oncle, don Pedro Fernandez de Velasco, connétable de Castille. Puis, il prêcha dans la cathédrale de Burgos où l'avait invité le chapitre. De là, il se rendit à Valladolid où se tenait la cour et où il ne resta que quelques jours.

L'infante Jeanne d'Espagne, fille de Charles-Quint, et fiancée de don Juan, héritier du trône de Portugal, lui demanda de venir à Toro où elle résidait. Le P. François passa à Toro la semaine sainte et la semaine de Pâques, instruisant l'infante et toutes les personnes de sa suite, leur inspirant des sentiments chrétiens qui ne s'affaiblirent jamais dans l'âme de la princesse.

Il demeura ensuite pendant quelque temps à Salamanque, où il dut combattre un autre genre d'orgueil et de vanité que celui des cours, l'orgueil de la raison et la

vanité de la science. François de Borgia reçut de Dieu le pouvoir de toucher les cœurs des philosophes et des théologiens auxquels il montrait vivantes les vérités qu'ils connaissaient, sans doute, mais qu'ils considéraient inanimées et mortes dans leurs méditations trop froidement scientifiques. Plusieurs des auditeurs de saint François apprirent de lui que la vraie science de Dieu est celle qui enseigne à vivre selon Dieu.

De Salamanque, le P. François s'en alla de ville en ville à travers la Castille. Il logeait dans les hôpitaux où pour se punir des honneurs qu'on lui rendait dans les palais, il se plaisait à donner aux malades, les soins les plus rebutants. Sa constance était telle sur ce point que lorsqu'il passait à Tordesillas, sa fille la comtesse de Lerme, dame d'honneur de la reine Jeanne la Folle, mère de Charles-Quint, ne pouvait, malgré toutes ses prières, le décider à accepter une chambre dans l'appartement qu'elle occupait au palais.

Il était à Medina del Campo où il fondait un collège de Jésuites, quand il reçut des lettres de sa tante la duchesse de Medina-Sidonia, de la marquise de Priezo et de la duchesse d'Arcos, qui lui demandaient de venir les prendre, pour quelque temps, sous sa direction. Le P. François se rendit à leur prière et demeura quelques semaines auprès d'elles en Andalousie, où il commença l'établissement de plusieurs résidences et de plusieurs collèges.

Les conversions extraordinaires qu'obtenait le P. François le rendaient beaucoup plus célèbre qu'il n'avait jamais été au temps de sa grandeur humaine. Jean III, roi de Portugal, apprenant qu'il était près de la frontière de son

royaume le fit prier de venir à Lisbonne et le P. François, ne put refuser sa visite à ce roi qui était le plus insigne bienfaiteur de la Compagnie de Jésus. Il arriva donc à Lisbonne le 31 octobre 1553.

L'évêque de Lisbonne, le nonce du Pape, avec une foule d'ecclésiastiques et de seigneurs, l'attendaient aux portes de la ville et l'accompagnèrent jusqu'au palais à la grande confusion de son humilité. Le roi et la reine quand il entra dans leur appartement, se levèrent pour aller au-devant de lui : le roi se découvrit, ce qu'il ne faisait jamais pour aucun grand seigneur, et l'invita à s'asseoir, mais le P. François ne voulut pas y consentir et resta debout pendant l'entretien.

La reine Catherine de Portugal était cette infante d'Espagne, dont François de Borgia avait été page à quinze ans, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre de cette histoire. Depuis lors, elle s'était toujours intéressée à lui, et maintenant, elle admirait le dessein de Dieu qui lui faisait retrouver son ancien page devenu un saint religieux.

La princesse Jeanne, auprès de qui le P. François avait passé les fêtes de Pâques de l'année précédente à Toro, venait d'épouser l'infant de Portugal, don Juan, et se trouvait à Lisbonne avec son époux. Le P. François continua à la diriger dans la vie chrétienne. Il l'exhorta principalement à fréquenter les sacrements et à communier toutes les semaines. Lui-même, chaque dimanche, donnait la sainte communion aux dames de la cour, et, tenant l'hostie dans ses mains, prononçait les plus touchants discours pour les bien préparer à recevoir la grâce d'un si grand sacrement.

Après que le P. François eut passé quelque temps à Lisbonne, la cour fut entièrement transformée. On n'entendait plus ni médisances, ni galanteries, ni vains propos sur la toilette ou la mode; les dames s'habillaient simplement, donnaient leur temps aux bonnes œuvres et tenaient entre elles, des conversations pieuses. Le roi assistait à tous les sermons du P. François et l'entretenait souvent en particulier des desseins qu'il formait pour l'évangélisation de ses possessions dans le Nouveau-Monde.

L'infant don Juan, disait, par manière de boutade, qu'il prenait un extrême plaisir à entendre le P. François parce que ce prédicateur ne ressemblait pas à certains autres et que l'on pouvait être sûr qu'il avait commencé par pratiquer lui-même tout ce qu'il recommandait à ses auditeurs.

Mais, de tous les princes, c'était l'infant don Luis, le correspondant et l'ami de saint François qui profitait le mieux de sa présence. Don Luis, faisait généreusement pénitence pour quelques égarements de sa jeunesse : il voulut un moment imiter son ami et entrer dans la Compagnie de Jésus. Il en écrivit même à saint Ignace : le saint, d'accord avec le P. François, pensa que l'âge et les infirmités de l'infant ne lui permettraient pas de suivre la vie religieuse et qu'il valait mieux pour le service même de Dieu, qu'il restât auprès de son frère qu'il éclairait de ses conseils, dans son pays qu'il édifiait de ses exemples.

Don Luis voulut, au moins, que sa vie à la cour ressemblât autant que possible à celle d'un religieux. Il congédia ses officiers, vendit ses meubles précieux, ses joyaux,

distribua son argent aux pauvres et passa très saintement les deux dernières années de sa vie.

Des affaires importantes rappelaient le P. François en Castille. Les princes le laissèrent à regret partir de Lisbonne : mais avant de rentrer en Espagne, il fallut qu'il s'arrêtât encore auprès du cardinal archevêque d'Evora (1) don Henri, infant de Portugal et frère du roi Jean III. Le pieux archevêque connaissait déjà tout le mérite de François de Borgia, par ce que lui en avait dit son frère, l'infant don Luis. Il le reçut avec beaucoup d'honneurs, le fit prêcher dans sa cathédrale, l'invita à loger dans son palais et comme il ne put l'y résoudre le visita souvent au collège des Jésuites dont il était le fondateur.

Evora est située assez près de Villa-Viciosa où les ducs de Bragance, qui devinrent plus tard, souverains légitimes du Portugal résidaient habituellement. Lorsque don Théodore de Bragance apprit le passage de François de Borgia sur ses terres, il alla au-devant de lui avec un grand nombre de gentilshommes et l'obligea à force de politesses à rester quelques jours auprès de lui. Le duc de Bragance, qui avait déjà protégé en plusieurs occasions la Compagnie de Jésus, lui devint après cette rencontre plus favorable encore. Après ce court séjour à Villa-Viciosa, le P. François se rendit en toute hâte à Valladolid où don Philippe, régent d'Espagne durant l'absence de l'empereur, tenait sa cour.

Le P. François, se logea à l'hôpital de Valladolid et n'y

(1) Le cardinal don Henri fut après la mort du jeune roi don Sébastien, le dernier roi de Portugal avant l'annexion de ce royaume à l'Espagne sous le règne de Philippe II.

accepta qu'une pauvre cellule. Mais bientôt, une foule de gens de qualité se pressèrent à sa porte. Le P. François eut alors pour meilleurs disciples, le comte de Monterey, le marquis de Tavora que Charles-Quint estimait tout particulièrement, don François et don Ferdinand de Tolède dont l'un fut vice-roi du Pérou tandis que l'autre refusa, par humilité, le chapeau de cardinal, enfin le commandeur don Jean de Moschera.

Jean de Moschera était un homme violent et de mauvaises mœurs et détestait les religieux de la Compagnie de Jésus. Un jour qu'il passait devant l'église de l'hôpital de Saint-Antoine de Padoue, il remarqua une grande affluence et demanda ce que faisait tout ce peuple : on lui répondit que le P. François de Borgia allait prêcher et que ces gens attendaient pour prendre place dans l'église. Don Jean de Moschera, devint tout à coup furieux, injuria grossièrement le P. François et s'écria « qu'il aimerait mieux entrer en enfer avec les diables, que dans cette église avec ces autres diables qui s'y trouvaient. » Il désignait ainsi le P. François et ses compagnons.

Le Père à qui l'on rapporta ce propos eut pitié de ce pécheur et résolut d'obtenir de Dieu la grâce de sa conversion. Il dit la messe neuf fois de suite à cette intention, et le neuvième jour, alla trouver don Jean de Moschera dans une maison qu'il habitait à quelque distance de Valladolid. Quand le commandeur apprit que le P. François demandait à lui parler, il fut très embarrassé de cette visite mais il n'osa point refuser sa porte; il reçut donc le P. François et, se souvenant que cet humble religieux avait été duc de Gandie, il lui fit un accueil convenable.

Le Père, dès qu'il fut en sa présence, lui demanda pardon des fautes par lesquelles il avait, sans doute, mérité son aversion. Le commandeur ému d'une telle humilité, se troubla, balbutia quelques phrases et finit par éclater en sanglots :

— « C'est moi, mon père, s'écria-t-il, c'est moi qui vous demande pardon. »

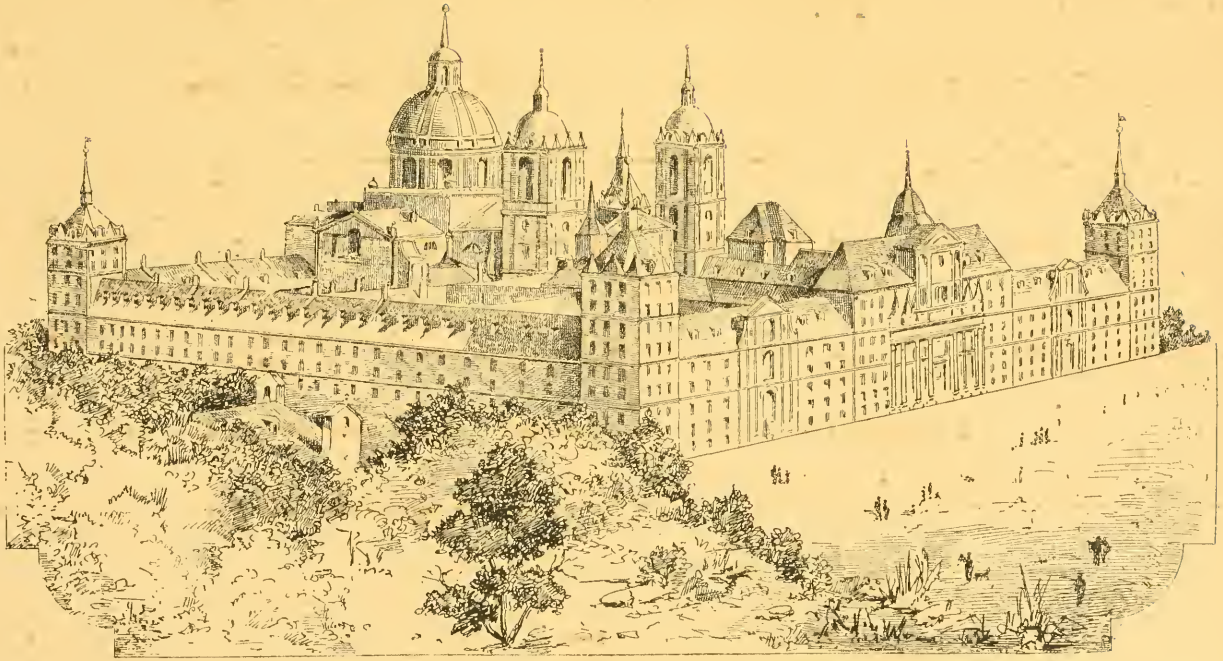
Le P. François reçut la confession du commandeur : après l'avoir réconcilié avec Dieu, il le réconcilia avec les ennemis mortels qu'il avait à la cour. Il obtint de lui les réparations nécessaires et, depuis lors, don Jean de Moschera vécut chrétiennement : en souvenir de sa conversion, il donna quelques années plus tard au P. François pour en faire un noviciat, cette maison même dans laquelle le saint l'avait reconquis à Dieu. Il continua de l'habiter, vivant de la même vie que les novices et il y mourut saintement.

Tous les jours, on voyait des effets aussi surprenants de la sainteté du P. François. Il prêchait surtout avec le plus heureux succès. Son éloquence simple et vive était pénétrée de l'esprit divin des Saintes Écritures, dont il faisait une continuelle méditation. Les plus savants l'admiraient, et tout le monde s'étonnait qu'un homme qui avait passé une si grande partie de sa vie, au milieu des cours et dans les fonctions publiques, connût aussi bien les sciences ecclésiastiques : et lorsqu'on apprenait la manière dont il s'était préparé au sacerdoce dans sa retraite de Gandie, on était encore plus touché de cette fidélité à la vocation religieuse, de cette fermeté d'âme qui avait donné à François, la force de préparer lentement et silencieusement son changement de vie.

Il y avait de grands seigneurs que l'histoire du P. François de Borgia convertissait à elle seule, sans qu'il eût besoin de les exhorter lui-même. L'un d'eux, disait qu'il fallait bien se résoudre à servir Dieu courageusement puisque l'exemple du duc de Gandie détruisait tous les prétextes de lâcheté. Une grande dame très ravie de sa beauté et de ses succès de coquetterie fut absolument transformée après un sermon du P. François : rentrée chez elle, elle arracha ses bijoux, ses parures, prit un habit modeste, vécut très chrétiennement et, devenue veuve, finit ses jours dans un couvent qu'elle avait fondé.

La cour se sanctifiait, grâce au P. François de Borgia. Il y était l'apôtre de la paix, comme nous l'avons vu à propos de don Jean de Moschera : il réconciliait les ennemis, terminait les procès, empêchait les scandales. Dieu le récompensait, en bénissant ses efforts, de son obéissance à la sage direction de saint Ignace.

Le P. François, croyait qu'il était très important pour l'édification des fidèles, que les religieux suivissent exactement la règle de leur ordre. Aussi s'occupa-t-il de réformer plusieurs communautés d'hommes et de femmes : puis, il établit en Castille l'ordre de Sainte-Claire, en faisant venir quelques religieuses du couvent de Gandie, où il avait deux tantes, trois sœurs, une fille et plusieurs autres parentes. La duchesse de Prias, accueillit ces religieuses à Casa de la Reyna. Après la mort de la duchesse, l'infante Jeanne transporta la communauté à Valladolid et en fonda une autre à Madrid, dans le palais où elle était née. Elle s'y retira à la fin de sa vie et voulut être ensevelie dans la chapelle. La tante du P. François, cette sainte abbesse qui



L'ESCURIAL. — MADRID

lui avait si souvent donné d'utiles avis, quand il était vice-roi de Catalogne, fut la première supérieure de la maison de Casa de la Reyna.

Saint Ignace, appréciant toute la grandeur des succès qu'obtenait le P. François de Borgia, voulut partager avec lui le gouvernement de l'Ordre et le nomma Supérieur de tous les religieux de sa Compagnie en Espagne, en Portugal et dans les colonies de ces deux États.

Le P. François de Borgia qui fuyait toutes les dignités, s'effraya beaucoup de celle-là : il supplia saint Ignace de la lui épargner. Mais le saint lui répondit :

— « C'est la volonté de Dieu que vous vous chargiez de cet emploi; vous devez baisser la tête sous le joug du Seigneur et commencer à édifier par cet exemple d'obéissance ceux qui seront soumis à la vôtre... Hors le temps que vous serez obligé d'employer à visiter les maisons de la Compagnie, je désire que vous fassiez votre séjour ordinaire dans la ville *où sera la Cour* pour pouvoir de ce lieu, comme du cœur, porter plus commodément aux autres, tous les secours qui leur seront nécessaires et aussi pour avoir le moyen de continuer à travailler à la conversion des grands puisque Dieu vous a donné tant de marques qu'il veut se servir de vous dans cette sorte de mission si difficile. »

Le P. François de Borgia, obligé d'accepter cette grande charge et de demeurer près de la Cour par l'ordre formel de saint Ignace, crut, au moins, trouver dans son autorité une compensation, celle de pouvoir se mortifier plus sûrement que jamais puisqu'il n'avait plus de supérieur qui arrêtât son zèle. Il lui semblait que sa responsabilité étant

plus grande, les fautes qu'il pouvait commettre étaient plus graves et qu'il devait s'en punir plus rigoureusement. Mais, saint Ignace, averti que la santé du P. François dépérissait à cause de ses mortifications, le blâma avec quelque sévérité et, limitant sur ce seul point, l'autorité qu'il venait de lui conférer, lui donna un supérieur pour tout ce qui le concernait personnellement.

CHAPITRE X

Saint Ignace et saint François de Borgia. — Conversion d'un évêque. — L'hérésie de Luther en Espagne. — Charles-Quint et Philippe II. — Leur politique religieuse et nationale. — Les hérétiques à Séville. — Le P. François de Borgia et les jésuites à Séville. — Nouvelles tentations pour élever le P. François de Borgia au cardinalat. — La régence de la princesse Jeanne. — Influence du P. François de Borgia. — Il assiste la reine Jeanne la Folle à son lit de mort. — Le noviciat de Simanques. — Conflit entre le Saint-Siège et l'Espagne. — Les angoisses du P. François de Borgia craignant d'être désigné pour publier la sentence d'excommunication contre Charles-Quint. — Mort de saint Ignace. — Le P. Lamy.

Le P. François de Borgia se trouvait le maître absolu de la Compagnie de Jésus en Espagne et en Portugal : saint Ignace ne lui écrivait jamais pour lui donner des ordres, mais seulement pour lui communiquer ses vues. Saint Ignace agissait ainsi selon la méthode des grands capitaines qui laissent à leurs lieutenants toute liberté de se conduire suivant leurs inspirations et ne prétendent pas régler à distance tous leurs mouvements.

Saint Ignace avait d'autant plus de mérite à suivre cette règle de bonne stratégie qu'il différait davantage de saint François de Borgia. Le grand Condé ayant lu les vies de saint Ignace et de saint François Xavier comparait le pre-

mier à César, à la fois actif et prudent, n'abandonnant rien au hasard, ne décidant aucune entreprise sans l'avoir longuement méditée, — le second à l'impétueux Alexandre qui, dans son élan, renverse tout obstacle, conquiert l'Asie au galop de son cheval.

Saint François de Borgia ressemblait à saint François Xavier : il allait de l'avant, se jetait au milieu de difficultés qui paraissaient devoir l'accabler et dont il triomphait toujours, trouvant le secret du succès dans de soudaines illuminations.

Par cette heureuse hardiesse, il réussit en très peu de temps à fonder des maisons et des collèges de sa Compagnie à Valladolid, Medina del Campo, San Lucar, Monterez, Burgos, Grenade, Valence, Murcie, Placentia, Séville, etc.

D'ailleurs, il était soutenu par presque tous les prélats d'Espagne dont les plus illustres étaient ses plus chauds partisans. L'archevêque de Grenade, don Pedro Guerrero, protégeait la Compagnie de Jésus dans son diocèse : ce fut lui qui, secondé par le bienheureux Jean d'Avila fonda le collège de Grenade : le bienheureux Jean Micon et saint Louis Bertran, tous deux de l'ordre de Saint-Dominique pratiquaient admirablement la fraternité religieuse en aidant de tout leur pouvoir, dans la province de Valence le nouvel Institut. L'archevêque de Valence, saint Thomas de Villeneuve, qui avait vécu dans la pauvreté volontaire trouva cependant le moyen de laisser, en mourant, un legs considérable au collège des Jésuites établi à Valence. L'évêque de Murcie, don Étienne d'Almeyda, fut encore un grand bienfaiteur de la Société de Jésus : cet évêque avait des

motifs particuliers de reconnaissance envers saint François. Il était de ces prélats mondains qui avaient été convertis par l'exemple de la vie chrétienne du duc de Gandie, alors qu'il étudiait la théologie sur les bancs de son Université.

Ce fut par une reconnaissance pareille que le saint s'attacha l'évêque de Placentia, don Guttierez de Carvajal. Cet évêque était le type des prélats grands seigneurs qui menaient dans leurs palais une existence princière, montaient à cheval, chassaient, donnaient des fêtes, s'en allaient à la cour en magnifique équipage et ne se souvenaient pas de leurs devoirs. Il était devenu évêque tout jeune et sans vocation, abandonnant l'épée pour prendre la crosse afin de recueillir la succession de son oncle, le cardinal don Bernardin de Carvajal, qui avait donné sa démission en sa faveur. — Depuis trente ans, don Guttierez causait ce scandale : il dépensait follement les revenus de son église dont le chapitre finit par lui intenter un procès, pour le forcer à faire donner des missions dont la prédication périodique était la condition d'un ancien legs dont il bénéficiait.

Il paraît que le chapitre de Placentia n'aimait pas les Jésuites : l'évêque, pour s'acquitter de ses obligations de la façon la plus désagréable aux chanoines, demanda des missionnaires au P. François qui les lui conduisit lui-même.

Don Guttierez, naturellement bon et généreux, les reçut avec beaucoup d'égards et leur offrit la plus large hospitalité : mais tandis que les missionnaires prêchaient dans les églises de son diocèse, il continuait sa vie scandaleuse et

ne venait même pas entendre les sermons : les chanoines disaient partout que les amis de ce singulier évêque devaient lui ressembler, et leur mission risquait fort de ne produire aucun bon résultat. Le P. François de Borgia comprit que pour faire quelque bien, il fallait d'abord convertir don Guttierez : il fit prier ses religieux et pria lui-même pendant un mois entier avec une sainte obstination : un jour enfin, il se leva tout à coup, au milieu de sa prière et s'adressant à ses compagnons leur dit d'une voix joyeuse :

— « Remercions Dieu, mes Pères, de ce qu'il a enfin la bonté d'exaucer nos prières et de toucher par sa miséricorde infinie le cœur de notre bon ami. »

En effet, il reçut quelque temps après la visite de don Guttierez qui venait lui demander d'entendre sa confession générale et de bénir la résolution qu'il prenait de changer de vie. Le P. François l'aida de tout son cœur : il termina les différends de l'évêque et le réconcilia avec son chapitre ; don Guttierez congédia presque tous ses domestiques et ne garda que dix prêtres qu'il choisit parmi les meilleurs de son diocèse, il remit de grandes sommes d'argent à trois savants jurisconsultes et canonistes qui furent chargés de statuer sur toutes les réclamations et d'opérer les restitutions nécessaires : il fonda une mission permanente pour réparer ses négligences passées et la confia aux PP. Jésuites, il nourrit chaque jour trois cents pauvres dans sa maison, et soutint de sa fortune personnelle un grand nombre d'institutions pieuses ; enfin l'évêque de Placentia, qui avait si longtemps causé un grand scandale, vécut dès lors et mourut saintement.

Le relâchement des mœurs ecclésiastiques était un des

sujets de déclamation des hérétiques et un des prétextes de la prétendue Réforme. Le P. François de Borgia, en ramenant le prélat au pur esprit de l'Évangile avait donc lutté contre l'hérésie : il voulut le faire plus directement en fondant une mission à Séville qui était la ville d'Espagne où il y avait le plus grand nombre d'hérétiques.

PHILIPPE II, ROI D'ESPAGNE

Ce fut un moment lourd d'angoisses que ce milieu du XVIe siècle : Charles-Quint n'avait point réussi à vaincre complètement l'hérésie en Allemagne et avait été forcé de traiter avec elle, elle avait maintenant droit de cité en Europe. Reconnue, et, pour ainsi dire, légalisée par les traités, elle continuait à conquérir des esprits, elle entrait en France, en Italie, en Espagne même.

L'Espagne était peut-être la plus exposée des nations latines : elle était, sans doute, profondément catholique, elle l'était par toute son histoire ; c'étaient la fidélité chrétienne et la haine de l'infidèle qui avaient donné leur patrie aux Espagnols après une croisade de sept siècles. Aucun peuple ne vécut autant de la passion du Christ et de l'amour de la croix que ce peuple de croisés. Mais cette nation qui venait de se reconquérir elle-même marchait à la conquête du monde, et l'on parlait de l'orgueil espagnol comme autrefois de l'orgueil romain. Cette nation avait pour chef un César qui prétendait à l'empire universel, et dont les ambitions rencontraient souvent, dans les luttes politiques, les résistances du Pape.

Charles-Quint pouvait avoir la tentation de reprendre la grande lutte de l'Empire contre la Papauté : Luther l'y conviait.

« Je propose, écrivait-il, je propose à toutes les nations une grande réforme : que les rois aient sur les prêtres le même pouvoir que les Papes et que ceux-ci ainsi que les évêques soient soumis à l'empereur (1). »

Que serait-il arrivé si Charles-Quint, écoutant le tentateur, avait tout à coup changé de religion, s'il avait voulu imposer la Réforme à ses peuples comme il imposa, un moment, l'*Intérim* à l'Allemagne ?

L'Espagne aurait peut-être résisté mieux que l'Angleterre d'Henri VIII parce qu'elle avait plus que l'Angleterre la fierté de sa vieille foi et aussi la fierté de ses libertés en face du pouvoir royal, elle aurait résisté encore parce que les peuples latins ont gardé, comme un souvenir de Rome,

(1) Captivité de Babylone (Op. Lut. 2.).

le sens, l'amour et le besoin de l'unité. Sans nul doute, il y aurait eu, tout au moins, des martyrs en Espagne, comme il y en eut en Angleterre; mais Charles-Quint était puissant, il aurait eu pour alliés, dans une révolution rèligieuse, tous les étrangers, juifs et maures, qui, déjà, dans un effort de propagande, unissaient le Coran, la philosophie arabe renouvelée d'Alexandrie et les doctrines du Talmud à la doctrine luthérienne. Ces vaincus auraient essayé de prendre leur revanche en arrachant à la nation catholique cette religion qui avait été son drapeau de victoire.

Charles-Quint et Philippe II restèrent fermes dans la foi, ils défendirent l'unité nationale en maintenant l'unité religieuse. L'Inquisition, ce tribunal de salut public, épargna à l'Espagne les horreurs des guerres de religion qui ensanglantèrent l'Allemagne et la France; en punissant les vrais coupables, les hérétiques intelligents et ambitieux, elle sauva la vie des pauvres gens que ces chefs responsables auraient égarés et entraînés aux révoltes : en brûlant quelques centaines de juifs, de moines défroqués et de prêtres renégats, elle fit l'économie d'un million de cadavres. Ses autos-da-fé furent aussi des actes de patriotisme et des actes d'humanité.

Charles-Quint, en Allemagne, était obligé d'avoir de nombreux rapports avec les luthériens : il avait fait campagne, par exemple, contre l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse avec Maurice de Saxe, prince protestant, qui le trahit plus tard. Sa cour était envahie par des luthériens qui, avec leur ardent prosélytisme, s'efforçaient de propager leurs doctrines : beaucoup d'Espagnols revenaient d'Allemagne atteints d'hérésie. Séville fut, en ce moment-là,

le centre le plus important où l'on essaya d'implanter la Réforme : tous les éléments hostiles à la foi catholique dans le Midi de l'Espagne, juifs inconvertissables, maures mal convertis, prêtres d'opinions suspectes et de mauvaise vie s'agitaient dans cette grande cité.

La propagande fut habile et active : certains hérétiques passaient tout leur temps à distribuer des livres contre la foi, des imprimeries clandestines en répandaient des milliers d'exemplaires, des prêtres prêchaient, en pleine église, les doctrines de la Réforme. Un chanoine de Séville, don Constantin Ponce, qui avait été prédicateur ordinaire de Charles-Quint soutint très nettement, en chaire, des propositions luthériennes : c'était un prêtre débauché, il avait perdu les mœurs et la foi dans la compagnie des hérétiques allemands; arrêté par ordre de l'Inquisition, il refusa de se rétracter, fut condamné à mort et l'on croit qu'il se suicida dans sa prison.

Le P. François respectait l'autorité des inquisiteurs, mais il souhaitait qu'il ne fût pas nécessaire de recourir à ces moyens violents. Il chercha donc à prévenir le mal pour qu'on n'eût pas à le réprimer et il opposa des prédicateurs catholiques aux prédicateurs hérétiques. — Le péril était pressant, aussi le P. François passa-t-il outre à toutes les règles de la prudence ordinaire, en envoyant à Séville, sans qu'il y eût rien de préparé pour les recevoir, quelques-uns de ses religieux.

Ils arrivèrent pleins de confiance et de joie et comme l'archevêque était absent, ils se mirent à la disposition de son grand vicaire, don Zervantès de Salazar, qui fut depuis archevêque de Tarragone et cardinal. Don Zervantès reçut

fort bien les Jésuites et les chargea aussitôt de prêcher diverses missions ; en même temps, un vertueux seigneur, don Ferdinand Ponce de Léon, parent du chanoine Ponce dont il pleurait l'apostasie, leur offrit sa maison.

Le P. François alla bientôt les rejoindre mais, les trouvant trop bien logés pour leur état, il les emmena avec lui dans une pauvre maison si ruinée qu'il n'y avait point de chambre où l'on pût coucher sans être mouillé par la pluie. Saint François de Borgia aimait que toutes ses entreprises eussent des commencements humbles et pénibles ; il disait que Dieu ne lui accordait le succès qu'à cette condition. Il avait ainsi pénétré la loi providentielle qui s'accomplit le plus infailliblement dans toutes les destinées : il savait que la douleur doit être quelque part dans la vie, avant ou après le bonheur qu'elle prépare ou détruit.

Le P. François allait ainsi partager les peines du début dans les nouvelles maisons de son ordre ; puis, il revenait souvent les visiter malgré la longueur des routes, l'incommodité des voyages et ses infirmités qui le mettaient à la torture. Il fut encore une fois inquiété, vers ce temps-là, par des tentatives que l'on fit pour lui donner la pourpre : don Philippe, régent d'Espagne pendant l'absence de Charles-Quint, en avait entretenu le cardinal Jean Poggio, nonce du Pape, le cardinal se porta fort de l'adhésion de Jules III qui n'avait renoncé qu'avec peine à ce projet, mais le P. François, averti à temps, aborda le nonce comme il venait d'officier dans une église et lui exposa ses raisons de refuser l'éminente dignité qu'on lui offrait : le nonce se laissa convaincre et écrivit au Saint Père que « l'élévation du P. François à cette dignité ne ferait jamais à l'Église d'aussi

grands biens que son humilité en faisait tous les jours ; qu'il serait impossible de le résoudre à accepter cet honneur ; que si Sa Sainteté l'y obligeait, il serait à craindre que son affliction, qui serait extrême, ne privât encore le Sacré-Collège de cet exemple de vertu qu'Elle aurait voulu lui donner et qu'enfin le Père se chargeait lui-même et se promettait de faire désister le roi de Naples (1) de cette poursuite. »

Il fallait encore plaider cette cause de l'humilité auprès de don Philippe : ce fut l'infante Jeanne qui s'en chargea. Cette vertueuse princesse, dont nous connaissons déjà l'affection pour le P. François, venait de perdre son mari, l'infant de Portugal qui lui laissait un fils, le futur roi don Sébastien. Don Philippe qui allait se rendre, en Angleterre pour y épouser (2) la reine Marie Tudor, appela sa sœur à Valladolid et lui confia le gouvernement de l'Espagne pendant son absence. Le P. François écrivit à l'infante pour lui demander d'intercéder auprès de son frère, la princesse répondit « qu'elle le ferait très volontiers, non seulement pour l'amour de lui parce qu'elle croyait qu'il était de son véritable avantage qu'il restât dans l'état humble où il était, mais aussi pour l'amour d'elle-même parce que s'il eût été cardinal, il n'eût pu lui rendre les mêmes services, ni prendre le même soin de son salut. » Elle obtint, en effet, de don Philippe la promesse qu'il renoncerait à ce projet et même qu'il en dissuaderait l'empereur.

(1) Don Philippe encore prince des Espagnes était déjà proclamé roi de Naples (1554).

(2) 1554.

La princesse Jeanne avait rendu un grand service au P. François; elle lui demanda en retour de rester auprès d'elle pendant tout le temps de son gouvernement; elle voulait le consulter sur les affaires politiques et religieuses, spécialement sur les mesures qu'il fallait prendre pour la défense de la foi; en même temps, elle se soumettait entièrement à sa direction spirituelle. Le P. François se consola de rester à la cour en y faisant du bien. Sous son influence, toutes les dames d'honneur de la régente formèrent bientôt une sorte de communauté religieuse, tant leur piété était sincère et leur vie chrétiennement réglée.

La princesse Jeanne avait pour le P. François la plus grande reconnaissance; elle priait Dieu tous les jours à ses intentions, lui demandant tout ce que le saint lui-même demandait : elle disait souvent que « l'exemple de sa profonde humilité faisait tant de bien dans le monde, qu'encore qu'elle ne connût personne plus digne d'être élevé à la souveraine dignité de l'Église, elle n'eût pas voulu, si cela eût été en son pouvoir, y contribuer en aucune façon. »

La pieuse princesse eut bientôt une nouvelle raison d'aimer et de vénérer le P. François de Borgia.

La reine Jeanne, fille d'Isabelle et de Ferdinand le Catholique et mère de Charles-Quint avait épousé (1) l'archiduc Philippe d'Autriche; elle aimait passionnément son mari qui la rendit très malheureuse par son inconduite. Il mourut bientôt (2) et Jeanne devint folle de

(1) 1496.

(2) 1506 Charles-Quint n'avait été proclamé roi d'Espagne qu'à la condition que si Jeanne, sa mère, recouvrait la raison, il lui rendrait le trône. Des historiens et surtout des romanciers et des dramaturges ont prétendu que Jeanne

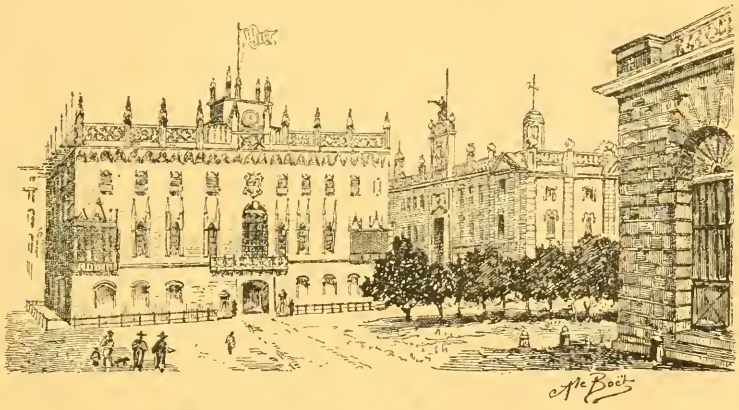
douleur; elle vécut ainsi cinquante ans, enfermée dans le sombre palais de Tordesillas; son destin formait un affreux contraste avec celui de son fils, l'empereur triomphant, plein de force et de raison. Elle tomba malade et la princesse Jeanne, sa petite-fille, demanda au P. François de l'assister. Quand le P. François de Borgia entra au palais de Tordesillas, déjà la mort attendait à la porte ; la reine était perdue, les médecins l'avaient abandonnée ; elle faisait pitié à ceux qui l'entouraient, non point que la mort leur parût horrible pour cette reine qui avait tant souffert de la vie, mais on craignait pour son salut à cause de l'espèce de fureur qui l'agitait soudainement quand on lui parlait des vérités de la foi. Le P. François pria avec ferveur ; il demanda à Dieu de venir au secours de cette immense infortune, de ne point refuser le bonheur du ciel à cette créature qui avait souffert, jusqu' au désespoir et jusqu'à la folie, des maux de la terre.

Il alla ensuite au chevet de la reine Jeanne et lui dit qu'elle ne se souviendrait peut-être pas des paroles du Symbole, mais qu'elle pourrait s'unir à lui, tandis qu'il le réciterait pour elle; la reine aussitôt que le P. François eût prononcé les premiers mots poursuivit avec lui; puis, comme subitement guérie de sa longue folie, elle s'interrompit pour réciter le Symbole plus étendu des Pères de Nicée ; elle demanda les images du Christ et de la Vierge, les baisa et voulut les garder sur sa poitrine. Le P. François

avait, en effet recouvré la raison mais que son fils l'avait néanmoins gardée prisonnière à Tordesillas. Ce bruit courut en Espagne du vivant même de la reine Jeanne et y suscita des soulèvements populaires. Il est néanmoins absolument invraisemblable parce qu'il est impossible que Charles ait eu pour complices tous ceux qui approchaient la reine.

entendit alors sa confession et ne pouvant lui donner la sainte communion que sa maladie l'empêchait de recevoir, il lui administra l'Extrême-Onction. — Ce fut ainsi que mourut pieusement la reine Jeanne la folle ; cette grande douleur humaine prit fin le jour où le monde chrétien pleure sur la grande douleur divine, le vendredi saint de l'année 1555.

Le P. François, de retour à Valladolid, fut honoré



BARCELONE. — LE PALAIS-ROYAL ET LA DOUANE

publiquement comme un saint et son intervention auprès de la reine Jeanne parut miraculeuse ; la régente voulait moins que jamais se passer de ses avis. Il était consulté sur toutes les affaires de l'État et remplissait sans en avoir le titre, les fonctions de premier ministre ; aussi les courtisans venaient-ils assiéger sa porte pour lui recommander leurs intérêts temporels.

« Ah ! disait-il après saint Antoine le solitaire, qu'il y a peu de gens entre ceux qui nous recherchent qui viennent

de Jérusalem ; mais qu'il y en a, au contraire, qui viennent d'Égypte. »

Le P. François, charitable et bon, ne voulait mécontenter personne ; pourtant il craignait de pécher contre la justice, en nuisant à d'autres en faveur de ses protégés ; aussi dut-il refuser souvent les recommandations que lui demandaient des courtisans et des grands seigneurs ; par contre, il aidait de tout son crédit les pauvres injustement opprimés. Aussi peu à peu prit-on l'habitude de ne jamais lui parler que de causes si équitables qu'il eût été mal de ne point faire triompher le bon droit en les soutenant.

Accablé d'occupations, le P. François ne retranchait rien à ses exercices de piété ; mais il se plaignait souvent de ne plus avoir assez de liberté d'esprit pour penser à son salut. Il ne pouvait cependant quitter la cour, puisque saint Ignace lui avait commandé d'y rester.

Il n'avait de bonheur que lorsqu'il pouvait passer quelques jours paisibles dans cette maison de Simanques que le commandeur don Jean de Moschera venait de lui donner pour y établir un noviciat. Au milieu de ces jeunes gens qui accouraient de toutes les Universités d'Espagne, le P. François se sentait enflammé d'un nouveau zèle : se comparant lui qui était resté si longtemps dans le monde, à ceux-là qui l'abandonnaient dès leurs premières années, il s'accusait de n'avoir pas été aussi généreux qu'ils l'étaient, et s'humiliait devant eux en toute occasion, comme il l'avait fait autrefois devant ses frères de l'ermitage d'Ognate.

Mais ces jours de sainte retraite n'étaient jamais très

longs, quelque affaire importante rappelait bientôt le P. François à la cour et l'obligeait à de nouveaux travaux. En 1555, la guerre fut déclarée entre le Pape Paul IV, allié de Henri II, roi de France, et Philippe II, qui déjà était proclamé roi de Naples et duc de Milan. Le bruit se répandit que le Pape allait excommunier Philippe et Charles-Quint et mettre tous leurs royaumes en interdit; aussitôt on discuta dans les Universités d'Espagne la question de savoir si l'on était obligé en conscience d'avoir égard à cette excommunication et d'obéir à cet interdit dont la raison était toute politique et purement temporelle; la grande majorité se prononça pour la négative. Au milieu de ce grand trouble des consciences, le P. François apprit avec effroi que le Pape avait l'intention de le charger de publier en chaire la sentence d'excommunication. Il ne savait à quel parti se résoudre; devait-il, malgré son amour pour son pays et son attachement pour ses princes, contribuer à ce grand malheur public? Devait-il résister au Pape et encourir ainsi les censures ecclésiastiques?

Le P. François ne voyait d'autre secours à sa détresse que celui du ciel; il pria, fit pénitence, s'offrit à Dieu pour qu'il lui fît porter tout le poids du châtiment et qu'il rendît la paix au peuple et à l'Eglise.

Dieu l'entendit et l'exauça. Le pape renonça à son projet et consentit même, au commencement de l'année 1556, à examiner des propositions de paix.

En cette même année, le 31 juillet, saint Ignace mourut. Le P. François le pleura comme il avait pleuré son père; mais il se consola en pensant au bonheur céleste de son ami qu'il invoqua aussitôt comme un saint.

Il espéra un moment qu'il pourrait se démettre de sa charge de Supérieur des maisons d'Espagne et de Portugal ; le P. Lainez, élu vicaire général, le confirma, au contraire, dans ses fonctions.

L'année suivante, ce même P. Lainez fut élu supérieur général; le P. François ne put se rendre à Rome pour l'Assemblée générale. La paix n'était pas encore conclue entre le Pape et Philippe II : les pourparlers traînaient en longueur, et l'on craignait même que les hostilités ne fussent reprises. Philippe II venait de faire publier une déclaration par laquelle il commandait aux sujets espagnols qui résidaient dans les États du Saint-Siège d'en sortir aussitôt. Le P. François aurait donc été obligé de demander une permission spéciale, et il craignait un refus. D'ailleurs, sa présence était nécessaire en Espagne pour tenir tête aux ennemis de la Compagnie de Jésus.

CHAPITRE XI

La haine des hérétiques contre saint François de Borgia et les Jésuites. Prétentions de Charles-Quint. — Il veut obliger le P. François à quitter la Compagnie de Jésus. — Entrevue à Saint-Just du Saint et de l'Empereur. — Le P. François expose la constitution de sa Compagnie et persuade Charles-Quint. — Voyage du P. François à Lisbonne. — Il tombe malade à Evora. — Il échappe miraculeusement à la mort. — Nouvelles luttes contre les hérétiques. — Saint François conseiller de l'Inquisition. — Mort de Charles-Quint. — Saint François prononce son oraison funèbre.

Les hérétiques qui avaient partout rencontré les Jésuites comme adversaires, calomniaient grossièrement leurs doctrines et leurs mœurs. Ces calomnies, si absurdes qu'elles fussent, finissaient à la longue par faire quelque impression sur le peuple, et les Pères rencontraient toutes sortes de difficultés et de résistances au cours de leurs missions.

Mais les hérétiques n'étaient pas les seuls à attaquer les Jésuites; des catholiques, et même des prêtres et des religieux déclamaient aussi contre eux. On suspectait toutes leurs intentions, on discutait toutes leurs opinions, on leur prêtait des doctrines qu'ils n'avaient jamais professées. Si quelque Jésuite commettait une faute dans une circonstance particulière, on généralisait immédiatement

le blâme qu'il méritait et l'on accusait son ordre tout entier.

Partout on répandait contre eux des recueils scandaleux, des romans, semblables pour le fond, aux romans modernes que nous avons pu lire sur le même sujet. On essayait de rendre les Jésuites odieux et effrayants; seulement les calomnies ne s'accordaient pas entre elles. Des théologiens les accusaient de relâchement en même temps que d'autres leur reprochaient leurs duretés et assuraient qu'ils refusaient l'absolution à leurs pénitents pour la moindre faute; les uns prétendaient qu'ils dédaignaient toute pratique de dévotion envers les saints; les autres, qu'ils affaiblissaient le sens du divin, en dégradant la majesté de la religion par toutes sortes de raffinements et de fausses tendresses dans la piété. Enfin, quand on parlait de leur rôle politique, on le faisait avec la même mauvaise foi et la même incohérence; on disait en France qu'ils étaient vendus à l'Espagne et en Espagne qu'ils étaient vendus à la France.

L'animosité fut si ardente contre eux qu'il y eut à Valladolid deux grands prédicateurs qui purent les diffamer en chaire. L'un disait que « les Turcs n'avaient point de meilleurs amis que les Jésuites, que le grand Seigneur n'eût jamais pu trouver, ni désirer un moyen plus infaillible de ruiner la chrétienté et de subjuguer en peu de temps toute l'Europe, que ne l'était l'établissement de leur Compagnie; qu'ils étaient les avant-coureurs de l'Antéchrist; qu'enfin, il y avait eu plusieurs gnostiques avant eux, depuis l'établissement de l'Église, mais qu'il n'y en avait point eu de si dangereux, ni par lesquels elle eût été menacée d'une plus prochaine ruine. »

L'autre expliquait les épîtres de saint Paul de manière à les tourner ingénieusement contre l'Institut de saint Ignace. Il fut obligé, par ordre de ses supérieurs, de cesser ce scandaleux commentaire qu'un saint religieux du même ordre, réfuta peu de temps après ; mais cet ennemi des Jésuites ne s'en tint pas là : il écrivit au P. Jean Pregla, de l'ordre de saint Jérôme et confesseur de Charles-Quint, une longue lettre qu'il publia et dans laquelle il réédita toutes les calomnies qu'avait déjà recueillies la crédulité publique.

Charles-Quint avait abdiqué ; il allait revenir en Espagne avec ses sœurs, Éléonore, veuve d'Emmanuel, roi de Portugal et de François Ier, roi de France, et Marie, veuve de Louis, roi de Hongrie. On disait que l'empereur était fort prévenu contre l'ordre des Jésuites, et que sa sœur, la reine de Hongrie, très influente auprès de lui, haïssait ces religieux. Beaucoup de personnes croyaient que Charles-Quint sommerait le P. François de sortir de la Compagnie de Jésus et de passer dans un autre ordre ou d'accepter la pourpre.

Il était vrai que Charles-Quint n'avait jamais approuvé complètement le choix de François de Borgia ; il avait entendu dire beaucoup de mal des Jésuites, et n'avait pu, au milieu de ses campagnes, contrôler les accusations que l'on portait contre eux. Son amitié s'inquiétait pour le P. François. De divers côtés, des avis alarmants parvenaient à ce dernier qui continuait la visite de ses maisons, confiant sa cause et celle de son ordre à la bonté de Dieu.

Charles-Quint, retiré au monastère de Saint-Just, parlait souvent du P. François, et disait que c'était l'exemple du

duc de Gandie qui l'avait enfin décidé à la retraite. Il témoigna son désir de le voir, et don Ferdinand Alvare de Tolède qui était, à Saint-Just, son plus fidèle compagnon, écrivit au P. François pour le presser de venir visiter l'empereur. Il lui représentait dans sa lettre que le sort de son ordre dépendait peut-être de la démarche à laquelle il l'engageait.

Le courrier de don Alvare joignit à Alcala le P. François qui partit aussitôt avec le P. Bustamance. Il rencontra, au sortir de la ville, un autre courrier qui lui portait une lettre de la princesse Jeanne. L'amie du P. François lui expliquait longuement les intentions de l'empereur, elle lui écrivait que « la première chose à laquelle ce prince avait pensé en arrivant à Saint-Just, avait été de le faire venir au plus tôt auprès de lui et de l'engager à quitter la profession qu'il avait embrassée pour mener avec lui une vie plus solitaire ; qu'au reste, il avait dessein de lui donner le choix de l'ordre de Saint-Jérôme ou de celui des Chartreux et qu'il mettait en partie la douceur et le bonheur de sa retraite à pouvoir s'entretenir tous les jours avec lui de l'affaire de son salut. »

La princesse finissait sa lettre par ces paroles :

« Je n'ai pas voulu manquer, mon Père, à vous donner au plus tôt cet avis, afin que vous ayez le temps, avant que de voir l'empereur, de penser à vous devant Dieu et de délibérer sur la réponse que vous devrez lui faire. C'est de sa propre bouche que je sais tout ce que je viens de vous écrire et ce ne sont plus des bruits ni des nouvelles douteuses. Je suis persuadée que si vous vous souvenez en cette occasion de ce que vous devez à votre Compagnie, vous

n'oublierez pas aussi l'obligation que vous avez de satisfaire et de servir l'empereur, mon seigneur. Je prie la sagesse divine de vous faire connaître comment vous devez accorder, en cette rencontre si difficile, les règles de la prudence avec celles de la sainteté et contenter votre prince sans déplaire à Dieu. »

ISABELLE LA CATHOLIQUE

Le P. François, sans se troubler, continua son voyage en priant Dieu de lui accorder la force de persuasion qui lui était nécessaire en cette occasion.

Charles-Quint avait décidé, afin que sa retraite fût plus complète, que personne ne logerait jamais dans sa demeure de Saint-Just; cependant, il fit une exception en faveur du P. François.

Aussitôt que le Père fut arrivé, l'empereur le manda auprès de lui. Ce fut une entrevue touchante que celle de ce grand souverain et de ce grand seigneur qui se retrouvaient après tant d'années dans un état si différent de celui où ils s'étaient vus autrefois. L'empereur, vieilli et courbé, perclus d'infirmités, se leva péniblement de son fauteuil et s'avança vers l'ancien duc de Gandie.

Le P. François mit un genou en terre et baisa la main du souverain; mais Charles-Quint le releva aussitôt et le serra longtemps dans ses bras. Le vieil empereur s'attendrissait à la vue de son ami. Il le conduisit près de son fauteuil et l'invita à s'asseoir et à se couvrir lui rappelant qu'il était grand d'Espagne.

L'empereur se mit à parler de leurs souvenirs communs, de leur vie dans le monde, puis il rappela au Père qu'il avait été le premier confident de ses projets de retraite.

— « Vous souvenez-vous, lui dit-il, qu'étant aux états de Monçon, l'an 1541, je vous dis que je me retirerais des affaires, et vous témoignai dès lors être dans le dessein de faire ce que j'ai enfin accompli depuis? »

Le P. François le félicita de la grâce que Dieu lui avait faite en lui donnant la force de fuir le monde et de se réserver le temps nécessaire pour s'assurer une éternité heureuse.

Charles-Quint demanda dès lors à son ami des conseils spirituels, l'interrogea sur sa manière de vivre, ses pratiques de piété et ses mortifications. Il déplora ses propres infirmités qui l'obligeaient à ménager sa santé par certaines délicatesses et l'empêchaient de faire pénitence comme il l'aurait voulu. Le P. François calma doucement

ces scrupules et comme l'empereur se plaignait de ne pouvoir dormir sans être entièrement déshabillé, il lui fit cette réponse :

— « Le grand nombre de nuits que Votre Majesté a passées tout armé et sans dormir sont cause qu'Elle ne peut dormir maintenant avec ses habits; mais Elle a sujet d'en louer Dieu puisqu'Elle lui a rendu plus de services en passant ainsi les nuits en campagne, sous les arbres, pour la défense de la foi et de la religion, en Afrique et en Allemagne, que plusieurs religieux ne peuvent lui en rendre en dormant revêtus du cilice, dans leur cellule. »

L'entretien durait depuis longtemps lorsque Charles-Quint commença à parler de l'ordre des Jésuites. Il demanda à François de l'instruire des détails de leur règle, mais, à chaque instant, il l'interrompait pour opposer à ses paroles les bruits que l'on répandait dans le monde. Peu à peu, il s'emporta et prit le ton de l'invective, non contre le P. François qu'il honorait, au contraire, de toutes sortes de prévenances, mais contre la Compagnie qui avait attiré, disait-il, par ses intrigues un sujet d'un si grand mérite.

La nuit venait, et le Père désirant préparer ses réponses à loisir, fit observer à Charles-Quint qu'il était trop tard pour entreprendre l'examen d'une si grande cause et le pria de renvoyer au lendemain cette partie de l'entretien. L'empereur y consentit.

Le P. François passa la nuit en prière : le lendemain, allait se décider le sort de son ordre en Espagne : l'empereur, après sa retraite, avait une autorité morale plus grande encore que pendant son règne ; son avis était sou-

verain sur l'opinion publique : on croyait, sur parole, le pénitent de Saint-Just, l'empereur qui s'était délivré de l'empire. Blâmerait-il cet ordre nouveau contre lequel s'élevaient, de toutes parts, tant d'accusations?... C'était une grande cause qui allait se plaider.

Le P. François résolut d'aborder le sujet de l'entretien avant même que Charles-Quint ne le reprît, et le lendemain, il se rendit auprès de lui à l'heure fixée. Comme le jour précédent, il s'agenouilla, mais cette fois, il résista longtemps aux instances de Charles-Quint qui le priait de se relever :

— « Seigneur, lui dit-il, je vous supplie très humblement de me laisser pour cette fois en l'état où je suis parce qu'étant devant Votre Majesté, je me représente la Majesté divine dont vous tenez la place, et qu'il s'agit maintenant de vous entretenir du changement de vie que j'ai fait comme si j'en parlais à Dieu même à qui on ne peut rien cacher. Je le prends à témoin de la vérité exacte de tout ce que j'aurai l'honneur de dire à Votre Majesté. »

— « J'apprendrai, répondit l'empereur, avec bien de la joie, de vous-même, tout ce qui vous regarde; mais la posture n'y fait rien, et je prendrais même moins de plaisir à vous entendre, si je vous voyais demeurer en cet état. »

Le P. François, pour obéir à l'empereur, s'assit et se couvrit; puis, il lui dit qu'il lui devait, comme sujet et comme ami, la vérité tout entière sur sa vocation et sur la Compagnie de Jésus. Alors, il lui raconta ses troubles, ses anxiétés, lorsqu'il avait fallu qu'il choisît un ordre religieux, l'attrait qu'il avait ressenti pour la Compagnie

de Jésus, les conseils qu'il avait demandés à de saints religieux qui appartenaient à d'autres ordres. Enfin, il prononça une sorte d'apologie de sa Compagnie, en expliquant son esprit et son but :

— « La Compagnie de Jésus, dit-il, s'appelle de la sorte, non par aucune présomption, ni pour se préférer à aucun autre ordre religieux, mais pour mieux faire sentir à ses sujets quelles sont leurs obligations, combattant sous un chef qui est la sainteté même. La règle unique et comme le mot de guerre de cette Compagnie, est : *La plus grande gloire de Dieu*, qu'elle tâche d'avancer par tous les moyens les plus recommandés dans l'Évangile et les plus autorisés par l'exemple même du Sauveur. Tous les règlements de discipline établis dans cette Compagnie pour y garder quelque uniformité, cèdent à cette première règle qui renferme toutes les autres et qui leur donne toute leur force et tout leur mérite. Chaque jésuite, se considérant dans cet esprit comme membre d'un corps tout destiné à avancer la gloire de Dieu, commence le combat dans cette sainte milice, par le soin de se vaincre soi-même et de se dépouiller de toute sorte d'intérêt particulier, pour n'avoir point d'autre motif dans toutes ses actions que ce même motif *de la gloire de Dieu*, qui a donné la naissance à ce nouvel Institut et qui doit aussi le conserver. Par cette raison, outre les engagements de vœux communs aux autres ordres par lesquels on se dépouille entièrement de soi-même pour se revêtir de l'homme nouveau, l'on se ferme encore en celui-ci plus particulièrement l'entrée à toute sorte d'ambition, en renonçant par d'autres vœux exprès à toutes les dignités ecclésiastiques, de telle sorte qu'on ne peut plus y aspirer, ni

même les accepter sans se rendre coupable d'une infidélité horrible. La profession d'un Jésuite n'est pas de glorifier Dieu seulement par de certains moyens particuliers mais de les embrasser tous sans en espérer d'autre fruit que les récompenses de l'autre pays ; d'autre occupation, d'autre régime, d'autre habillement que celui qui peut le rendre plus utile au service d'un si grand maître, d'acquérir autant de grâce et de sainteté qu'il lui est possible avec le secours du Ciel, pour en faire part à tous les autres ; de regarder sa propre perfection comme un moyen de perfectionner le prochain ; de compter sa vie, son repos et sa réputation pour rien quand il s'agit du salut de ses frères ; de ne faire paraître au-dehors aucune mortification ni aucune austérité extraordinaires qui puissent lui acquérir l'admiration des hommes, ou leur rendre d'abord le chemin de la vertu trop terrible, mais pratiquer en particulier toutes celles qui peuvent le détacher davantage des créatures et de s'unir au Créateur ; et enfin, d'être une victime publique qui ne soit à aucun autre usage sur la terre que pour y être consommé pour la gloire de Dieu et pour le salut des hommes. Quant à moi, la miséricorde de Notre Seigneur a déjà commencé à me récompenser si libéralement de l'offrande de moi-même que je lui ai faite en me donnant à lui dans cette Compagnie ; que j'en ai reçu des grâces très particulières, que j'ai toujours vécu depuis avec beaucoup de joie et de satisfaction, et qu'il n'y a aucun moment de ma vie où je ne me crois obligé de rendre des grâces infinies et de donner mille vies, si je les avais, en reconnaissance d'un tel bienfait. »

L'empereur, déjà touché de ce discours, ne voulut pas néanmoins se rendre si tôt aux raisons du P. François.

— « On ne peut, répliqua-t-il, avoir plus de joie que j'en ai de savoir de vous-même tout ce qui regarde votre personne et l'état de vie que vous avez embrassé; car je ne puis vous dissimuler que je fus fort surpris de votre résolution, lorsque vous me la mandâtes à Augsbourg, parce qu'il me semblait qu'un homme aussi prudent et aussi sage que vous l'êtes, devait, dans un choix de cette conséquence, préférer les ordres anciens dont la sainteté est éprouvée par une expérience de plusieurs siècles, à une religion nouvelle qui n'est pas encore fort approuvée et dont on parle diversement dans le monde. »

— « Seigneur, répliqua le Père, il n'y a point de religion si ancienne, ni si approuvée, qui n'ait été quelque temps nouvelle et inconnue, et ce temps n'a pas toujours été le pire, puisque nous voyons que la plupart des ordres religieux n'ont jamais été plus florissants que dans leurs commencements, et qu'il n'y a jamais eu plus de ferveur ni un plus grand nombre de saints admirables dans l'Église, que durant les premiers siècles. Quoique l'antiquité des religions doive leur donner du crédit et de l'autorité, il n'est pas juste de rejeter toutes les autres dont il faut considérer la valeur dans elles-mêmes, surtout si elles ont l'approbation de l'Église qui vaut bien celle de l'antiquité seule. Je sais bien qu'on parle différemment de notre Compagnie, comme le dit Votre Majesté, et qu'il y a assez de gens dans le monde qui, par ignorance, ou peut-être par quelque emportement de passion, nous imputent non seulement des choses fausses, mais encore si mal inventées qu'il est étonnant que ces personnes d'esprit puissent y trouver la moindre vraisemblance. Mais il me semble que

vivant dans cette même Compagnie, nous en devons plutôt être crus que ceux qui ne la regardent que de loin et qui décrient ce qu'ils ne connaissent pas. Pour moi qui suis obligé, par tant de raisons, de ne dire en présence de Votre Majesté que la vérité toute pure, j'ose bien lui protester que si j'avais appris la moindre chose qu'on pût reprocher à cette Compagnie ou qui fût indigne d'une religion sainte et parfaite, je n'y serais jamais entré, et qu'encore maintenant si je m'apercevais de rien de pareil, j'en sortirais aussitôt. Car, quelque misérables que puissent être les avantages que j'ai quittés, il ne serait pas raisonnable que j'eusse renoncé au peu de bien et d'estime que j'avais dans le monde et que je pouvais me conserver en bonne et sûre conscience pour entrer dans un ordre où Notre Seigneur ne serait pas bien servi et glorifié. »

— « Je le crois, dit l'empereur car j'ai assez éprouvé combien il était sûr de se fier à votre parole et il n'y a pas d'apparence que vous voulussiez commencer en une occasion de cette conséquence à me manquer de sincérité. »

Cette nouvelle conviction irrita violemment l'empereur contre ceux qui l'avaient trompé :

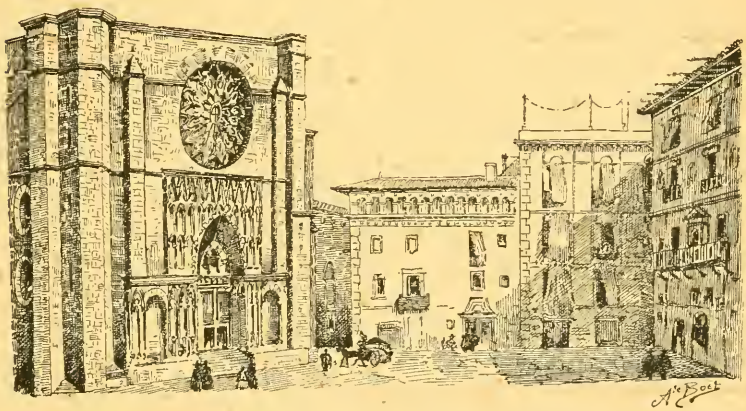
— « Est-il bien possible, s'écria-t-il, que l'on ait osé me mentir ainsi ! »

Puis, repris tout à coup d'une dernière défiance, il ajouta :

— « Mais, mon Père, que répondrez-vous à ce qu'on dit, qu'il n'y a que de jeunes gens dans votre Compagnie et que l'on n'y voit point de cheveux blancs ? »

— « Seigneur, lui repartit le P. François en souriant, si la mère est jeune, comment votre Majesté veut-elle qu'elle

ait des enfants déjà vieux ? Si c'est un défaut, le temps y remédiera bientôt et ceux qui sont jeunes maintenant ne manqueront pas de cheveux blancs dans vingt ans. Mais encore ne sommes-nous pas tous aussi jeunes qu'on le dit. J'ai quarante-six ans que je suis bien honteux de n'avoir pas mieux employés que je n'ai fait : Dieu envoie aussi quelquefois d'autres meilleurs sujets que moi à notre Compagnie, qui ont des cheveux blancs, et sans aller plus loin,



BARCELONE. — ÉGLISE DE SANTA-MARIA DEL PI

j'ai ici avec moi un bon Père d'une doctrine et d'une vertu rares, que nous reçûmes pour être novice à l'âge de soixante ans. »

Le P. François parlait du P. Bustamance qu'il avait, par une heureuse inspiration, emmené avec lui d'Alcala. L'empereur demanda à voir ce Père, le reconnut aussitôt, et l'entretint de diverses missions de très haute importance dont il avait été chargé, du temps où il était secrétaire du cardinal de Tavora. Enfin, l'entretien se termina ; le

P. François avait gagné sa cause plus complètement qu'il n'aurait osé l'espérer. L'empereur l'assura « qu'il demeurait très persuadé de tout ce qu'il lui avait dit, et qu'autant tous les faux rapports qu'on lui avait faits, lui avaient rendu sa Compagnie suspecte, autant était-il alors pleinement satisfait et édifié de la vertu et du bon ordre qu'il y reconnaissait et qu'il en donnerait dorénavant des marques et la favoriserait en toutes rencontres, non seulement à cause de la considération qu'il avait pour lui, mais aussi pour s'acquitter du devoir de sa conscience et pour plaire à Notre Seigneur. »

Le P. François, passa encore deux journées à Saint-Just pendant lesquelles il fut traité en ami par l'empereur qui le consulta sur plusieurs scrupules et lui donna à juger un curieux cas de conscience. Sans François de Borgia, nous aurions les Mémoires de Charles-Quint comme nous avons les Commentaires de César et le Mémorial de Sainte-Hélène. L'empereur, en effet, avoua au Père qu'il avait travaillé à l'histoire de sa vie pour la défendre des inexactitudes ou de la partialité des écrivains ; il lui demanda si, en se livrant à ce travail, il ne péchait point contre l'humilité. Le P. François, lui répondit que cette œuvre n'était point mauvaise, sans doute, en elle-même, mais qu'elle était inutile ; qu'on ne le croirait pas dans sa propre cause et qu'il donnerait d'autant plus d'importance aux calomnies qu'il s'efforcerait davantage de les réfuter ; il lui représenta enfin, qu'il convenait peu à la majesté d'un grand prince de chicaner, pour ainsi dire, avec la postérité qui saurait bien l'honorer comme il le méritait.

Quoique nous ne puissions nous défendre d'un regret de

curiosité en songeant à l'intérêt historique et surtout psychologique qu'auraient présenté les Mémoires de Charles-Quint, il faut avouer que la réponse du P. François était sage, et qu'il avait bien le sentiment de la dignité impériale : Charles-Quint, ergotant et discutant avec des pamphlétaires, eût paru se défier de lui-même et douter de sa gloire. Un empereur qui ne veut pas déchoir, ne peut laisser, après la mort, qu'un testament et une épitaphe.

Charles-Quint, voulut encore avoir l'avis du P. François sur les affaires d'État. Il fallut même, pour lui donner satisfaction, que le Père écrivît ses conseils. Quelques historiens affirment qu'il les approuva si bien qu'il les fit adresser à Philippe II, en lui mandant qu'il devait les considérer comme son propre testament politique.

Lorsqu'on sut, en Espagne, comment l'empereur avait reçu le P. François, on cessa tout à coup d'accuser la Compagnie de Jésus. La réaction fut encore accentuée par l'avènement à la présidence du Conseil royal de Castille de don Juan de Vega, ancien vice-roi de Navarre, ambassadeur à Rome et vice-roi de Sicile. Charles-Quint avait recommandé à son fils don Juan de Vega qui jouissait de la plus grande réputation de vertu et d'habileté. Il était ami personnel du P. François et grand partisan des Jésuites. Aussitôt, la situation de ces religieux se modifia totalement. Ils furent aussi flattés et caressés qu'ils avaient été poursuivis et persécutés ; la foule des courtisans qui changent d'avis chaque fois que le changement doit leur être utile, ne manqua pas cette occasion.

Le P. François ne put pas jouir longtemps de ce retour de fortune. Jean III, roi de Portugal, qui avait été le pre

mier et le plus actif protecteur de la Compagnie de Jésus, et qui avait soutenu de tout son pouvoir toutes les entreprises de saint François Xavier, mourut à Lisbonne à la fin de l'année 1557. Le Père écrivit aussitôt à la reine Catherine, sœur de Charles-Quint, qui était extrêmement affligée de la mort de son mari. Le P. François avait, envers la famille royale de Portugal, la plus grande reconnaissance ; aussi, quand Charles-Quint le manda de nouveau à Saint-Just, et le chargea de porter ses condoléances à la reine Catherine, son déplaisir d'avoir encore à se mêler d'affaires temporelles, fut-il adouci par l'espoir d'être utile à la reine. Il fut chargé en même temps de traiter d'importantes affaires politiques dont le secret n'a pas été pénétré.

Le P. François se mit en route aussitôt avec l'intention de visiter, en passant, les maisons de son ordre établies en Portugal ; mais le voyage était très pénible, pendant les plus grandes chaleurs de l'été, et le P. François, tomba malade en arrivant à Evora. Le cardinal infant, don Henri, fit exposer le Saint-Sacrement et réciter des prières publiques. Le mal empirait cependant, et les médecins déclarèrent que le P. François était perdu. Les Jésuites de son collège d'Evora le pleuraient déjà comme mort; mais le saint, ému de leur douleur, les appela auprès de son lit, et leur dit :

— « A quoi servent toutes ces larmes? M'empêcheraient-elles de mourir, si Dieu avait résolu de me délivrer de cet exil? Mais, hélas! ma journée n'est pas encore achevée ; il me reste encore beaucoup de chemin à faire, et beaucoup de travaux à souffrir. Je ne suis pas encore un fruit mûr pour le ciel, ni digne d'être présenté aux yeux du Roi sou-

verain, et je vous assure, qu'avec l'aide de Dieu, nous partirons dans quatre jours pour Lisbonne. »

Le premier médecin du roi, qui était venu de Lisbonne, entendit ce propos et crut que le saint délirait; pourtant, une amélioration sensible se remarqua bientôt dans l'état du malade qui put partir pour Lisbonne le jour même qu'il avait fixé. Un autre danger l'y attendait. Pendant la traversée du Tage, il y eut une telle tempête que de grands vaisseaux firent naufragé dans le fleuve même; le P. François, qui était monté sur une petite barque, aborda heureusement au port.

La reine avait préparé, pour le recevoir, un appartement dans le palais de Xobregas, situé sur le bord du Tage, à une lieue de Lisbonne, dans un endroit très agréable et très sain.

Le P. François, ne put supporter longtemps le luxe royal de cette demeure; il y logea quelques jours, puis déclara aux officiers que la reine avait chargés de veiller sur lui, qu'il s'en irait coucher le soir même dans la maison professe de son ordre. Il était tard, le temps était mauvais, la ville était loin; on le supplia de passer encore une nuit à Xobregas; le saint ne voulut rien entendre et partit sur-le-champ. Or, cette nuit là même, il s'éleva une si furieuse tempête, que les vaisseaux des Indes, qui étaient amarrés devant le palais, se brisèrent les uns les autres en se choquant violemment; l'aile du palais, dans laquelle le P. François avait couché les jours précédents, s'écroula : son humilité l'avait sauvé de la mort.

Il ne resta que peu de temps à Lisbonne, malgré le désir de la reine que sa présence consolait. Il lui donna les plus

sages conseils pour l'éducation de son petit-fils, le jeune roi don Sébastien, qui n'avait encore que quatre ans, et, tout en visitant sur sa route les maisons de son ordre, il retourna à Saint-Just, où il rendit compte à l'empereur de sa mission. De Saint-Just, il revint à Valladolid, et, sans se reposer, partit de nouveau pour visiter les principales maisons de son Ordre en Castille et laisser ses instructions avant son départ pour Rome. La paix était conclue entre le pape et le roi Philippe II; les persécutions semblaient apaisées; tout le monde voulait être l'ami d'un ordre qui jouissait de l'estime de Charles-Quint et de la faveur du premier ministre, don Juan de Vega.

Le P. François était sur le point de partir quand il tomba malade d'un accès de goutte qui l'obligea de s'aliter : et cette maladie lui fut une bénédiction car bientôt sa présence en Espagne allait encore être nécessaire.

Les hérétiques, repoussés de Séville par les efforts des Jésuites que le P. François avait envoyés les y combattre, recommencèrent leur propagande à Valladolid, et comme ils savaient bien qu'ils y rencontreraient les mêmes adversaires, ils essayèrent de les désarmer d'avance, en les accusant eux-mêmes d'hérésie. Ils suivirent la maxime que devait plus tard formuler Voltaire :

— « Mentez, mentez toujours; il en reste quelque chose. »

Il resta beaucoup de leurs mensonges dans l'esprit du peuple : en peu de temps, on apprit avec stupéfaction que les Jésuites étaient les véritables auteurs de toutes les hérésies du siècle; on ajoutait que leur hypocrisie avait été enfin découverte, que la plupart des Pères de cet Ordre

s'étaient enfuis, que quelques-uns avaient déjà été exécutés et que le P. François lui-même, était dans les prisons de l'Inquisition : on ne différait son supplice que par considération pour son passé et pour sa famille.

On racontait tout ce roman avec tant de détails, que même les gens de bon sens et de bonne foi ne pouvaient se défendre de quelques doutes. Bientôt, cependant, on connut la vérité : don Ferdinand de Valdez, archevêque de Séville et grand inquisiteur, déclara que les Pères Jésuites avaient toujours gardé l'intégrité de la foi, et, pour détruire complètement l'effet de ces calomnies, il voulut que le P. François l'assistât dans les fonctions de sa charge ; il le nomma donc consulteur de l'Inquisition et ordonna aux inquisiteurs de ne prendre aucune décision sans la lui soumettre. Enfin, il décida qu'à Valladolid, pendant toute cette année 1559, les Pères Jésuites seraient les seuls prédicateurs autorisés à monter en chaire, sans permission spéciale parce que, disait-il, il n'y avait jamais eu contre eux le moindre soupçon d'hérésie.

François de Borgia accepta avec peine les fonctions dont le chargea le grand Inquisiteur. Il estimait sans doute et respectait profondément l'autorité de l'Inquisition, mais personnellement, il préférait employer la douceur et la persuasion. Cependant, les hérétiques, alors même qu'il arrêtait souvent les sévérités des inquisiteurs, lui attribuaient les conseils les plus rigoureux. En quelques mois, les calomniateurs se contredisaient. On l'avait accusé d'hérésie, on l'accusait de fanatisme et de cruauté ; on avait dit qu'il allait être brûlé, on disait qu'il faisait brûler les autres. Mais cette nouvelle calomnie n'eut point de succès, et ne fit

aucun tort au P. François, que tous les honnêtes gens vénéraient malgré les déclamations des hérétiques.

Cette vénération s'accrut encore après une dernière visite que le P. François fit à l'empereur Charles-Quint. Cette fois, le séjour de François à Saint-Just ne fut troublé par aucun souci temporel. L'empereur qui sentait l'approche de la mort et le voisinage de Dieu, ne se souvenait plus de ce qu'il avait été, de ce qu'il avait fait et ne parlait plus d'écrire l'histoire de sa vie. Charles-Quint, n'était plus qu'un chrétien qui craint et qui espère, en l'attente du jugement : François avait calmé ses scrupules et l'avait quitté plein de confiance en la miséricorde de Dieu.

Le P. François, était à peine de retour à Valladolid, lorsqu'on lui annonça que l'empereur venait d'expirer, à Saint-Just, après avoir regardé la mort en face et essayé son cercueil. Le P. François fut attristé de n'avoir pu assister Charles-Quint à sa dernière heure; il voulut au moins, lui rendre un dernier devoir, en prononçant son oraison funèbre, devant toute la cour. François de Borgia, qui n'avait jamais flatté son maître, le loua en toute vérité. Il prit pour texte les paroles de David :

— « Je me suis enfui et me suis éloigné pour me retirer dans la solitude. »

Il rappelait ainsi, la plus grande victoire qu'avait remportée l'empereur défunt, cette victoire intérieure par laquelle il avait triomphé de lui-même, en se délivrant de l'empire pour conquérir la paix chrétienne de ses dernières années. Il dit comment cette victoire avait été préparée longuement par la vie de l'empereur, et quels sentiments

religieux animaient ce grand prince. Il citait ses souvenirs personnels et l'auditoire fut surtout ému de ce qu'il affirma, comme le tenant de la bouche même de Charles-Quint, que ce prince, depuis sa vingt-et-unième année, n'avait pas passé un seul jour sans s'exercer quelques instants à la méditation. Après avoir révélé ainsi la vie intérieure de Charles-Quint, il raconta la mort toute chrétienne de ce prince qui avait voulu expirer les yeux fixés sur le même

BARCELONE. — LA CASA DE GRALLA

crucifix qui avait reçu le dernier baiser de l'impératrice Isabelle.

Le P. François, fut un des exécuteurs testamentaires désignés par les dernières volontés de Charles-Quint. C'était un grand honneur et aussi une grande charge qui rejetait encore le P. François, au milieu des embarras du monde. Il chercha à s'excuser; des lettres de la princesse Jeanne au P. Lainez témoignent de ces résistances qui furent vaincues par un ordre formel du supérieur général.

Cette même année, 1558, le président du Conseil de Castille, don Juan de Vega, mourut entre les bras du P. François. La Compagnie perdait en lui un grand et puissant protecteur. Après la mort de Charles-Quint et celle de don Juan de Vega, elle se trouvait de nouveau exposée aux persécutions de ses ennemis. Nous verrons qu'ils ne les lui épargnèrent pas.

CHAPITRE XII

La Compagnie de Jésus en Espagne et en Portugal sous le gouvernement de saint François de Borgia. — Son développement, ses luttes et ses progrès. — Nouveau voyage de saint François en Portugal. — Le collège d'Évora. — L'Université de Coïmbre. — Saint Barthélemi des Martyrs, archevêque de Braga. — Saint François de Borgia à Porto. — La persécution contre lui en Espagne. — Il est accusé d'hérésie et de haute trahison. — Sa lettre à Philippe II. — Son départ pour Rome. — Il devient vicaire général de la Compagnie de Jésus pendant l'absence du P. Lainez, supérieur général. — Saint François de Borgia et saint Charles Borromée. — Mort du P. Lainez.

Le P. François de Borgia passa en Espagne les premiers mois de l'année 1559. Il continuait à visiter les maisons de son Ordre et en fondait de nouvelles; il en établit ainsi près de Burgos, à Madrid, à Lucrone, à Bazin, à Ségovie, à Monteille et enfin à Tolède.

Il désirait depuis longtemps cette maison de Tolède, mais jusque-là il n'avait pu l'établir à cause de l'opposition de l'archevêque, le cardinal Jean Silicée, qui avait succédé à don Juan de Tavora, l'ancien ministre de Charles-Quint. Don Juan Silicée avait été le précepteur de Philippe II et le marquis de Lombay l'avait autrefois connu à la Cour où il l'avait eu pour son ami. Le duc de Gandie perdit cet ami en

entrant dans la Compagnie de Jésus : le P. François et ses religieux ne purent jamais vaincre l'aversion qu'ils inspiraient à l'archevêque de Tolède, qui s'obstina, en toute occasion, à persécuter la Compagnie de Jésus. On dit cependant qu'à son lit de mort, il se repentit de ce péché contre la charité et qu'il exprima son désir de réparer le mal qu'il avait fait. Son vœu fut exaucé par son successeur, don Barthélemy Carranza, de l'Ordre de Saint-Dominique, qui devint archevêque de Tolède en 1558, peu de temps avant la mort de Charles-Quint. En se rendant à son diocèse, il avait passé par Saint-Just pour visiter l'empereur qu'il avait trouvé mourant et à qui il avait administré les derniers sacrements.

Don Barthélemy Carranza, aussitôt installé à Tolède, y appela les Pères Jésuites et leur donna une maison de missionnaires et un collége.

La Compagnie de Jésus se développait admirablement en Espagne sous l'habile et sainte direction de François de Borgia. Les novices arrivaient en grand nombre ; dans la seule année 1558, et pour la seule Université d'Alcala, il y en eut trente-quatre, parmi lesquels on comptait le recteur et d'éminents professeurs de théologie et de philosophie. L'un des plus illustres fut le P. François Tolet que nous retrouverons prédicateur ordinaire du Pape saint Pie V.

Il fallait bien de nouvelles recrues pour tant d'œuvres nouvelles que fondait saint François ; la princesse Jeanne lui demandait des aumôniers pour les troupes d'Afrique qui faisaient une expédition contre Oran ; don Pedro Guerrero, archevêque de Grenade, confiait aux Jésuites la mis-

sion permanente qu'il établissait à Albaézin, ville entièrement peuplée des Maures qui avaient dû s'y retirer après la prise de Grenade, et qui, secrètement, restaient musulmans ; les Jésuites, au milieu de toutes sortes de périls et de difficultés, finirent par les convertir.

D'autres Jésuites allèrent, dans le diocèse d'Oviedo, évangéliser les montagnards des Asturies, qui vivaient, pour ainsi dire, à l'état sauvage et dont l'ignorance était extrême. Don Christoval de Projas de Sandoval, évêque d'Oviedo, et plus tard archevêque de Séville, les avait appelés pour cette rude tâche, et la princesse Jeanne, régente d'Espagne, les avait beaucoup encouragés dans leur mission.

A la fin de l'année 1559, le P. François entreprit un nouveau voyage en Portugal pour y visiter les maisons de son Ordre. Il s'arrêta cette fois encore à Évora, où il tomba malade. Sa maladie ne fut pas aussi dangereuse que celle de l'année précédente, mais elle laissa de plus longues suites ; depuis lors, le P. François, très affaibli, souffrit d'accès de fièvre périodiques et de violentes douleurs. La reine et le cardinal don Henri, quand le Père entra en convalescence, lui envoyèrent des litières, mais il refusa ce secours et continua sa route à pied, comme il convenait, disait-il, à un religieux qui est en pèlerinage sur la terre. Il arriva à Lisbonne, au mois de décembre 1559, et y fut reçu avec une grande joie.

La Cour de Lisbonne était restée, comme au temps de Jean III, une Cour très chrétienne et très pieuse : la reine et les dames du palais vivaient sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus, et l'un de ces Pères etait aussi précepteur du jeune roi Sébastien. Le P. François accrut

encore la ferveur de cette Cour et partagea son temps entre les personnes royales et les Jésuites de la maison de Lisbonne. Cette maison était, en quelque sorte, le port d'attache de tous les missionnaires qui évangélisaient l'immense Empire des Portugais dans les Indes et en Amérique. C'était de là qu'était parti saint François Xavier, et sa mémoire était encore toute vivante au milieu de ses frères. François de Borgia enviait le bonheur des missionnaires, s'animait au récit de leurs travaux, et s'humiliait profondément de n'être point assez bon, disait-il, pour mériter que Dieu lui permît de les suivre.

Après quelques mois de séjour à Lisbonne, le P. François retourna à Évora, auprès du cardinal don Henri, qui venait de fonder une Université et voulait la confier aux Pères Jésuites. Saint François organisa entièrement cet établissement et assista avec le cardinal à l'ouverture des cours; le cardinal fut très heureux de la manière dont ils étaient professés, et déclara que cette seule joie le récompensait au centuple de toute la dépense qu'il avait dû faire; il ajouta aussitôt à ses autres dons celui d'un fonds suffisant pour l'entretien de soixante jeunes gens qui se destineraient à l'état ecclésiastique.

Le P. François continuait à souffrir cruellement des suites de sa dernière maladie; ces douleurs ne l'empêchèrent pas cependant de prêcher le Carême dans la cathédrale. On était obligé de le porter en chaire; il commençait son discours d'une voix faible, mais il se ranimait soudainement, se transfigurait et recouvrait toutes ses forces. Chacun de ses sermons était une sorte de miracle, une victoire extraordinaire de la grâce sur la nature.

Sous l'influence du P. François et de ses religieux, le Portugal se couvrait d'universités et de collèges. Cette année, le saint alla, pour la première fois, visiter la grande Université de Coïmbre qui avait été fondée par Jean III et confiée à la direction des Jésuites. Cette fondation avait été l'occasion d'une lutte de générosité remarquable : le roi avait d'abord donné aux Jésuites 100,000 écus pour cette fondation ; leur supérieur, voyant qu'une si grande somme ne lui était pas nécessaire, rendit au roi 80,000 écus en lui disant que 20,000 suffisaient amplement ; mais, en ce moment, les musulmans vinrent, à l'improviste, assiéger Ceuta en Afrique ; le roi fut obligé de faire de grandes dépenses pour couvrir les frais de la guerre ; le Supérieur du collège de Coïmbre alla le trouver et, lui rendant cette somme de 20,000 écus qu'il avait gardée, lui dit « qu'il ne croyait pas, dans un besoin aussi pressant que l'était celui de la religion et de l'État, pouvoir frustrer le public de ce secours, quelque peu considérable qu'il fût, et qu'il suppliait Sa Majesté d'agréer qu'il lui rendît aussi cette somme. »

Le roi, admirant ce désintéressement, répondit « qu'il voulait bien recevoir de lui ce secours dans un temps où l'argent comptant était si nécessaire, mais qu'il saurait reconnaître dans la suite une vertu si rare. »

Jean III tint royalement sa parole : après la paix, il fonda un collège beaucoup plus beau que les Pères n'auraient osé le désirer. Quelque temps après, en 1555, comme quelques professeurs, entre autres Buchanan, avaient professé des propositions hérétiques, le roi voulut assurer l'orthodoxie de l'enseignement et confia tous les cours de l'Université

aux Jésuites. Ce changement se fit d'ailleurs avec beaucoup de douceur et des pensions furent servies aux professeurs privés de leurs chaires.

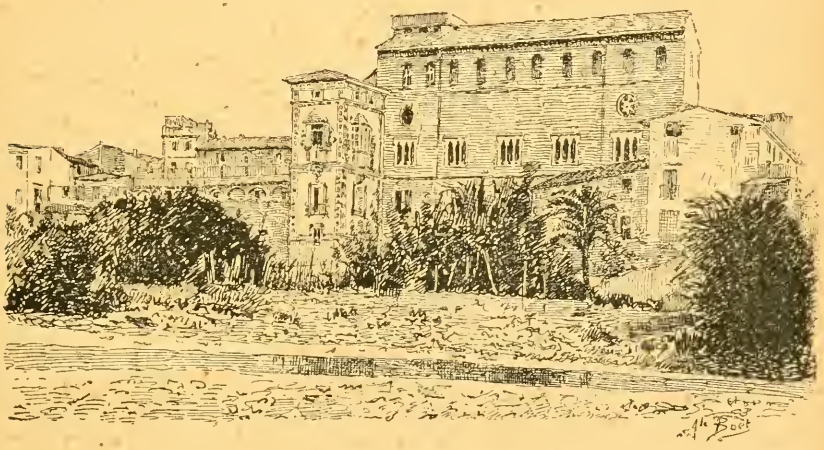
Quand le P. François de Borgia visita cette Université, elle était en pleine prospérité sous la direction du P. Suarez. Il n'y resta pas longtemps : il était appelé à Braga par l'archevêque Saint Barthélemy des Martyrs, de l'Ordre de Saint-Dominique. Ce saint, qui avait été à Évora précepteur d'un fils de l'infant don Luis, y avait connu des Jésuites et avait appris à les estimer. Lorsque son supérieur, le P. don Louis de Grenade, lui eut expressément ordonné d'accepter l'archevêché de Braga, il écrivit au P. Lainez, déjà général des Jésuites :

« Ayant conçu, depuis longtemps, une affection et une vénération toute particulière pour sa Compagnie, qu'il considérait comme un secours envoyé du Ciel pour réparer les ruines de ces temps misérables, il ne s'était pas vu sitôt dans la fâcheuse nécessité de se rendre au pesant fardeau qu'on venait de lui mettre sur la tête, qu'il avait cru en même temps être obligé d'avoir recours aux Pères de cet Ordre si plein de zèle et de capacité, pour en faire ses premiers coadjuteurs dans l'ouvrage du Seigneur et les principaux instruments de la gloire divine dans un pays qui avait un extrême besoin de leur charité. »

Il demandait enfin au P. Lainez de lui donner quelques Jésuites pour les employer comme missionnaires dans son diocèse en attendant qu'il eût établi un collège dans sa ville archiépiscopale. Le P. Lainez lui envoya trois religieux parmi lesquels le P. Gonzalès de Silveira, qui fut plus tard martyrisé dans les Indes. Ces missionnaires précédèrent à

Braga don Barthélemy qui restait à Lisbonne pour y être sacré. Quand l'archevêque fut installé, deux Pères Jésuites firent avec lui la visite de son diocèse ; l'un de ces religieux était le P. Ignace d'Azevedo, l'un des plus grands apôtres du Brésil.

Ce fut le même qui devint supérieur du collège de Braga que le P. François de Borgia fonda avec le secours du saint archevêque.



GANDIE. — ANCIEN PALAIS DES BORGIA *(état actuel)*

Le P. François, après avoir terminé cet heureux établissement, se sentit si fatigué, si accablé d'infirmités, et si las de porter le poids des affaires séculières dont on le chargeait de toutes parts, à cause de la faveur dont il jouissait auprès de la princesse Jeanne et de la reine de Portugal, qu'il songea enfin à se retirer, au moins pour quelque temps. Il espérait trouver ce calme et ce repos sur la frontière de la Galice, à l'abbaye de Saint-Félix, qui dépendait de l'Univer-

sité de Coïmbre, et en quittant Braga, il se dirigea vers cette abbaye. Mais il devait passer par Porto, où il alla loger à l'hôpital; à peine y était-il entré qu'il y reçut la visite de l'évêque, don Rodriguez Pinhero, accompagné d'une députation des principaux habitants. Ces habitants s'étaient toujours opposés à l'établissement dans leur ville d'une maison de Jésuites ; aussi ne venaient-ils que par curiosité ; mais la vue et les paroles du Saint les touchèrent si profondément qu'ils le supplièrent d'eux-mêmes de s'arrêter et de fonder cette maison.

Le P. François se rendit à leurs prières et résolut de se fixer à Porto pour y vivre dans la retraite. Il écrivit alors au P. Lainez « que sa plus grande passion était de vivre dans la retraite d'une maison pauvre, qu'il en trouvait une selon ses souhaits, dépourvue de toutes choses; qu'il y en avait à la vérité d'aussi pauvres à Rome et à Lisbonne, qui n'avaient non plus que celle-ci aucun revenu, mais qu'il ne pourrait, à cause de la Cour qui y était, y éviter l'embarras des affaires comme dans celle-ci, et qu'enfin il lui demandait instamment la permission de se faire là un lieu de repos où il pût vider son esprit et son cœur de toutes sortes de soins humains et ne penser qu'à se disposer à paraître devant le jugement de Dieu, dont ses infirmités semblaient le rendre très proche. »

Le P. Lainez lui répondit qu'il pouvait faire comme il le désirait, et lui promit de le décharger bientôt du gouvernement des maisons d'Espagne et de Portugal. Le Saint prit avec joie la direction de la maison professe de Porto qui fut bientôt changée en collège, grâce à la générosité de l'évêque. A Porto, le P. François sembla rajeunir; il reprit toutes

ses forces et parut guéri de toutes ses infirmités. Il prêchait presque tous les jours avant de distribuer la sainte communion aux fidèles, qui venaient en foule assister à sa messe ; ces prédications produisirent des effets admirables ; François de Borgia s'exprimait alors avec une éloquence surnaturelle.

Une de ses exhortations est restée célèbre ; il y eut, en 1560, une éclipse totale : on put voir les étoiles en plein midi. Le peuple de Porto, fort ignorant de l'astronomie, crut que la fin du monde arrivait, et se précipita dans l'église des Jésuites ; le P. François était à l'autel ; il continua sa messe et, comme de coutume, après la communion, se tourna vers les assistants ; il expliqua d'abord la cause naturelle de l'éclipse qui effrayait tant le peuple ; puis, s'emparant de ce sujet, il dit « qu'il y avait des éclipses bien plus dangereuses et qui devaient donner aux hommes beaucoup plus de frayeur et de confusion qu'on n'y perdait pas seulement de vue ce soleil corporel par l'opposition d'un autre corps, mais qu'on y perdait par le péché la présence du Soleil de justice qui a créé l'autre, et dont la lumière et les influences nous sont infiniment plus nécessaires que celle du soleil qui éclaire nos yeux. » Il décrivit enfin les effets du péché mortel qui cause ces terribles éclipses.

Le P. François, à Porto, recommençait sa vie d'Ognate ; il reprenait sa clochette et s'en allait par les rues rassembler les enfants et les gens du peuple auxquels il enseignait le catéchisme : c'était ainsi qu'il se délassait de ses grands travaux des dernières années.

Mais ce loisir ne fut pas de longue durée. François de Borgia, du temps où il était encore duc de Gandie, avait

publié quelques petits ouvrages de piété qui avaient eu un très grand succès. Les libraires en vendaient beaucoup, mais comme la police espagnole réglait le prix des livres d'après le nombre des feuilles, ils se désolaient de la brièveté et du petit volume des ouvrages. L'un d'eux imagina, pour les grossir, d'y joindre onze opuscules de différents auteurs et de vendre le tout sous le titre d'*Œuvres du duc de Gandie*.

Dans ces opuscules, ajoutés à ceux du duc de Gandie, il y avait quelques passages d'une orthodoxie douteuse, et comme la crainte de l'hérésie rendait alors les esprits soupçonneux, on déféra l'ouvrage à l'Inquisition qui le condamna et l'inscrivit sous le titre que lui avait donné le libraire, dans une nouvelle liste de livres suspects.

Quoiqu'il lui eût été très facile de le faire, le Saint refusa de se justifier ; il ne voulait pas, disait-il affaiblir, aux yeux du peuple, l'autorité des inquisiteurs nécessaire, en ce temps-là, à la défense de la foi.

Mais son silence fut mal interprété. Des courtisans, qui avaient souffert avec jalousie sa faveur à la cour pendant la régence de la princesse Jeanne, voulaient le perdre dans l'esprit de Philippe II ; ils répandaient les bruits les plus injurieux, prétendaient que son voyage en Portugal était une fuite, qu'il était en relations, depuis de longues années, avec des hérétiques, qu'il avait été leur complice alors même qu'il était consulteur de l'Inquisition, et que l'on devait attribuer sa modération à un pacte qu'il avait conclu avec eux ; enfin l'on répétait partout qu'il était l'ami de l'archevêque de Tolède, don Barthélemy Carranza, emprisonné par ordre de l'Inquisition, et qu'il le soutenait de ses conseils. Ce dernier fait était exact ; le P. François, persuadé de

l'innocence de l'archevêque, qui fut plus tard démontrée, l'encourageait et l'aidait de tout son pouvoir. Il continua de le défendre ainsi à Rome, où sa cause fut jugée en dernière instance par une commission de cardinaux.

Philippe II, avant son retour en Espagne, avait toujours estimé beaucoup le P. François. Nous avons vu combien il l'avait honoré aux états de Monçon, en 1547 ; il ne l'avait pas vu depuis lors, mais il connaissait tous les services que le Saint avait rendus à la princesse Jeanne durant sa régence; il revenait donc très bien disposé à son égard. Mais les calomniateurs du P. François furent assez habiles pour le lui rendre suspect. Ils flattèrent l'orgueil de Philippe II, rabaissèrent le mérite de la princesse Jeanne, attaquèrent violemment son gouvernement et, par conséquent, son principal conseiller qui avait été François de Borgia. On incriminait tous les actes du Saint, même ceux qui manifestement avaient été utiles au bien public. On parlait un jour de son imprudence, de sa maladresse, de ses excès de zèle ; un autre jour, au contraire, on insinuait qu'il avait été mou, qu'il s'était laissé séduire par des intérêts personnels, ceux de sa maison ou ceux de son ordre ; plusieurs même finirent par répandre contre lui d'atroces calomnies. A les entendre, François de Borgia était coupable tout à la fois d'hérésie et de haute trahison.

Cette persécution ne s'arrêtait pas à la seule personne du Père ; elle s'étendait à ses amis, à ses parents et à tous les Jésuites ; on les accusait de toutes les fautes qu'on lui imputait, et réciproquement on accusait le P. François de toutes celles qu'on leur imputait. On lui reprocha, comme

une sorte de crime, le mariage qu'avait contracté un de ses frères sans le consentement du roi. François de Borgia, cependant, n'avait même pas été prévenu de cet événement.

Le P. François, persécuté en Espagne, était au contraire honoré à Rome. Le P. Lainez le pressait d'y venir et voulait le nommer assistant; le cardinal de Ferrare, son cousin, désirait aussi sa présence; enfin, le pape Pie IV voulait l'envoyer au concile de Trente comme théologien du Saint-Siège. Le P. François reçut à Porto un bref du Souverain Pontife, dans lequel il lui disait « que vu le grand besoin que l'Église avait en ce temps, à Rome, de bons et de fidèles ministres, il avait cru devoir l'inviter à s'y rendre le plus tôt qu'il pourrait, parce que la sainteté de sa vie et de toutes les œuvres qu'il entreprenait pour la gloire de Dieu avait répandu de tous côtés une si douce odeur, qu'il ne pouvait douter que son ministère et ses services ne fussent très avantageux au Saint-Siège. Quant au reste, quelque grand que fût le désir qu'il avait de le voir et de se servir de lui, il ne voulait pas que ce fût au préjudice de sa santé, dont il lui recommandait d'avoir grand soin dans ce voyage. »

Le P. François répondit au Pape en lui exposant les accusations auxquelles il était en butte, à cause, disait-il, *de la sévérité louable* des inquisiteurs. Pie IV connaissait trop la sainteté du P. François pour s'arrêter à ces accusations; aussi lui répondit-il par un nouveau bref dans lequel il lui témoignait plus vivement son désir de le voir à Rome. Le P. François n'avait plus qu'à obéir.

Il fut encore retenu quelque temps par les infirmités qui le

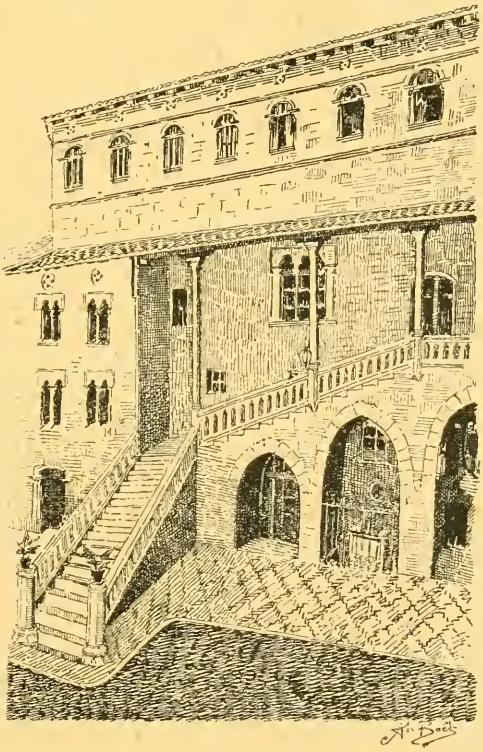
faisaient cruellement souffrir; puis, il régla toutes choses pour son départ.

Et d'abord, il écrivit à Philippe II une lettre dans laquelle il se justifiait de toutes les accusations portées contre lui. Il avait refusé jusqu'alors de se justifier; mais ses amis particuliers, le duc de Feria et don Ruy Gomez de Sylvia, prince d'Éboly, qui étaient en grande faveur auprès de Philippe II, le pressaient de leur donner enfin le moyen de le défendre, et de déclarer au moins que les accusations dont on le chargeait étaient fausses : sa parole suffisait, lui affirmaient-ils. Plusieurs Pères de la Compagnie de Jésus, que les calomnies dirigées contre le P. François atteignaient également, le prièrent aussi d'écrire au roi. Voici le résumé de sa lettre.

Le P. François écrivait à Philippe II « qu'il se reconnaissait coupable devant Dieu d'une infinité de crimes, mais n'eût jamais cru être obligé de se justifier d'aucun auprès de Sa Majesté, après les preuves qu'il avait tâché de lui donner, dans tous les temps, de son zèle et de sa fidélité. Qu'il avait négligé jusqu'alors tous les bruits qu'on avait répandus contre lui, tant à cause qu'il paraissait d'abord être le seul que cela regardait, et qu'ainsi il avait droit de renoncer à sa propre défense et à sa propre réputation, que parce qu'il avait cru s'être assuré dans le cœur royal de Sa Majesté une place qu'il ne serait pas aisé de lui faire perdre; qu'il n'entreprendrait pas de faire une longue apologie, et qu'il ne se serait pas même donné l'honneur de lui écrire sur un sujet qui lui paraissait le mériter si peu, s'il n'avait su que son silence était pris pour une confession tacite des choses qu'on lui avait imputées, et qu'il se rendait ainsi, en

quelque façon, coupable lui-même des mensonges qu'on publiait contre lui, s'il donnait lieu à tout le monde de les croire en continuant de se taire; qu'il savait certainement quels étaient les auteurs de ces calomnies, à quel dessein ils les avaient inventées et par quels ressorts ils avaient conduit cette intrigue; que ces mêmes personnes eussent pu venir à bout de leurs desseins et l'éloigner de la cour par des moyens plus faciles et plus légitimes que ceux dont elles s'étaient servies, puisqu'il avait lui-même toujours eu tant d'aversion pour cette sorte de vie depuis qu'il avait eu le bonheur d'être appelé à une autre profession plus heureuse et plus sainte, et que nul de ceux qui le connaissaient ne pouvait ignorer que jamais rien ne lui avait fait plus de peine que la nécessité où il avait été par les ordres absolus de ses supérieurs et par ceux de l'infante, de faire son séjour ordinaire à Valladolid; que cependant il n'avait pas tout à fait sujet de regretter le temps qu'il avait passé à la cour auprès de cette princesse, puisque Dieu lui avait fait la grâce d'y servir avec un zèle et une fidélité dont sa Majesté avait elle-même témoigné être pleinement satisfaite; que ses calomniateurs pourraient bien peut-être lui faire perdre le rang qu'il avait eu dans ses bonnes grâces, mais qu'ils ne lui feraient jamais perdre ce même zèle et cette même fidélité, par laquelle il avait tâché de s'en rendre digne; qu'il laissait de très bon cœur la place à ceux qui s'étaient mis le plus en peine d'y parvenir, qu'il priait sa Majesté de les y traiter favorablement, et qu'il prierait tous les jours la Majesté divine d'y bénir leur conduite de toutes sortes d'heureux succès; que pour ce qui le regardait, reconnaissant assez son inutilité à sa cour et son incapacité, il

le suppliait très humblement de trouver bon qu'il allât à Rome, où les ordres réitérés du Pape, qui daignait vouloir l'employer pour le service de l'Église, le pressait de se rendre. »



ESCALIER PRINCIPAL DE L'ANCIEN PALAIS DES BORGIA

Après avoir écrit cette lettre, le Saint s'embarqua pour l'Italie; mais le navire ne put continuer sa route à cause des vents contraires, et rentra au port le lendemain de son départ. Le P. François résolut alors, pour ne point différer plus longtemps son voyage, d'aller à Rome par terre, en

traversant l'Espagne et la France. Ses amis voulurent le détourner de ce projet; ils craignaient qu'il ne fût arrêté en Espagne et poursuivi devant les tribunaux qui auraient été composés de ses ennemis. Le Saint ne se laissa point intimider; son voyage fut heureux, il échappa à tous les périls dont il était menacé.

Philippe II avait reçu sa lettre qui ne l'avait pas convaincu. Il fut même violemment irrité du départ du P. François, et s'imagina que ce voyage avait un but politique. Le roi se défiait des desseins du pape Pie IV, et haïssait le cardinal de Ferrare, grand partisan de la France et cousin de François de Borgia. Précisément, vers ce temps-là, le cardinal fut nommé légat en France et le P. Lainez fut désigné par le Pape pour l'accompagner dans sa légation. Philippe II, persuadé qu'il se tramait quelque complot contre lui, prit en haine la Compagnie de Jésus qui fut persécutée alors dans toute l'Espagne.

Cependant, le départ du P. François eut pour effet à la cour de refroidir la rancune de certaines personnes; le Saint leur prouvait, en quittant l'Espagne, qu'elles n'avaient rien à craindre de lui, et que l'ambition qu'elles lui supposaient n'existait pas. Leur but était atteint : elles désarmaient aussitôt. Le grand inquisiteur, qui d'ailleurs s'était toujours défendu d'avoir voulu porter atteinte à la réputation du P. François, rendit une sentence par laquelle il déclarait que les œuvres du duc de Gandie « étaient exemptes de toute erreur et très propres à augmenter la piété des fidèles. »

Le Père était alors arrivé à Rome; il y entra le 7 septembre 1561, après avoir passé quelques jours à Lorette. Pie IV

lui envoya aussitôt un de ses camériers pour l'inviter à venir loger dans son palais. Le Saint refusa humblement comme il l'avait déjà fait lors de son premier séjour à Rome, et se contenta de demander au Souverain Pontife une audience particulière. Pie IV, au cours de cette audience, le loua beaucoup de tout ce qu'il avait appris de son genre de vie, et lui offrit encore une fois le chapeau de cardinal.

Le P. Lainez étant en France avec le cardinal de Ferrare, c'était le P. Salmeron qui gouvernait la Compagnie de Jésus, en qualité de vicaire général. Ce Père, qui était un théologien consommé, fut envoyé par le Pape au concile de Trente, et le P. François fut choisi pour le remplacer comme vicaire général. Le Saint, qui fuyait les charges et les dignités de son Ordre sans pouvoir les éviter, fut fort attristé de ce choix, mais les ordres du P. Lainez furent formels.

Il prit donc sa croix, comme il disait, et la porta courageusement; pendant plus de trois ans, il gouverna la Compagnie, comme si Dieu avait voulu lui faire faire une sorte d'apprentissage.

Il trouvait encore, après avoir accompli tous les devoirs de sa fonction, le temps de prêcher très souvent à Saint-Jacques, l'église des Espagnols. Les cardinaux, des ambassadeurs, des princes, des grands seigneurs de toute nation venaient l'entendre. François de Borgia prêchait en espagnol et beaucoup de ses auditeurs ne comprenaient pas cette langue; mais on répétait dans cette illustre assemblée ce que disaient, quelques années auparavant, les paysans du Guipuscoa : on voulait voir en chaire « un duc saint. »

L'influence de ce Saint se faisait sentir dans la cour pontificale. Le P. François était lié surtout avec le cardinal Borromée, qui devait être saint Charles Borromée. Le cardinal Borromée, archevêque de Milan et neveu bien-aimé du pape Pie IV, était, après le Souverain Pontife, la personne la plus importante de la cour romaine. Il fit, sous la direction du P. François de Borgia, une retraite spirituelle selon la méthode des exercices de saint Ignace, et aussitôt il voulut changer de vie, quitter Rome, résider dans son diocèse. Comme le Pape, pour le retenir, lui représentait les grands services qu'en restant à Rome il rendait à toute la chrétienté, il répondit que le Christ, au jour du jugement, ne lui demanderait point compte de l'Église universelle, puisqu'il n'était pas Souverain Pontife, mais seulement de l'Église de Milan, puisqu'il en était archevêque.

Le Pape, qui savait que les résolutions nouvelles du cardinal Borromée lui avaient été inspirées par les Jésuites, manifesta contre eux quelque mécontentement. Aussitôt tous les ennemis de la Compagnie crurent le moment favorable pour agir contre elle sur l'esprit du Pape; ils publièrent toutes sortes de libelles, et soutinrent même leurs calomnies devant une commission de cardinaux que Pie IV avait réunie pour juger cette cause. La fausseté des accusations fut bientôt démontrée. Le pape Pie IV s'indigna que l'on eût exploité son dépit et qu'on l'eût pris pour jouet d'une odieuse intrigue; il voulut que l'on fît le procès des calomniateurs qui n'échappèrent au châtiment que sur les instantes prières du P. François et du P. Lainez.

Le P. Lainez, revenu de la légation de France et du concile de Trente où il s'était arrêté, nomma le P. Fran-

çois assistant pour l'Espagne et le Portugal, et reprit lui-même le gouvernement général de la Compagnie. Ce ne fut pas pour longtemps : il mourut à Rome, le 19 février 1565, après avoir fait comprendre qu'il désirait pour successeur le P. François de Borgia; aussi celui-ci fut-il nommé vicaire général en attendant l'élection du supérieur.

Il voulut être, au plus tôt, déchargé de ses fonctions de vicaire, et il hâta de tout son pouvoir la réunion générale. Mais bien vite, il craignit que son espoir ne fût déçu : les Jésuites, qui arrivaient à Rome, se répétaient les uns aux autres la dernière recommandation du P. Lainez, et le bruit se répandait que le P. François serait certainement élu.

Cette prévision le désolait et il eut la pensée de refuser d'avance la charge de Général; il consulta même deux saints religieux, en qui il avait toute confiance, le P. Salmeron et le P. Pribadeneira. Voici ce qu'il leur dit en propres termes :

« Je vois bien, mes chers Pères, qu'il serait ridicule de s'imaginer qu'on puisse penser à moi pour m'élire Général, puisque je manque de toutes les qualités nécessaires pour cette charge, et qu'il y a tant de grands hommes et tant de saints personnages dans notre assemblée, qui sont aussi dignes d'un tel emploi que je suis éloigné de tout ce qui peut en rendre capable. Cependant, j'avoue que j'appréhende que Dieu ne permette, pour la punition de mes péchés, que ces Pères ne se trompent et ne s'aveuglent sur mon sujet, comme il a déjà permis que quelques-uns d'entre eux se soient mépris en m'élisant vicaire général. Je crains

même que quelques-uns d'entre eux se laissant encore éblouir par je ne sais quel faux éclat de la misère dont je me suis défait en quittant le monde, cela ne contribue à leur donner la pensée de me charger d'un fardeau pour lequel je reconnais devant Dieu très clairement n'avoir pas la force du corps et de la santé nécessaire, et bien moins encore celle de l'esprit et de la vertu. Vous savez l'un et l'autre quelles sont mes indispositions, et combien elles me rendent incapable du travail et de l'application que demande un emploi de cette nature; et pour moi, je vous assure, sans vouloir vous rien déguiser dans une affaire de cette conséquence, où je prétends suivre votre conseil comme la voix de Dieu même, que je suis encore plus dépourvu de tous les talents propres au gouvernement, que je ne le suis des forces et de la santé du corps. La grâce que j'ai à vous demander est que, supposant tous deux mon incapacité pour cette charge aussi grande que je vous la dis et que je la reconnais très certainement, vous ayez la bonté de me déclarer sincèrement et en véritables amis, si vous jugez que je doive ou que je puisse, selon Dieu, m'aller jeter avant l'élection, aux pieds de tous les électeurs, pour les conjurer de ne penser jamais à faire un choix si indigne d'eux, qui me serait à moi-même si préjudiciable, et qui le serait encore plus au bien de notre Compagnie et à la gloire de Dieu qu'elle tâche de procurer. »

Les deux Pères demandèrent une journée pour réfléchir et lui répondirent :

« Qu'il n'était nullement à propos qu'il témoignât craindre une chose à laquelle peut-être personne ne pensait; que le soin qu'il prendrait avant le temps de détourner son élec-

tion, pourrait en donner la pensée à ceux qui ne l'avaient jamais eue ; qu'il y aurait plus de mérite et de vertu à laisser faire l'esprit de Dieu en cette rencontre, et que, s'il venait à être élu, comme il le craignait, il aurait encore après l'élection le temps de se défendre et de représenter son incapacité par les raisons convaincantes qu'il pensait en avoir. »

Le P. François se soumit à leur conseil.

CHAPITRE XIII

Saint François de Borgia, général des Jésuites. — Son humilité. — Ses maximes sur l'exercice chrétien de l'autorité. — Ses fondations. — Le collège romain. — Le séminaire des Allemands. — Les novices. — Saint Stanislas Kostka. — Claude Acquaviva. — Le Pape S. Pie V. — Tentative pour la conversion des Juifs. — Les Jésuites pendant la peste de Rome. — Le P. Canisius en Allemagne. — Développement de la Compagnie de Jésus dans tous les pays d'Europe. — Saint François de Borgia à Lorette. — Sa retraite à Tivoli. — Ses examens de conscience.

L'assemblée générale des Pères de la Compagnie de Jésus se réunit le 2 juillet 1565 : le P. François de Borgia fut élu presque à l'unanimité.

Le P. François après la proclamation de ce résultat qu'il avait tant redouté, resta un moment sans parole, accablé de confusion et le cœur serré de douleur. Quand il eut reprit son sang-froid, il vit autour de lui une si grande joie de ce qui le rendait triste qu'il comprit l'inutilité de toutes les remontrances : il fallait, qu'en esprit de pénitence et d'humilité, il acceptât la charge qu'on lui imposait.

Il pria d'une courte et fervente prière : puis, il déclara

aux Pères assemblés « qu'il avait grande confiance dans l'avenir car ce n'était pas lui, François le Pécheur, mais bien Jésus-Christ qui prenait lui-même le gouvernement de sa Compagnie puisqu'il voulait se servir des instruments les plus faibles et les plus incapables de réussir. »

Il finit son discours en disant : « que Dieu lui avait fait la grâce de toujours souhaiter de porter une croix, mais qu'il ne lui était jamais venu à la pensée d'en désirer une aussi pesante que celle dont on venait de le charger et à laquelle il croyait ses forces si peu proportionnées. »

Les amis personnels du P. François, ceux qui connaissaient ses sentiments intimes se gardaient de le féliciter : ils ne lui faisaient, au contraire, que des compliments de condoléances, mais les Pères de la Compagnie recevaient des félicitations pour l'excellence de leur choix. Quand ils allèrent demander au Pape d'approuver l'élection, Pie IV leur dit « qu'ils n'auraient pu rien faire ni de plus utile au bien commun de toute l'Église, ni de plus avantageux à leur Compagnie, ni enfin qui lui fût à lui-même plus agréable que ce qu'ils venaient de faire, et qu'il montrerait dans toutes les occasions qu'il aurait de les protéger, combien il leur savait gré d'un si digne choix. »

Pendant tout le temps que dura encore l'assemblée, le P. François anima ses religieux de l'esprit qui l'animait lui-même et commença son gouvernement par une sorte de diffusion abondante de sa sainteté : il fut pendant son généralat le cœur de son ordre, c'était de lui que partait la chaleur et la vie pour se répandre dans le corps entier; il fit par lui-même moins d'entreprises que lorsqu'il gouvernait les maisons d'Espagne mais il dirigea habilement et

saintement toutes celles de sa Compagnie, son activité moins apparente ne s'affaiblissait pas.

Le dernier jour de l'assemblée, il remercia les Pères du concours qu'ils lui avaient prêté et leur reprocha doucement de l'avoir élu général.

— « Puisque vous m'avez chargé malgré ma faiblesse et mon incapacité, leur dit-il, du soin de tout l'ordre, c'est à vous à en répondre avec moi devant Dieu. Je vous conjure pour cela de me considérer comme une bête de charge sur laquelle vous avez mis un trop pesant fardeau qu'elle ne peut porter si vous ne l'y aidez : je vous serai toujours bien reconnaissant de vos avis, de vos conseils et même de vos réprimandes ; enfin, si vous me voyez succomber sous le faix par ma faiblesse et par le défaut des qualités nécessaires pour gouverner tant de personnes aux moindres desquelles je serais trop heureux d'obéir toute ma vie, vous devrez me décharger aussitôt pour votre propre avantage et pour celui de toute l'Église que nous servons. »

Puis, avant de les laisser partir, il voulut s'humilier devant eux et leur baisa les pieds en disant qu'il honorait ainsi les messagers de Dieu qui allaient porter l'Évangile aux nations.

Cette humilité qui surprend d'abord et semble étrange dans la personne d'un supérieur ne l'empêchait pas de commander avec fermeté, mais elle lui facilitait sa tâche et enlevait du cœur de ses inférieurs tous les germes de révolte : on n'est jamais tenté de se révolter que contre les supérieurs que l'on croit trop fiers de leur autorité mais comment faire pour résister à un supérieur qui est humble? Saint François n'eut jamais plus de douceur et de simpli-

cité que pendant son généralat : il citait souvent le mot de saint Bernard :

« Il faut commander humblement pour commander chrétiennement. »

Quand il nommait un religieux à quelque charge, il lui adressait toujours une instruction sur l'exercice de l'autorité.

— « Les sujets, disait-il, ne peuvent avoir trop d'humilité et trop de respect dans l'obéissance qu'ils rendent à Dieu, dans la personne de leur supérieur qui en tient la place, mais les supérieurs ne peuvent de leur côté user de trop de modestie, ni de trop de bonté et de condescendance, pour rendre aisé un joug qui, sans motif divin, deviendrait aussi insupportable qu'il est doux et léger dans la vue du premier de tous les supérieurs qui commande du haut du ciel pendant que les supérieurs subalternes intiment des ordres sur la terre. »

L'un des premiers actes du P. François comme général fut de désigner quelques-uns de ses religieux pour suivre, en qualité d'aumôniers, les troupes que le Pape et le roi d'Espagne envoyaient au secours des chevaliers de Malte attaqués par les Turcs; quand les secours arrivèrent, les Turcs avaient déjà levé le siège : les Jésuites firent néanmoins beaucoup de bien aux soldats et aux marins qu'ils accompagnaient.

Le P. François avait suivi de ses vœux les religieux de son ordre qui prenaient part à cette guerre sainte; quand on connut la défaite des infidèles, il fit chanter un *Te Deum* dans l'église de la maison professe et prononça un sermon. C'était la première fois qu'il reparaissait en public depuis

son élection au généralat : aussi l'assistance se composait-elle des personnages les plus distingués de Rome. Le P. François prêcha avec une sainte et belliqueuse ardeur qui transporta l'auditoire et inspira à plusieurs la résolution d'aider aux guerres saintes, en donnant de leur personne ou tout-au moins de leur fortune. L'effet de cette éloquente exhortation n'était pas encore perdu quand le pape saint Pie V demanda à la chrétienté le grand effort qui fut récompensé par la victoire de Lépante.

L'église de la maison professe des Jésuites ne suffisait plus à la foule qui se pressait aux offices et aux sermons; c'était le P. François qui l'avait fait construire, lors de son premier séjour à Rome, l'année du Jubilé. Ce fut un de ses amis, le cardinal Alexandre Farnèse qui la fit agrandir et la rendit telle qu'on la voit encore aujourd'hui.

Le P. François de Borgia devenu général des Jésuites, acheva une autre des fondations du duc de Gandie, celle du collège romain. Sous sa haute direction, ce collège commença d'acquérir son universelle renommée : les plus grands savants d'Europe venaient le visiter, et les professeurs de toutes les Universités étrangères cherchaient à prendre modèle sur les Pères qui y enseignaient. Dans la première année du généralat du P. François, Paul Manuce en suivit les cours pendant quelque temps; plus tard, il y envoya son fils, le célèbre Alde Manuce qui par reconnaissance pour ses anciens maîtres, leur dédia sa fameuse édition de Salluste.

Le P. François donnait aussi beaucoup de soins au séminaire des Allemands, également dirigé par les Pères Jésuites, et qui rendit de grandes services à l'Église en lui

fournissant les prêtres dont elle avait besoin pour arrêter en Allemagne les progrès de l'hérésie. Par le collège romain et par le séminaire des Allemands, il prenait soin des intérêts généraux de l'Église. Songeant à ceux de sa Compagnie, il voulut avoir pour elle, près de Rome, une maison de novices humble et pauvre comme celles qu'il avait fondées autrefois à Ognate et à Simanques. L'évêque de Tivoli, qui était son ami particulier, lui donna la maison et la duchesse d'Aragon la dota de revenus suffisants. Les novices y furent nombreux : parmi les premiers, on compta saint Stanislas Kostka, Claude Acquaviva, frère du duc d'Atrie et camérier secret du Pape qui le destinait aux plus hautes dignités. Claude Acquaviva, devenu général de son ordre, le gouverna sagement et saintement durant trente-quatre ans ; peu de temps après son entrée dans la maison des novices, il y fut rejoint par son neveu, Rodolphe Acquaviva, fils du duc d'Atrie, qui évangélisa plus tard la Mangolie et les Indes et mourut martyr. Au bout de quelques années, il y eut plus de cent novices dans cette nouvelle maison.

Le P. François fit pour les autres provinces de son ordre ce qu'il avait fait pour Rome : il fonda des séminaires, des collèges, des noviciats et développa toutes les idées de saint Ignace sur l'éducation de la jeunesse. Saint Ignace avait fondé la Compagnie de Jésus, l'avait animée de son esprit et l'avait fait vivre de sa vie. Le P. Lainez, pendant une période difficile et au milieu de grandes persécutions, avait maintenu l'œuvre de saint Ignace ; saint François de Borgia allait donner à cette Compagnie sa forme et sa constitution définitives. Il érigeait en lois et en règles de

discipline les principes de ses prédécesseurs. Après saint Ignace, le P. Lainez et saint François la Société de Jésus devait être inébranlablement fondée sur la sainteté et le génie de ces trois grands hommes.

Le pape Pie IV protégeait avec beaucoup de bonté saint François et ses religieux : il y était encouragé d'ailleurs par les conseils de son neveu ; mais au mois de décembre 1565, Pie IV mourut dans les bras de saint Charles Borromée.

En janvier 1566, le cardinal Alexandrin fut élu Souverain Pontife et prit le nom de Pie V sous lequel nous l'invoquons comme un des plus grands saints et des plus grands Papes de l'Église. Le cardinal Alexandrin appartenait à l'ordre de Saint-Dominique et l'on prétendait alors qu'il y avait une sorte de rivalité entre cet ordre et celui de Saint-Ignace. Il était vrai que certains Dominicains avaient violemment attaqué les Jésuites, mais il était vrai aussi que d'autres Dominicains avaient, au contraire, estimé et aidé leurs frères de la nouvelle Compagnie : nous n'avons qu'à rappeler les noms de saint Barthélemy, évêque de Bragas, de don Barthélemy Carranza, archevêque de Tolède, etc. Les ennemis de la Compagnie de Jésus se plaisaient pourtant à généraliser ces inimitiés personnelles et à faire de l'ordre de Saint-Dominique l'adversaire de l'ordre des Jésuites.

On disait donc que le nouveau Pape allait détruire ou, tout au moins, transformer totalement la Compagnie de Jésus. Le P. François voulut rassurer ses religieux qui s'alarmaient de ce bruit public et pria un de ses amis personnels, le cardinal François Pachero, de demander au

Pape s'il y avait quelque chose de vrai dans les intentions qu'on lui prêtait :

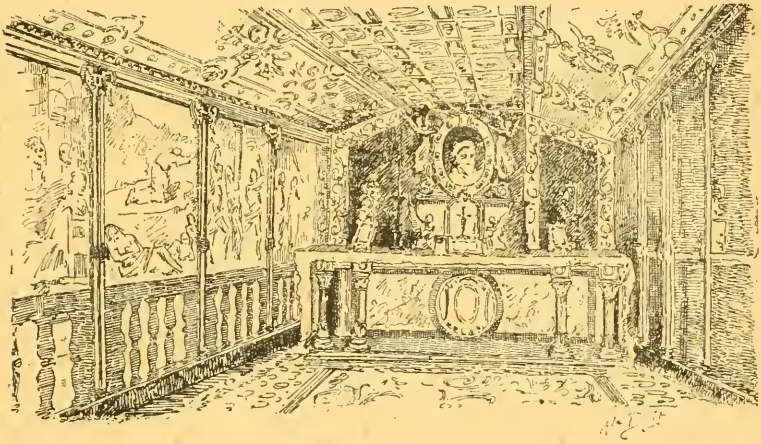
— « Dieu me garde, répondit-il, d'un si grand péché. Nous voyons que le Seigneur veut se servir de ces Pères pour faire un grand bien dans son Église. Il ne faut que les laisser faire et les protéger, afin qu'ils puissent toujours, suivant l'esprit de leur sainte vocation, servir Notre Seigneur, comme ils ont fait jusqu'à présent. »

Pour étouffer complètement ces faux bruits, par une manifestation publique de ses sentiments, Pie V, le jour de son exaltation, tandis qu'on le portait dans la Sedia à Saint-Jean de Latran, fit arrêter le cortège devant la maison des Jésuites et relevant le P. François qui s'était jeté à ses pieds, l'embrassa et l'entretint longtemps avec toutes les marques de la plus vive amitié.

Cette amitié de deux grands saints fut féconde en grandes choses : le pape saint Pie V prit le P. François pour son conseiller le plus intime et associa la Compagnie de Jésus à tous les efforts qu'il fit pour la restauration du catholicisme en Europe, surtout à son grand effort de pacification et d'union entre tous les princes chrétiens. Il lui demanda d'abord de travailler avec lui à la réforme ecclésiastique : et comme il la commença par la réforme de sa maison même et de sa cour, il voulut avoir un Jésuite pour prédicateur ordinaire. Le P. François, nomma d'abord le P. Salmeron, auquel succéda le P. Tolet. Le Saint-Père, chargea encore les Jésuites de compléter la Réforme du calendrier grégorien, de traduire dans toutes les langues, le catéchisme du concile de Trente, enfin de corriger l'édition de la Bible qu'il avait entreprise et qui devait produire tant de bons résultats

alors que les hérétiques se réclamaient à tout propos de ce saint Livre dont ils altéraient le texte ou le commentaient avec mauvaise foi.

Le pape Pie V, qui fut le grand vainqueur du Protestantisme, avait compris le rapport qui existait entre le Judaïsme et l'hérésie luthérienne : l'hérésie, s'inspirant de l'Ancien Testament mal interprété, protestait et se révoltait contre le nouveau : c'était la revanche des pharisiens. Ce



GANDIE. — LA CHAPELLE

Réparée par les ordres du comte de Rotova, par M. Joachim Roveroi.

caractère apparaissait très nettement déjà : le Judaïsme niait l'avènement du Messie, l'hérésie diminuait l'importance de cet avènement. Le Judaïsme et l'hérésie tendaient à supprimer Jésus-Christ, à le chasser de l'histoire de l'humanité; elles avouaient leur alliance. Les anabaptistes avaient déjà fait de Munster *une nouvelle Sion* dans laquelle ils avaient renouvelé, en effet, toutes les horreurs du siège de Jérusalem. Les puritains d'Angleterre devaient recons-

tituer plus tard une sorte de république israélite, et traiter leurs ennemis d'Amalécites et de Philistins : l'orgueil pharisaïque et l'impiété saducéenne, le grossier esprit de matérialisme du judaïsme en décadence reparaissaient dans l'hérésie. Il y avait là une évidente affinité et le pape Pie V, pour diminuer le mal, essaya de convertir les Juifs de Rome.

Il confia cet apostolat particulièrement difficile aux Pères de la Compagnie de Jésus. Le P. François prit lui-même la direction de la maison qui fut établie à Rome pour la conversion des catéchumènes Juifs. Ce fut encore à la prière du P. François et du P. Canisius, le François Xavier de l'Allemagne, que le Pape organisa la Congrégation de la Propagande et rendit obligatoire dans toutes les Universités le formulaire de foi de Pie IV.

Dans tous les besoins publics, le Pape s'adressait aux Jésuites qui formaient autour de lui une troupe d'élite. Il les employait contre l'hérésie et aussi contre les épidémies. Il y eut à Rome pendant la première année du pontificat de Pie V, une horrible peste. Les Pères de la Compagnie de Jésus s'offrirent au Pape pour combattre le fléau : ils se divisèrent par quartiers, afin de ne laisser aucun malade manquer de secours, et plusieurs moururent victimes de leur dévouement.

Pie V, fut très ému de ce dévouement et promit au P. François de lui accorder pour sa Compagnie la grâce qu'il lui demanderait. Le P. François répondit que ses religieux et lui-même seraient récompensés si le Pape voulait bien leur prouver sa satisfaction de leurs services en leur donnant de nouvelles occasions de se dévouer. Pie V exauça aussitôt la prière du Saint. Il lui demanda des

Pères pour le service de l'aumônerie dans les armées qu'il envoyait contre les infidèles et les hérétiques. Les Jésuites furent ainsi parmi les vainqueurs de Lépante, de Jarnac et de Montcontour (1). D'autres Pères convertirent, dans le royaume de Naples, des bandes errantes de Vaudois qui s'y étaient réfugiés après leur bannissement de France sous le règne de François Ier. Ce furent encore des Jésuites qui accompagnèrent le nonce du Pape en Écosse, auprès de la reine Marie Stuart. Ils ne réussirent pas à ramener ce royaume au catholicisme : cependant ils confirmèrent beaucoup de personnes dans la foi.

Mais la plus belle campagne des Jésuites contre la Réforme fut conduite par le P. Pierre Canisius, qui parut à la diète d'Augsbourg, en l'année 1568, et qui attaqua hardiment les hérétiques, dans les pays mêmes où ils étaient tout puissants. Le P. Canisius et ses deux compagnons, les PP. Natalis et Loedesima, arrêtèrent complètement les progrès de la Réforme et préservèrent les peuples qui n'étaient pas encore atteints.

Le pape Pie V resserrait, de jour en jour, les liens qui l'unissaient à la Compagnie de Jésus. Il donna aux Pères de cette Compagnie la charge de la grande Pénitencerie de Saint-Pierre, l'examen des candidats aux bénéfices et aux ordres sacrés, et il logea le P. Tolet, avec quelques autres Pères, dans son palais.

Toutes les nations catholiques demandaient maintenant des religieux au P. François de Borgia, pour les aider à combattre les hérétiques. En France, le Parlement était

(1) Le pape Pie V avait envoyé en France des troupes qui combattirent dans les rangs de l'armée royale et catholique.

hostile aux Jésuites, mais le roi Charles IX les soutint. Le duc d'Anjou leur confia l'aumônerie de ses troupes et, quand il monta sur le trône, continua à les protéger. Les Pères, de leur côté, malgré les avances que leur fit le duc de Guise, restèrent fidèles au roi.

Le P. François de Borgia, depuis qu'il était général des Jésuites, avait recouvré en Espagne, toute sa faveur et toute son influence. Le grand inquisiteur, qui avait reconnu la fausseté des accusations portées contre lui, offrait son concours à toutes les œuvres qu'il entreprenait. Philippe II, revenu de ses préventions, lui écrivait de sa propre main, et, comme Charles-Quint, le prenait pour conseiller dans les affaires religieuses et politiques. Il lui demanda pour toutes les possessions espagnoles, en Amérique et en Afrique, des missionnaires que la cour de Portugal disputait à celle d'Espagne.

Ce fut le moment de la grande expansion de la Compagnie de Jésus dans tous les pays. L'institut était né dans une heure de périls et d'angoisses, il avait grandi à travers les persécutions, il se fortifiait à mesure que l'Église elle-même se réformait et se raffermissait pour lutter contre l'hérésie. Il arrivait à son entier développement alors que l'Église, sous le pontificat d'un grand saint, reprenait l'offensive, arrêtait l'hérésie et reconquérait, par un immense effort, des peuples entiers. Les Jésuites étaient les meilleurs instruments de cette Réforme catholique, par laquelle fut vaincue la Réforme protestante.

Le cardinal Commendon et le cardinal Osius, tous deux polonais, persuadèrent au roi Sigismond d'appeler des Jésuites en Pologne. Au bout de peu de temps, ce roi,

jusqu'alors hostile à la Compagnie de Jésus, fut si bien converti, par les exemples de ces religieux, qu'il devint un de leurs plus zélés protecteurs. Bathory, voïrode de Transylvanie, établit également des collèges et des missions de Jésuites dans ses provinces. Les Pères se trouvaient ainsi aux avant-postes de l'Europe : on les opposait, à la fois, aux musulmans et aux hérétiques.

Catherine, sœur du roi de Pologne et femme de Jean III, roi de Suède, appela aussi des Jésuites, qui réconcilièrent le roi avec l'Église romaine. Si ce prince avait montré, plus tard, assez de fermeté, l'hérésie aurait été vaincue en Suède.

En même temps qu'il attaquait de toutes parts les hérétiques, le P. François, défendait la foi dans les pays restés catholiques. De nombreuses maisons furent fondées en Autriche, en Bavière, en Italie. Les ducs de Savoie, de Toscane, de Mantoue et de Ferrare, les républiques de Gênes et de Venise demandaient des Pères de la Compagnie de Jésus. L'influence de cette Compagnie grandissait. Son général devenait un des hommes les plus puissants d'Europe. Les princes recherchaient son amitié. Saint François se trouvait obligé ainsi à une correspondance énorme, qui le forçait à prendre sur le temps de son repos. Sa santé, se ressentait de ce surcroît de fatigue. En 1569, il tomba très dangereusement malade. On le croyait perdu, mais lui, il annonçait à tous son rétablissement prochain. Il avait fait vœu, d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette et il avait reçu de la Sainte Vierge l'assurance qu'il guérirait encore de cette maladie.

Aussitôt qu'il put se lever, il voulut partir afin d'accomplir son vœu. Les médecins et ses amis s'y opposèrent en vain

et l'événement donna raison au Saint. A mesure qu'il approcha de Lorette, les fièvres dont il était encore tourmenté diminuèrent d'intensité. Le jour, où il arriva, elles cessèrent complètement.

Il revint plus ardent que jamais dans la piété ; mais les médecins lui défendirent de rester à Rome pendant les chaleurs de l'été. Il alla les passer, au milieu des novices, dans sa maison de Tivoli.

Sa santé s'y rétablit, et quand il revint à Rome, il put visiter les maisons de son ordre. Sa retraite de Tivoli avait produit en lui un redoublement d'humilité. Chaque année, au jour anniversaire de son élection au généralat, il faisait un grand examen de conscience, pour découvrir toutes les fautes qu'il avait pu commettre dans l'exercice de ses fonctions. Mais, comme il se défiait toujours de lui-même, et combattait son amour-propre avec acharnement, il voulut instituer une sorte de conseil qui jugeât ses actes. Il pria donc les Pères assistants de lui reprocher ses fautes. Comme ces Pères n'en connaissaient point et se récusaient, il était au désespoir et les suppliait d'avoir assez de charité pour le reprendre à l'avenir, afin qu'il pût se punir lui-même, dès cette vie, de tout ce que Dieu punirait dans l'autre. Enfin, il songea à se décharger de ses fonctions de général. Il profita de l'Assemblée des députés de toutes les provinces qui se tenait à Rome, tous les trois ans, pour offrir sa démission.

Mais les Jésuites ne pouvaient souhaiter de meilleur gouvernement que celui d'un saint et le P. François dut renoncer à tout espoir de retraite. Il allait, au contraire, être chargé d'une grande responsabilité et porter un dernier fardeau.

CHAPITRE XIV

Saint François de Borgia fait à l'Église le sacrifice de sa vie. — Il accompagne, sur la demande de saint Pie V, le cardinal légat en Espagne, en Portugal et en France. — Son voyage triomphal à travers l'Espagne. — Sa rencontre avec ses fils, avec ses anciens sujets de Catalogne, ses anciens vassaux de Gandie. — Ses derniers rapports avec Philippe II. Ses négociations à la Cour de Portugal. — Son voyage en France. — Saint François tombe malade. — Son retour à Rome. — Sa mort.

Le pape Pie V rêvait d'arracher l'Europe à ces guerres intestines, de lui faire, en quelque sorte, oublier l'hérésie et de reconstituer la chrétienté en unissant tous les peuples contre le Sultan, l'ennemi commun. Il envoya donc des légations auprès des principales cours d'Europe. Il choisit comme légat, auprès de l'empereur et du roi de Pologne, le cardinal Commendon auquel il adjoignit le P. Tolet, et comme légat auprès des rois d'Espagne, de Portugal et de France, son petit-neveu, le cardinal Alexandrin auquel il voulut donner pour conseiller le P. François de Borgia. Le P. François, se sentait malade depuis longtemps. Il savait que ce grand voyage userait ses dernières forces et avancerait l'heure de sa mort. Le P. Palanco, qui l'accompagnait à l'audience du Pape, supplia le Saint-Père d'épar-

gner des jours si précieux. Mais le Saint, remercia le Pape, de la confiance dont il l'honorait, et lui offrant sa vie avec la plus courageuse obéissance, lui dit :

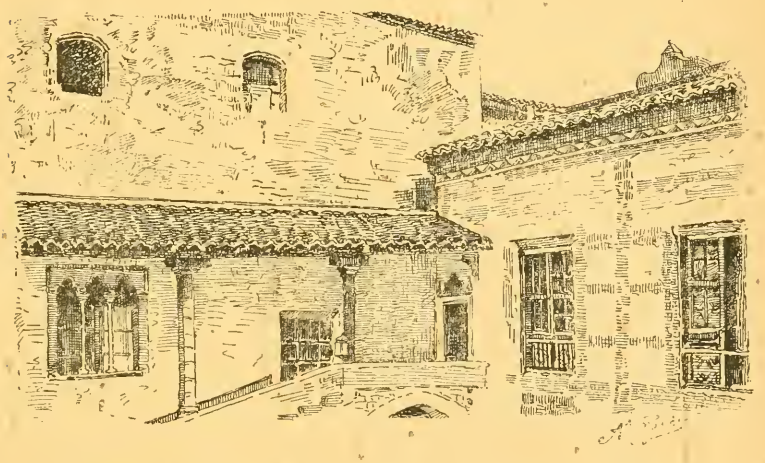
— « J'aurai toujours assez de forces et assez de santé, pour obéir à Votre Sainteté et je ne pourrai avoir de plus grande joie à la fin de ma vie que de la perdre pour l'amour de Celui de qui je l'ai reçue et pour le service de son Église. »

Le P. François de Borgia partit de Rome avec le légat, à la fin du mois de juin de l'année 1571 ; la légation traversa la France des Alpes aux Pyrénées et fut reçue à la frontière d'Espagne par don Ferdinand de Borgia, second fils du Saint, que Philippe II avait désigné par égard pour lui. Don Ferdinand de Borgia remit à son père des lettres de bienvenue du roi et du cardinal d'Espinoza, président du Conseil de Castille et Grand Inquisiteur.

Le voyage du P. François en Espagne fut un long triomphe : partout les peuples couraient à sa rencontre ; les routes qu'il suivait étaient bordées d'une foule qui s'agenouillait dans les champs en implorant sa bénédiction ; il prenait vainement des chemins écartés pour fuir les réceptions solennelles qu'on lui préparait ; le peuple devinait ces détours, le devançait et l'attendait au passage.

Il s'arrêta d'abord à Barcelone dont les habitants se souvenaient de son gouvernement et regrettaient le temps du bon vice-roi ; mais il s'éloigna bientôt de cette ville où, pensait-il, on lui rendait trop d'honneurs. Cependant il eut le temps de régler un long différend dont on lui remit l'arbitrage entre les officiers royaux et les chapitres des églises de Catalogne et du royaume de Valence.

A la frontière de ce royaume, toute la noblesse du pays attendait le P. François ; elle était conduite par don Charles de Borgia, duc de Gandie, fils aîné du Saint, et par le marquis de Lombay, son petit-fils. Tous ces gentilshommes se mirent à genoux quand le P. François parut et lui demandèrent sa bénédiction. Il les entretint un moment; puis les envoya saluer le légat et s'éloigna par des chemins détournés pour aller se reposer à Valence, dans la maison



FENÊTRE GOTHIQUE DU COLLÈGE DES JÉSUITES, A GANDIE

Refaite telle qu'elle était du vivant de saint François.

des Pères de sa Compagnie ; mais à peine y était-il arrivé qu'il reçut la visite de l'archevêque ; en même temps, le peuple se pressait dans la cathédrale demandant à l'entendre. Le Saint, malgré ses infirmités et la fatigue du voyage, prononça un sermon qui fut comme son testament aux peuples d'Espagne ; l'archevêque qui en avait recueilli le texte le fit publier quelque temps après.

Les fils de saint François le suppliaient de passer quelques jours à Gandie; il ne voulut jamais y consentir.

— « Je ne suis pas venu pour ma consolation, leur répondait-il, mais pour le service de Dieu. »

Alors ses anciens vassaux vinrent eux-mêmes aux portes de Valence recevoir sa bénédiction et quelques-uns voulurent lui faire escorte jusqu'à Madrid.

Le P. François y arriva quelques jours après le légat et fut reçu par Philippe II avec les marques de la plus haute estime et de la plus vive affection; il entretint ce prince, comme ministre du Pape et comme premier conseiller du cardinal légat, de plusieurs affaires religieuses, particulièrement de l'organisation de diocèses dans le Nouveau-Monde et du règlement à l'amiable de certaines contestations entre le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique à Naples et à Milan; un projet de Concordat fut ainsi négocié et le P. François, heureux d'avoir réussi à aplanir les difficultés, eut, dès lors, grande hâte de retourner à Rome pour y obtenir la ratification du Pape. Il sentait bien que ses forces défaillaient et craignait de ne point arriver au terme du voyage.

En quittant la Cour de Madrid, il fit porter au roi par son gendre, le marquis de Denia, une relique de la vraie croix avec une lettre dans laquelle il lui disait « qu'il le priait d'agréer, de la part d'un grand pécheur la plus précieuse de toutes les reliques qui avait servi au rachat de tous les pécheurs et d'en enrichir le temple superbe de l'Escurial, qu'il faisait bâtir à la gloire de Dieu et du glorieux martyr saint Laurent; j'espère, ajoutait-il, que cette Croix aidera Votre Majesté à porter celle dont Elle est chargée, puisque sans l'heureux joug de la Croix du Sauveur le

poids du gouvernement de tant de grands États doit être un accablant fardeau. »

Le roi répondit au Saint de sa propre main une lettre de remerciement dont voici le passage le plus remarquable :

« Une chose si précieuse en elle-même me l'est encore, non seulement à cause de l'extrême besoin que j'ai de la vertu de la Croix, comme vous me le marquez dans votre billet, mais encore parce que ce présent me vient de la main d'un homme qui a tiré tant d'avantages solides de la Croix du Sauveur ; je prie Votre Révérence de m'obtenir par ses prières la grâce d'en faire aussi un bon usage et d'en tirer comme Elle des fruits de vertu et de sainteté. »

Saint François suivit le légat à Lisbonne et lui rendit de grands services dans cette Cour de Portugal où il jouissait toujours de la plus insigne faveur ; le jeune roi, don Sébastien, le cardinal don Henri, archevêque d'Évora, et la reine-mère Catherine, sœur de Charles-Quint, firent au Saint le meilleur accueil. Il négocia le mariage du roi don Sébastien avec Marguerite de Valois, sœur de Charles IX ; le pape Pie V désirait beaucoup cette union afin d'écarter de la Cour de France toute influence protestante. La reine Catherine de Portugal s'y était jusqu'alors opposée ; le P. François de Borgia obtint son consentement, mais il était trop tard : le mariage de Marguerite avec Henri de Navarre allait se décider.

Le légat et le P. François repassèrent par Madrid mais n'y restèrent que quelques jours ; ils furent accompagnés jusqu'à la frontière de France par don Ferdinand de Borgia qui les avait reçus ; le P. François, se sentant affaibli plus que jamais par les infirmités, aurait voulu retourner tout de suite à Rome sur un vaisseau que Philippe II avait mis à

sa disposition; mais le Pape lui demanda de continuer en France à servir de conseiller au légat : le Saint prit donc la route de Blois où était alors la Cour de Charles IX. Il y arriva au milieu des fêtes du carnaval après avoir traversé des contrées dévastées par les protestants rebelles; le roi et la reine-mère Catherine de Médicis interrompirent les réjouissances pour recevoir l'envoyé du Pape; le P. François eut diverses occasions de s'entretenir en particulier avec Catherine de Médicis, qui lui demanda même avec de grandes marques de vénération un chapelet qu'il portait à sa ceinture. Après quelques jours, malade et désespéré de l'état où il voyait la France, il prit congé du légat et quitta Blois en plein hiver.

Le lendemain de son départ, qui était le jour de la Purification de la Sainte Vierge, il vit en traversant un village une église qui avait été dévastée et pillée par les hérétiques; alors, accablé de douleur, il dit à demi voix ces versets des psaumes : « Mon Dieu, les nations profanes sont entrées dans votre héritage; elles ont souillé votre saint temple. » (Ps. VII, 8.) « Seigneur, les enfants d'Israël ont renoncé à votre alliance, ils ont démoli vos autels et passé vos prophètes au fil de l'épée. » (III Reg. 19.) Et pour réparer aussitôt le sacrilège, il voulut offrir le saint sacrifice de la messe sur le seul autel qui restait; il faisait un très grand froid, l'église était complètement ruinée et quand le Saint eut fini la messe, il fut pris d'un violent accès de fièvre qui l'affaiblit tellement qu'il ne put continuer à pied son voyage.

On le porta en litière jusqu'à Saint-Jean-de-Maurienne où il fut forcé de s'arrêter quelques jours; il passa ensuite à Turin où le duc de Savoie lui offrit la plus généreuse hospi-

talité ; mais il avait hâte de continuer sa route ; il descendit en barque jusqu'à Ferrare et se logea au collège des Jésuites.

Le duc Alphonse d'Este, son parent, lui offrait une maison de campagne pour qu'il s'y soignât à loisir ; le P. François savait que ses jours étaient comptés et, comme saint Ignace et le P. Lainez, il voulait mourir à Rome ; aussi, malgré les instances du duc, reprit-il bientôt son voyage ; il ne s'arrêta qu'à Lorette où il passa quelques heures dans la Sainte-Chapelle ; puis, hâtant sa course et se faisant porter nuit et jour, il alla d'une seule étape jusqu'à Rome. En entrant dans la ville, il prononça les premières paroles du cantique d'action de grâces du saint vieillard Siméon : « C'est maintenant, Seigneur, que vous délivrerez votre serviteur, » puis il fit déposer sa litière devant une église dédiée à la Sainte Vierge et pria avec ferveur pendant longtemps. Les Pères de la Compagnie venus à sa rencontre l'entouraient en pleurant ; quand il reprit sa marche, ils voulurent porter eux-mêmes sa litière.

Saint François n'eut point le bonheur de pouvoir rendre compte de son voyage au Souverain Pontife : saint Pie V venait de mourir et son successeur, le cardinal Hugues Buoncompagno, qui avait pris le nom de Grégoire XIII, était à Tivoli ; le P. François ne put donc lui soumettre le projet de Concordat qu'il avait négocié avec Philippe II ; Dieu cependant ne voulut point que ce dernier travail de son serviteur restât inachevé et, quelques jours après sa mort, les ratifications furent échangées.

Le P. François, de retour à Rome, ne vécut que deux jours ; le cardinal Aldobrandini, neveu de Grégoire XIII, tous les autres cardinaux, les ambassadeurs des souverains

vinrent d'abord lui rendre visite, mais il leur demanda de lui laisser le temps de regarder la mort. Il la savait inévitable, et comme elle venait de la part de Dieu, il l'accueillait avec calme et avec joie : c'était la fin qu'il avait tant désirée, le but qu'il avait poursuivi; tranquillement et pieusement, il reçut les derniers sacrements, puis il adressa aux Pères de la Compagnie réunis autour de son lit une suprême exhortation : il leur demanda pardon de toutes les fautes qu'il avait commises, disait-il, dans le gouvernement de l'ordre et du scandale qu'il avait pu leur donner. Ces religieux le prièrent de désigner son successeur.

— « J'ai, leur répondit-il, à rendre compte à Dieu d'assez d'autres choses pour ne pas me charger encore de celle-là. »

Enfin il pria tout le monde de s'éloigner de son lit, pour qu'il pût rester seul un moment avec Dieu.

Son âme détachée des choses terrestres s'éleva alors tout naturellement jusqu'au souverain bonheur qu'elle allait posséder pendant l'éternité; il fut visiblement ravi en extase pendant plusieurs heures; vers le soir, il s'agita un peu et l'on crut entendre des plaintes; un de ses religieux lui demanda s'il ne voulait rien et s'il n'avait besoin de rien.

— « Je ne veux que Jésus, répondit-il, je n'ai besoin que de Jésus! »

Un de ses frères, don Thomas de Borgia, qui se trouvait à Rome, au cours d'un voyage, restait tout en pleurs à son chevet. Saint François, l'apercevant, le consola doucement.

— « Je pars de ce monde, lui dit-il avec beaucoup de joie. La Bonté divine m'a fait connaître que mon sort n'est point à plaindre et ceux qui m'aiment véritablement ne doivent point pleurer ma mort. »

Puis il prédit à son frère toute la suite de sa vie.

— « Je vous recommande de tout mon cœur d'être un fidèle ministre du Seigneur et de donner tous vos soins au gouvernement de l'Église qu'il veut vous confier. Il ne vous a conservé la vie qu'afin que vous l'employiez à la conduite d'un grand diocèse; c'est à vous de correspondre à une si sainte vocation. »

Don Thomas le supplia de lui accorder sa bénédiction et de la donner également à ses autres frères ainsi qu'à ses fils et à ses petits-fils.

— « Je le ferai volontiers, répondit-il, mais nommez-les-moi tous l'un après l'autre. »

Saint François, à chaque nom, demandait à Dieu les grâces qu'il croyait le plus utiles à la personne qu'on lui désignait et chargeait don Thomas de lui porter ses suprêmes avis. Ensuite il nomma de lui-même ses anciens domestiques auxquels don Thomas n'avait pas pensé et les recommanda à son frère.

Enfin, épuisé par cette conversation, il entra en agonie; il continua à prier avec une touchante ferveur et garda tout son esprit jusqu'à la fin. Son dernier acte fut encore un acte d'humilité : quelques minutes avant sa mort, on avait fait entrer dans sa chambre un peintre qui devait reproduire ses traits; il s'en aperçut, fit de la main un signe de refus et se retourna avec effort pour cacher sa figure.

Quand le peintre se fut retiré, son visage reprit une expression de bonheur indicible; et, souriant à Dieu, il expira doucement quelques minutes après minuit, le 1er octobre 1572, à la fin de sa soixante-deuxième année.

CONCLUSION

On connaît la suite des événements qui, dans la vie de saint François de Borgia, se pressent, en quelque sorte, et se poussent les uns les autres de telle façon que l'on ne peut guère s'arrêter pour citer quelque trait particulièrement intéressant : ne faudrait-il pas revenir maintenant sur nos pas, examiner les circonstances remarquables de cette vie et tout d'abord définir l'esprit qui inspira saint François? Sa vertu dominante fut toujours l'énergie, la fermeté invincible de la volonté; et quand il tourna cette énergie contre lui-même pour répondre à l'appel de Dieu, elle se transforma en une admirable abnégation.

Il avait à briser plus de liens que tout autre; il devait se délivrer de plus de sujétions; il était retenu dans le monde par l'obéissance qu'il devait à l'empereur et autant par ses devoirs mêmes envers ses enfants et ses vassaux ; il dépendait en réalité de tous ceux qui, en apparence, dépendaient de lui. Nous savons déjà comment il sut avec habileté et avec fermeté régler complètement et rapidement toutes ses affaires, établir ses enfants, obtenir enfin l'autorisation qui lui était nécessaire de la part de Charles-Quint.

Mais aussitôt qu'il fut enfin devenu religieux, il craignit

comme un retour offensif des sentiments qu'il avait combattus et vaincus en lui-même ; il se défia de son passé et voulut, semble-t-il, en abolir le souvenir.

Il avait été riche, il était devenu pauvre volontairement, mais il désira toujours sentir l'effet de cette pauvreté volontaire afin d'avoir l'occasion d'en souffrir et, tout à la fois, de s'en réjouir. Nous avons déjà vu qu'il avait plusieurs fois demandé à saint Ignace et au P. Lainès la permission de prendre sa retraite dans une *maison pauvre;* c'était la condition essentielle qu'il exprimait avec insistance. Ses supérieurs ne lui permirent pas de finir ainsi ses jours : il était réservé à de plus lourdes charges, à des responsabilités plus grandes et à une mission plus haute. Mais, même lorsqu'il fut supérieur général, alors que la multiplicité de ses occupations et la nécessité de pouvoir suffire à tant de soins auraient tout naturellement expliqué qu'il prît quelques précautions ou s'accordât quelques ménagements, son amour pour la pauvreté volontaire ne lui permit pas ces légitimes adoucissements. Il partait, par exemple, en voyage, sans linge ni provisions d'aucune sorte ; il ne voulait pas que l'on prévînt les maisons dans lesquelles il se rendait de peur qu'on ne lui préparât un trop bon logement ; et, au milieu de ces épreuves qu'il s'imposait si durement, il restait toujours très gai. Sous ce rapport, il fut jusqu'à la fin de sa vie ce qu'il se montrait déjà quand il allait aux fêtes de la cour, habillé de vêtements magnifiques sous lesquels il cachait un cilice dont la rudesse ne l'empêchait pas d'être aimable et gracieux. On cite de lui des mots charmants de bonne humeur et d'à-propos.

— Nous ne sommes pas, disait-il un jour, aussi dépour-

vus de toutes choses en voyageant que vous vous le persuadez, et j'ai coutume d'envoyer devant moi des fourriers pour me préparer mes logements.

Et comme on lui demandait quels étaient ces fourriers, il ajoutait :

— Ce sont la connaissance de moi-même et la pensée des peines éternelles de l'enfer que j'ai méritées par mes péchés. Il n'y a point de logement si misérable qui ne me devienne très beau et très délicieux quand ces deux fourriers me l'ont préparé.

Cet amour de la pauvreté fut pour lui une grande force dans l'accomplissement de ses fonctions de supérieur des maisons d'Espagne et de Portugal, puis de supérieur général. Un autre aurait longuement calculé les chances de succès avant de décider quelque nouvel établissement ; mais on était alors dans la période de début de la Compagnie de Jésus et un excès de prudence eût été dangereux ; il fallait surtout aller de l'avant, avoir de la confiance et presque de l'audace. Saint François se trouvait bien de cette méthode : il écrivait, par exemple, aux Pères de la province d'Aquitaine que « dans la plupart de leurs établissements cette conduite, si conforme aux conseils de l'Évangile et à l'esprit du Fils de Dieu, avait en peu de mois plus apporté de prospérité que ne l'eussent pu faire toutes sortes de soins humains durant plusieurs années, et que la passion trop grande d'acquérir, le défaut de cette confiance évangélique était toujours la véritable cause de la trop grande disette des familles religieuses. »

Et, s'adressant aux Pères de la province de Guyenne, il complétait ainsi son enseignement :

« Je vous écris tout ceci afin que vous compreniez bien

que nous ferions mal nos affaires par ce trop grand désir de les bien faire, et que loin d'en tirer de grands avantages, ce serait la cause de nos pertes et de notre ruine entière. Mais, au contraire, tout réussit lorsqu'on n'a qu'un soin modéré de ces sortes de choses et qu'on l'accompagne de modestie et d'espérance en la miséricorde de Dieu ; le prochain en est édifié ; nous ne perdons point devant Dieu l'avantage et la gloire des véritables pauvres évangéliques, mais nous en recevons une plus grande abondance de grâces, et Jésus-Christ, prenant lui-même soin de pourvoir à nos besoins, nous tient sous sa protection particulière, car c'est à lui que nous devons dire avec confiance : *Le pauvre s'est abandonné à vous et vous êtes le père et le défenseur de l'orphelin.* »

Et, en effet, il réussissait par cette confiance en Dieu à fonder des maisons, à les faire vivre, puis à les faire prospérer même matériellement ; il obtenait des succès que la seule prudence humaine ne lui aurait jamais assurés. N'avait-il pas raison de remarquer qu'au moment de la création de l'Ordre, alors qu'il était encore dans la période de croissance rapide, la hardiesse était surtout nécessaire, qu'un excès de prudence aurait compromis l'avenir ? Il s'agissait de se faire, pour ainsi dire, une place au soleil, de l'occuper aussi largement que possible ; plus tard, on consoliderait ces conquêtes. Saint Ignace, le P. Lainès et saint François de Borgia ont été, sous ce rapport, animés du même esprit, de la même ardeur, de la même foi dans les destinées de leur Compagnie.

Comment n'aurait-il pas éprouvé cette invincible confiance quand il avait eu des exemples presque miraculeux du soin que prenait la Providence d'assurer, contre toute

probabilité, contre toute espérance humaine, la vie de ses religieux dans les maisons qu'il avait fondées lui-même et dont il avait voulu partager la pauvreté. A Simanques et à Valladolid, il lui était arrivé de n'avoir rien à donner à ses novices : il restait calme, ne s'attristait pas, ne s'inquiétait pas mais répétait simplement avec un peu plus d'insistance la prière du *Pater :* « Donnez-nous notre pain quotidien. » Et le Père qui est aux cieux donnait leur pain à ses enfants. Il arriva à saint François de Borgia, dans un de ces jours de détresse, de n'avoir encore rien reçu à l'heure du repas; il faisait cependant sonner la cloche, rassemblait les religieux au réfectoire et alors, comme si la Providence avait voulu éprouver sa confiance en le faisant attendre jusqu'à la dernière minute, on venait lui annoncer qu'une personne inconnue avait apporté des provisions.

C'était encore une victoire intérieure qu'il remportait, lui, l'ancien homme de cour, l'ancien soldat, l'ancien vice-roi naturellement habitué aux égards de ses rares égaux et au respect de ses nombreux subordonnés, quand il se laissait blâmer et calomnier, sans paraître en sentir aucune émotion ; peut-être même poussa-t-il à l'excès, durant les premiers temps qui suivirent sa profession religieuse, cette réaction contre ses propres habitudes et sa propre éducation. Le P. Antoine de Cordoue osa l'en blâmer : il écrivait en ces termes au P. Lainès :

« Le P. François prend tant de soin d'ôter à tout le monde l'estime et l'admiration générale que l'on a pour sa vertu que j'ai cru pouvoir lui représenter, que cela pourrait aller à quelque excès et le faire manquer à la charité qu'il devait avoir pour le prochain et pour notre Compagnie, à

qui une si grande négligence de sa réputation serait enfin préjudiciable. Je suis persuadé qu'il est si uni à Dieu et qu'il a tant de pouvoir près de lui, que n'en ayant pas pu obtenir le martyr sanglant par le sacrifice de sa vie, qu'il désire si ardemment, il en a du moins obtenu une autre sorte de martyre par le sacrifice de sa réputation. Toutes ces persécutions suscitées contre lui, sans qu'il en ait donné aucune occasion par la moindre faute, ne sont, sans doute, que des faveurs particulières que Dieu accorde aux désirs de cet esprit mortifié, pour faire éclater d'autant plus la grâce et la sainteté dont il l'a rempli. »

Saint François de Borgia pensait que la résignation lui était plus profitable que la défense même la plus légitime ; il en faisait, pour ainsi dire, un système, et l'étendant à tout son Ordre, il souhaitait hautement comme saint Ignace que la Compagnie de Jésus ne manquât jamais de persécutions ; on sait combien ils ont été exaucés et l'on ne peut s'empêcher d'admirer la surnaturelle énergie dont elle a donné, dont elle donne encore tant de preuves en résistant à toutes les violences, à toutes les injustices, en subsistant malgré des attaques auxquelles une institution qui ne serait pas divinement assistée succomberait certainement.

La persécution, nous l'avons vu au cours de cette histoire, avait déjà commencé par des calomnies obstinément reproduites. Saint François de Borgia ne voulait pas que l'on prît la peine de répondre à ces accusations.

— Il n'y a point, disait-il, de manière plus sûre de réfuter la calomnie que de la souffrir avec patience.

L'expérience montra souvent qu'il avait raison de penser ainsi : les accusateurs se lassaient de leurs propres violences

ou très souvent leur évident parti-pris suscitait des défenseurs presque toujours inattendus. Mais surtout saint François ne voulait pas que ses religieux soutinssent, pour la défense de leurs personnes ou de leur Compagnie, des polémiques avec des religieux d'autres ordres ou des membres du clergé séculier. Il donna, sous ce rapport, un exemple extraordinaire de la charité et de son amour de la paix. Pendant qu'il était à Casa de la Reyna, il assista à un étrange sermon : un religieux qui l'avait connu dans le monde et avait admiré les services rendus par le vice-roi et le grand d'Espagne beaucoup plus qu'il n'admirait les services de l'humble religieux qu'il était devenu, lui reprocha sa retraite chez les Jésuites, lui dit, du haut de la chaire, qu'il avait abandonné le poste auquel la Providence l'avait appelé et finit même par déclarer qu'il était, en quelque sorte, responsable de tous les crimes qu'il aurait pu empêcher soit par son exemple, soit par l'autorité qu'il exerçait autrefois si sagement et si fermement. Saint François ne changea pas de visage pendant que ses actes les plus solennels et que ses résolutions les plus intimes étaient ainsi publiquement et injustement jugés. Tous les assistants étaient révoltés de l'espèce de brutalité des paroles du prédicateur, et après le sermon, beaucoup de gens s'approchaient de lui pour lui faire des reproches; seul, saint François prenait sa défense. Il l'invita à dîner avec lui et lui dit à peu près ces paroles :

— « Mon père, je vous suis très reconnaissant de votre réprimande, je suis persuadé que vous l'avez faite avec bonne intention et pour plaire à Dieu et je mérite sans doute un traitement encore plus rude. Mais je tiens à vous dire en ce qui concerne ma vocation religieuse, que je doute fort que

vous puissiez savoir si je faisais dans le monde plus de bien que je n'en pourrai faire dans mon nouvel état. J'ai cru obéir à la voix de Jésus-Christ. Cependant, mon père, si j'ai été assez malheureux pour faire quelque chose qui vous ait déplu ou s'il m'est arrivé de vous scandaliser, en quoi que ce soit, je vous supplie très humblement, au nom de Dieu, de me le pardonner, car il n'est pas de son service, ni de sa gloire qu'il y ait de la division, ni aucune froideur entre des personnes qui ont le bonheur de lui être consacrées et qui font une professsion particulière de le servir. »

Naturellement, après une telle explication, si franche, si humble et, tout à la fois, si digne, le religieux qui était d'ailleurs très bon et très vertueux, ne sut plus comment exprimer son repentir. Depuis lors, il ne manqua pas une occasion de louer le P. François de Borgia autant qu'il l'avait blâmé.

Saint François eut à supporter des critiques encore plus injurieuses et violentes de la part de prédicateurs qui n'eurent pas tous la même bonne foi que le religieux de Casa de la Reyna et ne reconnurent pas leurs erreurs : mais l'emportement dont ils avaient fait preuve en attaquant ainsi le P. François les poussa à de plus grandes audaces. Quelques-uns soutinrent des propositions d'une orthodoxie douteuse et furent emprisonnés par l'Inquisition. Ce fut alors saint François de Borgia qui se constitua leur avocat d'office, obtint d'eux, par la douceur, les rétractations nécessaires et les fit promptement délivrer.

Une telle conduite imposait naturellement le silence quand elle ne gagnait pas le dévouement. Il est vrai que la calomnie étouffée sur un point se reproduisait sur un autre, mais chaque épreuve n'était pour saint François et ses religieux

qu'une occasion de victoire. Il se défiait, par exemple, des trop faciles débuts quand il commençait la fondation d'une maison et se réjouissait, au contraire, des malheurs et des persécutions qui auraient dû le décourager et l'abattre s'il avait considéré humainement les chances de succès ; il avait pour exprimer ce sentiment des mots d'une pittoresque vivacité. Un jour, à Saragosse, la foule, ameutée par quelques

GRÉGOIRE XIII

prêtres ennemis de la nouvelle Compagnie, avait pillé le collège des Jésuites, chassé les Pères de la ville et les avait longtemps poursuivis en leur jetant des pierres.

« Ramassez précieusement ces pierres, écrivait saint François à ses religieux, elles vous serviront à bâtir une maison bien plus solide et plus belle que celle qui vient d'être détruite. »

En effet, l'évêque blâma vivement la conduite et les

odieuses violences dont les Jésuites avaient été victimes, leur offrit toutes les réparations convenables et les protégea depuis lors très activement.

Saint François de Borgia, calomnié par les uns, était admiré et vénéré par les autres; et il souffrait moins facilement les louanges de ceux-ci que les injures de ceux-là. Son humilité avait toutes sortes d'habiletés pour détourner la louange; il leur répondait parfois d'un mot spirituel. Un jour, par exemple, on lui demandait des détails sur la délivrance d'un possédé qu'il avait obtenue par une simple imposition des mains.

— Eh bien! quelle si grande merveille voyez-vous à ce que le diable fasse une fois, par hasard, ma volonté après que j'ai fait si longtemps la sienne?

Cette humilité continua à être sa règle de conduite quand il exerça les grandes charges de son Ordre et quand il en devint général. Il ne blâmait jamais personne sans trouver une occasion de se blâmer lui-même; s'il reprenait quelque défaut ou signalait une faute, il se hâtait d'ajouter qu'il en était, sans doute, aussi responsable que le subordonné auquel s'adressait la réprimande, qu'il n'avait pas su le diriger assez fermement ou lui donner d'assez bons exemples. Il répétait souvent les instructions de saint Ignace, disant qu'il fallait imiter le gouvernement doux et humble du Sauveur, ne pas exercer sur ses inférieurs une domination hautaine, mais se faire le modèle de tout son troupeau par une vertu sincère et porter toutes les personnes qui dépendaient de soi à la perfection, plutôt par l'exemple de sa douceur et de sa charité, que par une sévérité trop affectée, ou par un grand nombre d'ordres et de règlements.

Saint François, nous l'avons déjà dit, n'accepta les dignités et les charges de son Ordre qu'avec la plus extrême répugnance. Il aurait désiré pouvoir toujours obéir comme un simple religieux et lorsqu'il fut obligé de commander aux autres, il ne le fit encore que par esprit d'obéissance, parce qu'on lui avait imposé le devoir de l'autorité. Toutefois, il eut, durant les premiers temps de sa profession, plusieurs occasions d'obéir très strictement à des supérieurs dont quelques-uns, craignant de se laisser dominer par le souvenir de ses grandeurs passées, étaient peut-être plus exigeants envers lui qu'envers les autres.

Plus tard, saint Ignace lui imposa des supérieurs spéciaux chargés de surveiller ses mortifications et de l'empêcher de ruiner sa santé par des excès de fatigue. Il se conformait très fidèlement à leurs prescriptions; l'un d'eux, qui fut longtemps chargé de ce soin, était un simple Frère; il remplissait très exactement sa fonction, obligeait le P. François à manger une certaine quantité d'aliments, à dormir un certain nombre d'heures et le consignait, au besoin, dans sa cellule s'il le croyait trop souffrant pour lui permettre de sortir; alors, saint François n'aurait, pour rien au monde, désobéi, malgré les plus pressantes nécessités. Pendant un de ses séjours à Lisbonne, il était ainsi retenu dans sa chambre par ordre de son surveillant. On vint lui dire que le roi désirait le voir pour une affaire très urgente; il répondit simplement qu'il serait volontiers allé au Palais et qu'il ne se sentait pas assez souffrant pour ne pas sortir, mais que le frère Marc, étant d'un avis différent, il n'y pouvait rien; et il fallut que le roi attendît le retour du Frère qui était absent

et dont le P. François obtint difficilement l'autorisation qu'il désirait.

Toutes ces vertus si simplement et humblement pratiquées rendaient le P. François très puissant auprès de Dieu. Nous avons déjà cité quelques exemples de cette puissance surnaturelle qui se manifestait surtout par un don de prescience et de prédiction vraiment merveilleux. Il avait la plus grande charité envers les âmes du purgatoire et souvent il apprit l'efficacité de ses prières pour elles. En voici quelques exemples; son gendre, don Jean Henriquez, marquis d'Alcanizez, était malade à Valladolid pendant que la marquise était à Toro avec le Saint qu'elle pria de dire la messe pour son mari. Quand la messe fut finie, le P. François dit à sa fille que le marquis avait rendu le dernier soupir au commencement de la messe et qu'à la fin Dieu le lui avait montré jouissant de sa gloire. Or, le lendemain, la marquise d'Alcanizez put contrôler les affirmations du P. François; elle apprit que son mari était mort, en effet, exactement à la même heure où le Saint montait à l'autel.

Une autre fois, il était à Casa de la Reyna en conversation avec la duchesse de Frias et la comtesse d'Osorne; il attendait en ce moment des religieuses de l'ordre de Sainte-Claire qui devaient venir de Gandie avec leur mère abbesse. Il n'avait aucun moyen humain de connaître les noms des Sœurs qui étaient choisies, en ce moment même, pour fonder la nouvelle maison, dans un chapitre tenu à Gandie. Il les nomma cependant, puis tout à coup il s'arrêta, ferma les yeux, se recueillit profondément et poursuivit en disant :

— « La mère abbesse eût bien désiré amener avec elle sa petite-nièce, mais les voilà séparées pour longtemps ; la sœur Dorothée (ainsi se nommait cette jeune religieuse) a fait un bien plus grand voyage puisqu'elle est aujourd'hui passée à une vie meilleure. »

En effet, la sœur Dorothée, fille du P. François, venait de mourir.

Ce fut par une semblable révélation que le Saint connut l'entrée au ciel du P. Le Fèvre.

Il annonçait souvent des événements qui allaient se passer dans sa famille et qui ne pouvaient être prévus : il prédit à presque tous ses enfants les circonstances remarquables de leur vie ; un jour qu'il était à table avec ses proches, il leur recommanda de se tenir prêts au jugement de Dieu, parce que l'un d'entre eux devait bientôt mourir subitement ; quelque temps après, sa fille, la comtesse de Lerme, qui n'était atteinte d'aucune maladie, expirait tout à coup au milieu de ses femmes de chambre.

Il prévit encore miraculeusement la mort de sa seconde fille, la marquise d'Alcanizez : elle était très malade, les médecins désespéraient de la sauver et elle allait, semblait-il, entrer en agonie. Saint François était auprès d'elle.

— Mon père, lui dit-elle, je meurs si vous ne me recommandez à Notre-Seigneur et ne lui demandez ma guérison.

— Je le ferai, répondit-il, et j'espère que Dieu écoutera ma prière pourvu que vous promettiez de mener une vie plus chrétienne et de ne plus jamais lire de romans ni de poésies galantes.

Puis, comme elle avait naturellement fait tout de suite cette promesse, il se mit à genoux et se releva bientôt en disant à la malade « qu'elle ne mourrait pas de cette maladie, qu'il partirait avant elle, mais qu'elle la suivrait de près. » En effet, elle mourut deux ans après son père.

Une sœur de saint François de Borgia avait trois filles ; elle en faisait élever deux avec le plus grand soin, tandis que la troisième était à peu près abandonnée parce qu'on la destinait au couvent. Dans son dernier voyage en Espagne, le P. François rendit visite à sa sœur qui lui présenta ses deux filles préférées. Mais il demanda à voir la troisième et quand elle fut venue, il dit à la mère :

— « Que vous avez tort d'entreprendre sur les droits de Dieu même et de vouloir vous mêler de destiner vos enfants à un genre de vie auquel ils ne sont pas appelés. Cette petite fille ne sera pas religieuse, mais une des plus grandes dames d'Espagne et la seule héritière de votre maison. »

Les choses arrivèrent comme il les avait prédites.

Ce ne sont là que des traits choisis parmi beaucoup d'autres. Il serait également trop long de raconter tous les miracles qui furent accomplis par saint François durant sa vie ou obtenus par son intercession après sa mort. Il rendit instantanément à la santé un enfant que l'on croyait mort et que l'on allait ensevelir. Un jour qu'il voyageait avec le P. Bustamance, celui-ci en suivant un sentier de montagne tomba d'une grande hauteur ; il se croyait perdu quand tout à coup il se retrouva debout et sans aucun mal sur un rocher au milieu de la pente sur laquelle il avait roulé. Saint François avait prié pour lui en disant :

— « Jésus, aidez votre serviteur ; Père des miséricordes, secourez-le. »

Après sa mort, il arriva souvent que le simple contact d'une de ses reliques suffit pour guérir des maladies telles que le charbon, la paralysie, le cancer, etc. Ainsi sa puissance auprès de Dieu continua et, sans doute, continue encore à se manifester.

FIN

— Lille. Typ. A. Taffin-Lefort. 7. —

DATE DUE

JUL 5 1994			
201-5503			PRINTED IN U.S.A.

BOSTON COLLEGE
3 9031 01668893 9